

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N^{os} 23 et 24. - Années 1927 et 1928

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale de 1927	5
Assemblée générale de 1928	27
Vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société	29
Comment fut fondée la Société des Amis de Vienne, par M. Angéniol	47
Vienne il y a cent ans, par M. Maurice Faure	53
Usages du Mistral des Comtes de Vienne, par M. Clau- de Girard	73
Chronique Viennoise	95
Nécrologie	99
Bibliographie	101
Liste des Membres	105

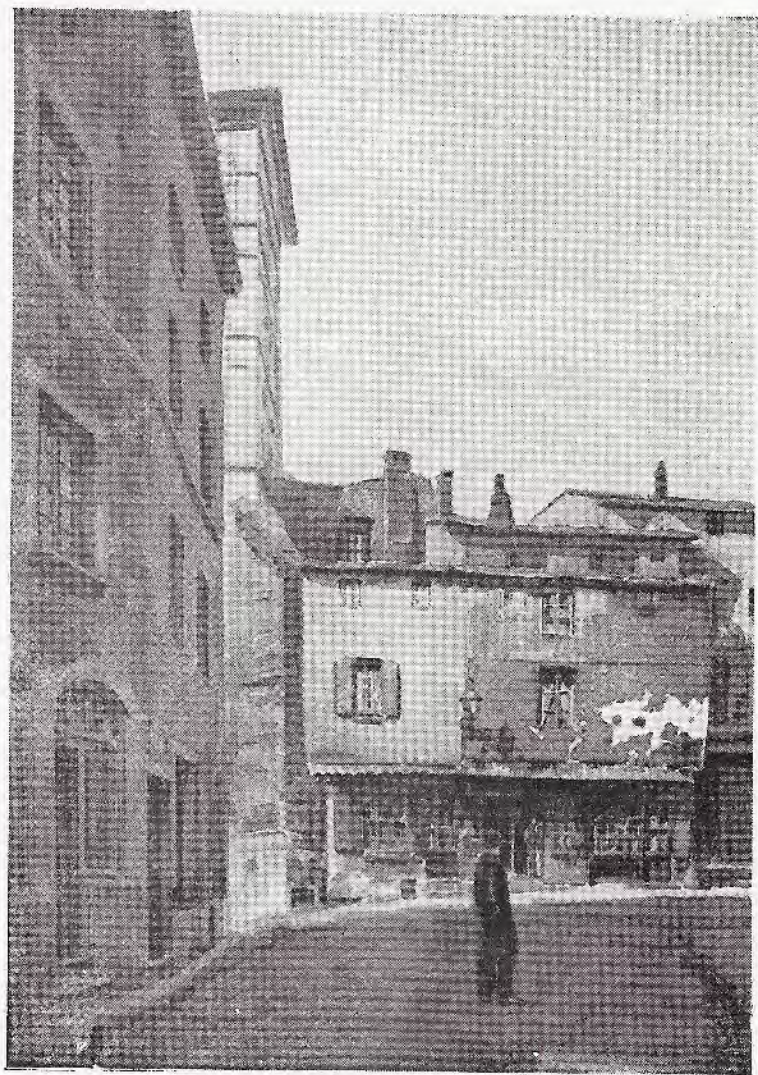
VIENNE

MARTIN & TERNET. IMPRIMEURS

14, Quai Jean-Jaurès

1929

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE



La Maison Bailly
au pied du clocher de St-André-le-Bas

Aquarelle du D^r Charvet.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

N^{os} 23 et 24. - Années 1927 et 1928



VIENNE
MARTIN & TERNET, IMPRIMEURS
14, Quai Jean-Jaurès
1929

ANNEE 1927

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée Générale de la *Société des Amis de Vienne* s'est tenue le 9 Mai 1928 dans la salle des Fêtes de la rue des Cloîtres, sous la présidence de M. Maurice Faure, président.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée est adopté.

M. le Président donne lecture des lettres d'excuses de Membres qui ne peuvent assister à la réunion.

M. Jean Gleyzolle, trésorier, présente ensuite son compte-rendu sur la situation financière de la Société.

RAPPORT DU TRESORIER

M. Gleyzolle indique que l'année 1927 n'a pas été caractérisée par une grande activité au point de vue financier. Les rentrées ont été normales et les dépenses modestes, d'où est résultée une augmentation sensible de l'avoir de la Société.

Les comptes relatifs à la restauration de St-André-le-Bas ont été alimentés presque uniquement par M. le Chanoine Rival, curé de la paroisse.

Voici le détail des comptes :

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} janvier 1927	16.605 50
Encaissement une cotisation membre perpétuel	300 »
Encaissement une cotisation membre donateur	100 »
Cotisations annuelles	3.360 »
Subvention Ville de Vienne 1927	300 »
Subvention Conseil paroissial de St-Maurice	500 »
Subvention O.N.T. et F. Synd. d'I. V.R.	450 »
Remboursement B.D.N.	2.100 »
Intérêts des valeurs en portefeuille et de Cpte Courant	1.035 75
	<hr/>
	24.751 25
	<hr/>

DEPENSES

Facture clichés photographiques	326 50
Facture imprimerie	2.787 85
Frais conférence (Location salle, etc.)	105 »
Honoraires architecte (Travaux exécutés rue des Cloîtres)	1.000 »
Cotisation Fédération Syndicat Vallée du Rhône	200 »
Frais correspondance, bureau et divers	147 35
Frais d'encaissements, retour frais de poste, garde de titres	182 45
	<hr/>
	4.809 15
	<hr/>
Total des Recettes	24.751 25
Total des dépenses	4.809 15
	<hr/>

Excédent des Recettes

19.942 10

Représenté par :

Solde du compte courant à la Banque le 31 décembre	19.842 »
Solde du Compte Postal au 31 décembre 1927	100 10
	<hr/>
Total égal	19.942 10
	<hr/>

ACTIF au 31 décembre 1927

Espèces en Compte courant disponible	19.842 »
Disponible au Compte Postal	100 10
Titres divers de notre portefeuille calculé au cours du 31 décembre 1927	16.306 75
	<hr/>
Total de l'actif	36.248 85
	<hr/>

Etat des titres en dépôt dans les caisses de la banque Moussier, Gleyzolle et Cie sous le dossier de la Société des Amis de Vienne.

500 Francs de Rente Française 5 % ancienne	83 »	8.300 »
200 Francs de Rente Française 4 % 1918 ..	67 50	3.375 »
1/4 Un quart d'Obligation Ville de Paris 1905	98 »	98 »
1 Communale 1906	279 50	279 50
1 Obligation Ch. de fer du Midi 2 1/2 %	300 »	300 »
1 Bon de la Presse	14 25	14 25
200 Francs de Rente Française 5 % Amortissable 1920	98 50	3.940 »
		<hr/> 16.306 75 <hr/>

L'Assemblée approuve, à l'unanimité, les comptes présentés.

M. Pierre Frécon, secrétaire général, expose ensuite la situation morale de la Société pour l'année écoulée.

RAPPORT DE M. Pierre FRECON

L'an prochain, notre Société fêtera le 25^e anniversaire de sa fondation. A l'occasion de ses nocés d'argent, on résumera, à côté de son rôle dans l'archéologie, l'activité qu'elle a déployée pendant cet espace de temps, comme syndicat d'initiative. Ses fondateurs avaient insisté, en effet, pour que les deux missions soient remplies à la fois : apporter ses soins à la protection des monuments et des musées, et en répandre la connaissance, attirer les visiteurs, rendre la visite de la ville agréable. Contentons-nous d'examiner ce qui a été fait ces derniers mois dans le domaine du syndicat d'initiative.

Au loin, le touriste, l'étranger qu'il faut amener, c'est par l'affiche et par la presse qu'on l'atteint. Je ne reparle pas de l'affiche artistique qui fut placée partout, il y a quatre ans. Il nous en reste encore quelques centaines d'exemplaires : nous allons sous peu les répandre. La propagande a été continuée dans des revues touristiques accompagnée de clichés. Même la T.S.F. a été utilisée en février : nous avons composé pour le poste de la Doua un exposé des beautés de notre ville que vous avez pu entendre entre un cours de Bourse et un jazz. Près de nous, à Lyon, nous avons créé la propagande orale. Nous avons pensé, en effet, que le principal afflux d'étrangers devait nous être fourni parmi les milliers de visiteurs qui s'arrêtent dans notre grande voisine. Déjà, en 1904,

le premier acte accompli par la société naissante avait été l'insertion d'un texte dans le guide illustré du S.I. de Lyon. Il s'agit de retenir le voyageur un jour de plus, de le canaliser vers les environs les plus remarquables : c'est où tendent les efforts de son syndicat d'initiative. Nos relations avec lui sont fréquentes et excellentes. Ses dirigeants connaissent nos monuments et nos restaurants. Nous les avons encouragés à les citer à ceux qui journellement vont les interroger. Ils les valent chandement et nous les remercions de ce qu'ils font pour nous.

Deux fois par an, nous assistons aux assemblées générales de la fédération des S.I. de la Vallée du Rhône, qui groupe tous les départements depuis Bourg, Mâcon, jusqu'à Nîmes. Là sont étudiées les améliorations à apporter aux horaires des trains, à la création de services automobiles, à la confection de tracts et de dépliants, où notre ville figure en bonne place, et qui sont envoyés dans le monde entier.

Le touriste, atteint par tant de côtés divers, est venu ; il est là. A peine arrivé, il est à la recherche d'un bureau de renseignements. Là, Messieurs, il faut reconnaître que notre organisation a, jusqu'ici, un peu pêché. Sans doute, l'imprimerie Martin et Ternet a bien voulu s'acquitter toujours obligeamment de recevoir et de renseigner les nombreux visiteurs qui se sont adressés à elle. Elle continue de le faire, et nous lui en sommes très reconnaissants. Sa situation sur les quais permet aux automobilistes de la trouver sur leur route, c'est un grand avantage. Mais justement, pour les étrangers qui débarquent du train ou qui sont parvenus au centre de la ville, il nous fallait un siège sur le cours principal. Nous venons de le trouver heureusement dans le bureau de la publicité Chenebon, cours Wilson. On ne pouvait souhaiter un local plus central et mieux prédestiné au but que nous voulions atteindre. Notre ami Paul Bresse s'est chargé d'y faire installer un panneau très visible et très lisible. J'avais demandé à ce qu'il fit son apparition le premier Mai, comme le muguet ; l'entrepreneur n'a pas pu nous faire ce plaisir, mais je puis vous annoncer que, d'ici peu de jours, vous le verrez en place.

La Fédération des S.I. attache beaucoup d'importance au bureau de renseignements. C'est qu'en effet le touriste a un plaisir infini à être reçu en ami, à poser cent questions qui toutes auront leur réponse ; il sent, en un mot, dans la personne qui lui parle — la première quelquefois de sa journée — une âme qui le comprend et l'encourage et, ne l'oublions pas, tout cela gratuitement. Aussi sa déception est grande de ne pas rencontrer ce lieu d'asile.

Il existe aussi un endroit public où se rend inévitablement le touriste et qui attire nos préoccupations : c'est le bureau de Poste. Le touriste, le voyageur qui vient dans une ville pour ses

affaires, n'ont pas toujours le temps de visiter ses curiosités, mais quitte à ne rester que quelques heures, ils ont toujours à se rendre à la Poste. Ce lieu devrait donc avoir une tenue, une propreté parfaites ; il risque d'être le seul souvenir que l'étranger emportera. Hélas, en France, il n'en est pas de plus négligé et, dans l'ensemble, celui de notre ville figure parmi les plus déshérités. Notre société a reçu maintes fois des plaintes du dehors. Elle s'est émue et nous avons entrepris, de concert avec la Chambre de Commerce, d'obtenir des améliorations. A la dernière réunion de la Fédération des S.I., j'ai présenté, au nom de notre Société, le vœu suivant qui a été adopté :

« Attendu que les bureaux de poste reçoivent la visite de la presque totalité des touristes séjournant dans les Villes, qu'il y a intérêt à ce qu'ils soient toujours tenus d'une façon impeccable et hygiénique ; que beaucoup sont malheureusement dans un total état d'abandon et de désordre, que la publicité est la cause de la saleté et du dépôt de poussières, que les peintures et décorations sont souvent absolument défraîchies.

« Emet le vœu que l'Administration soit invitée à veiller à ce que les salles du public dans les bureaux de postes soient toujours propres et reblanchies, et laissent aux touristes une impression agréable et favorable au souvenir qu'ils emporteront d'un pays ».

Heureusement, une campagne se dessine dans le pays tout entier. Le T.C.F. vient d'instituer le concours des bureaux de poste, organisé sur le modèle du concours des gares fleuries. Un article de son président, M. Chaix, a paru dans le bulletin du mois de février. Nous lui avons exprimé notre adhésion, et, en nous répondant, il a déclaré que le bureau de Vienne lui avait été déjà signalé. Nous continuerons nos démarches auprès de l'Administration et comptons réussir (1).

Il fut un temps où ces questions de propreté s'étendaient à la ville elle-même, et vous vous souvenez des plaintes réitérées concernant la légendaire boue viennoise. A cet égard, nous devons remercier la Municipalité et le Conseil Général, qui ont réussi, par le pavage, à la faire disparaître en grande partie.

Constatons aussi que la substitution de l'électricité au gaz a donné, le soir, à nos artères, un aspect agréable et confortable.

Nos membres nous ont souvent demandé de faire placer sur les monuments des plaques indiquant les points saillants à observer, quelques données historiques ou autres. Nous reconnaissons que le public a parfois de la satisfaction à avoir facilement sous les yeux les renseignements qui lui sont utiles. Nous sommes entrés

(1) Nous avons eu le plaisir de constater peu après cette communication, que le Bureau de Vienne avait été l'objet d'une réflexion. Ses dimensions sont beaucoup trop petites pour une ville de l'importance de la nôtre. Notre Société a déjà présenté des suggestions pour son agrandissement.

d'ailleurs dans cette voie en faisant placer une notice devant le plan de l'Aiguille. Mais, à notre avis, il ne faut pas généraliser ce procédé qui prend vite l'aspect de la publicité. Assez de panneaux et de réclames sollicitent le touriste. Que le monument garde la décence qui convient à son mystère. Notre guide, dont les exemplaires se vendent de plus en plus, est là pour livrer les documents ou les explications. Entre parenthèses, ce que l'étranger aime particulièrement dans notre guide, c'est qu'il est dépouillé de réclame et de la publicité qui encombre les publications analogues. Ce que nous avons l'idée d'entreprendre dans cet ordre d'idées, c'est de confectionner sur d'élégantes plaques d'émail une liste des monuments que nous proposerons aux principaux hôteliers et restaurateurs de faire placer dans leur hall, et avec leur participation.

Nous continuerons à organiser les excursions collectives que nous avons entreprises. Après avoir exploré les environs immédiats, nous avons tenté d'aller un peu plus loin. Le succès remporté par notre journée de St-Antoine nous a conduit à envisager pour cette année un voyage à Bourg-en-Bresse. La distance est à peine plus grande : de bons trains et l'auto facilitent le déplacement. Malgré son peu d'éloignement, cette ville riche en monuments anciens, dont le plus célèbre est l'Eglise de Brou, est ignorée de beaucoup de nos compatriotes et quelques-uns l'ont visitée hâtivement. Aussi, peut-on prévoir qu'un groupe imposant se déplacera pour cette excursion qui est fixée au dimanche 3 juin. Vous recevrez des instructions détaillées prochainement. Comme toujours, nous avons choisi avec soin les personnalités qui seront chargées des commentaires : ce sera cette fois M. Francisque Girard, l'antiquaire bien connu, et M. l'Abbé Chagny, spécialiste de Brou, dont chacun de vous goûte l'élégance de langage et l'érudition.

En terminant, je prie ceux de nos membres qui ont des suggestions à nous faire de ne pas manquer de nous les transmettre. Nous ne demandons qu'à accroître notre tâche, nous y sommes tellement encouragés. Il ne se passe pas de semaine que nous ne recevions des lettres de touristes qui nous font part des joies qu'ils ont eues à découvrir, à Vienne, des sites et des beautés qu'ils ne soupçonnaient pas. Voici celle que j'ai reçue la semaine dernière ; elle émane d'un professeur de Zürich :

« Vendredi dernier, j'eus la bonne chance de pouvoir passer quelques heures dans votre ville si remarquable. Je me suis procuré aussitôt des cartes postales des principaux monuments comme souvenir. Celles du Temple de Livie, j'ai expédié à des amis, et comme je n'avais plus le temps d'en acheter d'autres, je me suis dit : on les trouvera sans doute chez les libraires de Lyon aussi. Mais, là, on me dit : « Nous n'en avons pas. Qu'est-ce que

« vous voulez, c'est à trente kilomètres d'ici ! » Incroyable, mais vrai. D'un des plus célèbres monuments antiques de la Vallée du Rhône, on ne trouve pas de vues dans la capitale d'un demi-million d'habitants ! »

Cet enthousiasme montre en quelle estime nous sommes tenus dans les milieux savants et artistes. Il est la récompense de nos efforts.

MODIFICATION DES STATUTS

M. Maurice Faure, président, rappelle à l'Assemblée que les convocations ont porté qu'une Assemblée générale extraordinaire se tiendrait ce même jour, à l'effet d'apporter aux statuts de la Société la modification suivante, dans le premier alinéa de l'article 4.

Au lieu de : « La Société est administrée par un Conseil d'Administration composé de 15 administrateurs... »

le texte nouveau portera : « composé de 15 à 18 administrateurs... »

Après les explications du président, ce texte, mis aux voix, a été adopté à l'unanimité.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Vous êtes réunis en Assemblée Générale extraordinaire. Nous avons, en effet, à vous proposer une modification aux statuts.

L'art. 3 a prévu que la Société est administrée par un Conseil de 15 administrateurs. Or, il nous est apparu avec évidence, au cours de ces dernières années, que n'accorder dans votre Conseil que quinze places aux bonnes volontés qui, à Vienne, tiennent à honneur d'être utilisées pour le bien de votre Société, qui est le bien de la Cité, c'était n'en accorder qu'un nombre insuffisant, et il nous était pénible et, disons le mot, gênant, de ne pouvoir remettre le galon d'administrateur à ceux dont les conseils et l'activité étaient désirables près de nous.

Il était bien un moyen de faire la place nécessaire, c'était de ne pas représenter à vos suffrages quelques-uns des cinq administrateurs qui sortent chaque année.

Mais il y avait là aussi une grande difficulté. Si chacun des administrateurs sortants était prêt à s'immoler et à déposer son galon pour le laisser couler à un nouveau bras, tous les autres

étaient unanimes à protester et à déclarer : « Moi, passe encore, mais vous, vous en aller, jamais ».

Et c'est un fait qu'il aurait fallu se priver de concours auxquels l'ancienneté, et à la fois, la fidélité, ont donné un attrait dont nous savons tout le prix.

Comment, par exemple, se séparer de M. Duret, qui est là depuis le premier jour, et le premier jour, c'était le 17 février 1904, qui depuis plusieurs années déclare qu'il ne sert plus à rien et qui est à toutes nos réunions, qui accepte toutes les besognes, dit qu'il ne fait rien, fait cependant tout ce qu'on lui demande, et nous dit encore : Merci.

Vous ne vous étonnerez donc pas que pour faire entrer en votre conseil, ceux que notre cœur appelait depuis longtemps, nous ayons pris le seul biais qui s'offrait à nous, qui était de créer des places et d'accroître le nombre des membres du conseil.

C'est pourquoi nous vous demandons de vouloir bien modifier l'art. 4 des Statuts, pour que désormais le Conseil d'Administration soit composé de 15 à 18 administrateurs.

L'Assemblée Générale, en ce moment, devient extraordinaire, parce qu'il n'est pas dans le rôle de l'Assemblée Générale annuelle ordinaire de modifier les Statuts. C'est à cette Assemblée Générale extraordinaire que votre Président a l'honneur de demander un vote.

Vous aurez donc à nommer trois administrateurs nouveaux. Le Conseil a proposé les noms de ceux dont il sent vivement le besoin à ses côtés.

M. Paul Gourdant, président de la Chambre Syndicale des Commerçants détaillants, membre de la Chambre de Commerce, nous apportera une expérience que nul ne conteste, l'art, car c'est un art, de faire valoir aux yeux des amateurs ce que notre ville peut contenir d'attraits, si bien que s'accroîtra en eux l'envie d'y venir, et quand ils y seront venus, la joie d'y rester. Il représentera ce groupement de viennois qui, fort attachés à leur ville, en sont parmi les meilleurs amis, et dont la présence au sein du Conseil d'administration doit être marquée par un des leurs.

M. Charles Jaillet, que nous vous proposons aussi, était-il déjà un adolescent, quand il assista pour la première fois à une conférence annuelle de la Société, et quand, il l'a confessé, il trouva à aimer les monuments, une douceur dont il ne pourrait plus se déprendre ? C'était à la première année de la guerre, je crois bien. Les Amis de Vienne lui révélèrent une vocation, et il ne résista pas à l'appel. Il eut cette sagesse d'aimer sa ville, de n'éprouver jamais le besoin de la dénigrer, ni d'aller chercher ailleurs ce que celle-ci pouvait lui donner.

Il y a trouvé beaucoup.

Il lui a aussi beaucoup donné. Qui saurait mieux que lui parler,

s'il voulait toujours parler, des gens et des choses, des figures et des édifices que Vienne a pu connaître en tous les temps.

Si c'est la Société des Amis de Vienne, qui a pu faire éclore en lui l'amour particulier de sa ville, il appartient à notre société plus étroitement ; il va nous rendre ce que nous aurons, au hasard, semé. Par ses travaux passés, il est déjà un bon travailleur viennois ; par son âge, il est bien davantage un espoir.

M. Vassy est le dernier.... si l'on regarde l'alphabet, ce dont il se console en pensant qu'il a la même initiale que Vienne. Mais il est celui que nous désirions depuis longtemps au milieu de nous ; et qui, chaque année, d'ailleurs, recueillait des voix à notre Assemblée. Il les recueillera toutes cette année-ci. Il ne pourra donner plus qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour, car il a donné tout ce qu'il pouvait à notre ville, comme à notre Société. C'est nous qui lui donnerons les remerciements qui lui sont dus, et qui lui demanderons de renouveler notre ardeur par le spectacle de la sienne, plus proche désormais de nous.

Vous aurez donc à déposer dans l'urne les bulletins que vous avez reçus avec la convocation de ce jour.

*
* *

M. Vassy dont je viens de parler exploite un de nos domaines. Car vous savez que notre Société a des biens. L'un d'eux est ce flanc du coteau de Pipet où se trouvait jadis le théâtre romain. Sur ce sol, depuis plusieurs années, M. Vassy travaille et, peu à peu, les amas de terre s'en allant, apparaissent des ruines, hélas ! mais combien émouvantes. Sur ces maçonneries, qui ont pourri sous la terre, se sont jadis édifiés des gradins, des escaliers, un portique ; un orchestre a étendu son demi-cercle, une scène s'est élevée, un mur, peut-être, comme à Orange... Là, des milliers de spectateurs ont pu venir.

Aujourd'hui, nous retrouvons ces souvenirs, et une réalité encore attrayante.

Au théâtre, les fouilles se continueront. Et puis... ?

Quand ces murs pourris seront au jour, quand l'énorme carcasse sera là gisante, qu'en fera-t-on... ? Verrons-nous jamais ces murs remis en un état tel que l'aspect, à la fois saisissant et émouvant, d'aujourd'hui, pourra persister, et que des spectateurs pourront s'asseoir là, des acteurs venir là, et la vie théâtrale renaître à quelques soirs d'un bel été viennois ?...

Vienne et son théâtre romain verront-ils se déverser le flot humain que tiennent à ses ordres les réservoirs de Lyon, St-Etienne, Valence, Grenoble, pour entendre là ce qui fait l'émerveillement, jamais lassé, des spectateurs d'Orange ?

Pourquoi pas ? Que faut-il pour arriver à cela ? de la patience

et du travail ? du dévouement et de l'argent ? Vienne sait offrir les hommes qu'il faut, et ouvrir sa bourse quand il le faut ? Et, si elle sait le faire, alors que son seul profit est d'avoir fait une belle œuvre, comment ne le ferait-elle pas quand le profit sera de tous les ordres, intellectuel et matériel ?

Ce ne sera, certes pas, pour l'an prochain ; et beaucoup d'entre nous s'en seront allés peut-être sans avoir vu, et sans avoir cru ; mais il semble qu'il faille croire, et tout faire pour voir le plus tôt possible.

Laissons travailler M. Vassy et diriger M. Formigé, et souhaitons que par quelque heureuse fortune, les Amis de Vienne puissent aider matériellement la résurrection qui se fait sur leur domaine du théâtre antique.

*
**

D'ailleurs, St-André-le-Bas achevé et consacré en mai 1928 ne permet-il pas d'avoir de telles espérances.

Car St-André-le-Bas est terminé. C'est une nouvelle sur laquelle le Conseil d'administration a désiré que soit très spécialement attirée l'attention de l'Assemblée générale. C'est une nouvelle d'importance. En 1152, Willelmus Martini mettait son nom au bas d'un pilastre sud : Willelmus Martini me fecit ; il avait fait cette église.

En 1928, elle est terminée.

Avant 1928, bien des tentatives avaient eu lieu. Voulez-vous que nous en voyons quelques-unes avant d'arriver à la réussite d'aujourd'hui ?

Au-devant de St-André-le-Bas, du côté de la place du Jeu de Paume, s'élevait en 1841 un immeuble dit : Maison Jouffray. C'était un atelier de charonnage. Dans la nuit du 8 au 9 avril 1841, un incendie le détruisit entièrement.

Les murs qui subsistèrent en portaient les traces : certaines pierres mollasses avaient cette coloration brun rouge que leur donne l'action du feu.

Stôt après, la municipalité viennoise avait voulu profiter de l'événement pour reconstruire la façade de l'église. Le maire était M. Auguste Donna, dont une de nos rues porte le nom. Les choses furent menées activement ; l'incendie était du 9 avril : le maire signait, le 15 juillet suivant, le programme du concours, d'où devait sortir la nouvelle façade.

Le Maire se montrait prudent, les ressources étaient modestes, et bien que l'on comptât sur « quelques libéralités particulières, il convient, disait le programme, de se borner à la construction d'une façade simple, solide, d'une ordonnance sévère, et en harmonie parfaite avec le style de l'ensemble du monument ».

Ce qui était mis en concours, c'était « la confection d'un plan, avec devis d'une façade et d'un escalier avec perron ».

Vous voyez combien St-Maurice influait sur sa voisine : c'était une réduction du grand parvis de la Primatiale qui allait se ré-péter.

Deux prix devaient « être donnés aux meilleurs ouvrages présentés : le premier de la somme de 600 fr. ; le second de la somme de 400 fr. ». Il y avait aussi des mentions honorables.

Les concurrents avaient plus de dix-huit mois pour faire leur travail, le concours n'était clos que le 28 février 1842. Leurs projets seraient immédiatement affichés, publiquement, dans une des salles de la Mairie du 1^{er} au 10 mars 1842.

De judicieux conseils étaient donnés aux concurrents, notamment celui de « distribuer les marches de l'escalier de manière à obtenir le développement le plus gracieux et le mieux approprié à sa destination ».

Pour le tout, il serait permis de dépenser 80.000 francs, rien de plus. Ce projet de concours fut approuvé à Paris par la Commission des Beaux-Arts et par la Préfecture, puis, ayant ainsi reçu la consécration des cartons verts, il dut s'y endormir. Il y est sans doute encore.

Je pense toutefois que les prix durent être distribués, et que ce furent des architectes viennois qui les remportèrent.

Ce qui est bien certain, c'est qu'on dut parler de ces restaurations ; et de beaucoup d'autres d'ailleurs ; qu'on en dut parler, sans rien faire. En 1846, le mur était toujours dans le même état, et attendait. Vous savez qu'il a attendu jusqu'en 1928.

Si je parle de cette année 1846, c'est qu'au 1^{er} janvier de cette année-là, le *Moniteur Viennois*, fit paraître un N° spécial qui portait ce titre : « Etrennes à nos abonnés », et où sur sept grandes colonnes, coupées de lithographies, se trouvaient accumulées les plus amusantes « prophéties pour 1846 ».

Sur la première page, l'un des frères Timon bat de la grosse caisse dans la lithographie du début, et il appelle, à grands coups, un public auquel l'autre frère donne le journal plié sous bande.

Puis le boniment commence :

« Et d'abord, très chers abonnés, vous paierez comme par le passé, pour votre abonnement au *Moniteur Viennois*, DOUZE francs par la poste et DIX francs pour la ville.

« Malgré la maladie des *pom de terre gâte* et la cherté du blé, nos prix ne seront pas augmentés. Profitez du bon marché, profitez de l'occasion, car, en l'an de grâce 1846, le nombre de nos abonnés sera si considérable que nous serons dans la douce nécessité de créer des *abonnés surnuméraires*, tout comme ont fait les illustres gérants du très-illustre journal *La Presse*.

« Prrrrrrenez vos places ! Faites vous inscrire !

« NOTA. — Pour éviter les accidents, un piquet de dragons à cheval et une brigade de gendarmerie à pied seront placés à la porte de nos bureaux.

« Notre astrologue a lu dans les planètes.

« Que de merveilleuses choses pour l'année 1846 ! ! !

« L'avenir est couleur de rose.

Ecoutez, écoutez

Les grandes vérités qu'il nous a révélées ;

« VIENNE la *Belle*, Vienne la *Sainte*, — on est convenu de l'appeler ainsi depuis un grand nombre de siècles, — VIENNE l'ancienne métropole des Gaules, va faire peau neuve.

« De magnifiques monuments embelliront ses places, ses quais, ses rues, ses carrefours.

« Son vilain petit théâtre sera remplacé par un théâtre splendide, grandiose. N'en déplaise à M. Sept-Etoiles, l'épithète est écrit dans le grand livre du destin.

« Pour la construction de ce gigantesque édifice notre conseil municipal votera par acclamation une somme de 300.000 frs.

« En ce temps-là, on verra les belles dames de VIENNE, quittant leur pot au feu, et cessant de tricoter des bas de laine pour leurs tendres époux, aller en foule au théâtre, parées de leurs plus riches atours.

« Nos monuments seront enfin restaurés.

« La façade de l'église de Saint-André-le-Bas sera commencée et achevée dans l'année courante. Un magnifique escalier conduira à un porche d'une élégante ornementation.

« Un célèbre et universel architecte sera chargé de cette savante restauration. C'est juste, nos architectes viennois ne doivent-ils pas s'estimer trop heureux d'avoir remporté le prix du concours ! »

« ... le prix du concours ! »

C'est cette dernière phrase qui me fait penser que le concours de 1841 avait eu lieu et que des viennois avaient eu le prix. Mais, sans doute, la restauration ne serait pas faite par eux, mais par l'architecte parisien des Monuments historiques ; en ce temps-là, c'était Ch. Questel.

Une seconde lithographie représente le haut du pignon qui terminait alors le mur de Saint-André-le-Bas. Qu'a voulu signifier le dessinateur ? Notre nouvel administrateur, M. Charles Jaillet (1) pense que l'architecte parisien est le personnage, dont, tout en

(1) C'est à l'obligeance de M. Charles Jaillet que nous devons l'exemplaire du *Moniteur Viennois* qui a permis le cliché projeté devant l'Assemblée Générale.

haut, nous ne voyons que le... bas, et qui prend la place du collègue viennois. Temps calamiteux; n'est-ce pas ? où l'on pouvait dire que des rivalités entre architectes laissaient nos monuments en péril ; nous sommes en des temps heureux où l'alliance de Paris et de Vienne, de M. Formigé et de M. Jacquier, amène St-André-le-Bas à son achèvement.

De chaque côté de l'échelle, le dessinateur a mis ces petits pots à nicher les moineaux dont s'ornent encore parfois les façades de nos maisons dans la campagne viennoise.

Puisque nous sommes à lire des prophéties, terminons celles que nous montre le cliché.

« La somme de 140.000 francs, qui a été accordée par Monsieur le Ministre de l'Intérieur pour la restauration de la Cathédrale de St-Maurice, sera employée à réparer les dégâts occasionnés par les précédents travaux. La ville de Vienne, qui doit, concurremment avec le département, contribuer au tiers de la dépense, fera remettre les vitres cassées. Le département se chargera de la toilette du suisse.

« *Le Temple d'Auguste et de Livie* ou le *Prétoire* comme on voudra l'appeler, car nos savants de Vienne et de l'Isère ne sont pas fort d'accord sur le nom à donner à ce monument. Le *Temple d'Auguste et de Livie* ou le *Prétoire*, donc, *ad libitum*, sera repris du haut en bas, replâtré, recannelé, regratté, tous jours par le célèbre et universel architecte de Paris que vous savez. Ce monument sera enfin rendu à sa première destination et à sa véritable splendeur.

« Pour concilier les opinions de nos archéologues, le directeur des travaux aura la très-ingénieuse idée de placer au faite de l'édifice deux girouettes indiquant ses deux destinations prévues. Sur l'une on lira : *Prétoire* et sur l'autre : *Temple d'Auguste et de Livie*. Ainsi, suivant que le vent soufflera du nord ou du midi, il sera *Temple d'Auguste et de Livie*, ou *Prétoire*. Cet architecte a de l'esprit ».

Entre les noms d'Auguste et de Livie, un cœur unit tendrement les deux époux. Les journalistes viennois de 1846 étaient drôles. L'article est signé des initiales A.T. qui sont celles d'un frère Timon : Alphonse ; et la suite est annoncée pour le 1^{er} jour de l'an 1847.

La suite était peut-être pour les années 1847, et suivantes, mais la réalisation était pour l'année 1928 : c'est-à-dire, 81 ans après. C'est de la prophétie à perte de vue, mais non à perte de mémoire, puisque nous nous souvenons aujourd'hui de ce qu'avaient annoncé les frères Timon, et que ce soir nous leur rendons hommage. Faut-il aller jusqu'à demander à la Municipalité d'inscrire désormais sur les plaques qui portent le nom de leur père, au coin de l'ancienne Montée des Capucins :

« Timon, imprimeur, et père de prophètes ? »

Ce n'est pas seulement, par le *Moniteur* de 1846, que nous connaissons l'état de la façade de Saint-André-le-Bas. Nous avons un document très sûr qui nous la montre.

Une lithographie datée dans le coin droit de 1842 et signée A.C., éditée par l'Artiste (en Province) montre la façade telle qu'elle apparaissait après l'incendie.

Le toit de l'atelier de charonnage devait monter jusqu'à l'appui des fenêtres ; tout avait été détruit, au-devant de la façade. De chaque côté subsistaient encore des constructions ; celles du nord paraissent déjà abandonnées, bien délabrées tout au moins ; celle du sud a été utilisée jusqu'à nos jours. Son dernier propriétaire, M. Robert Treméau, nous l'a très généreusement donnée ; ce qui fournit l'occasion de le remercier, pour la première fois, publiquement. Elle a été démolie, quand les constructions actuelles ont été commencées.

Cette lithographie est intéressante à examiner, car c'est elle qui a donné des indications précises et authentiques pour l'établissement de la façade de 1928.

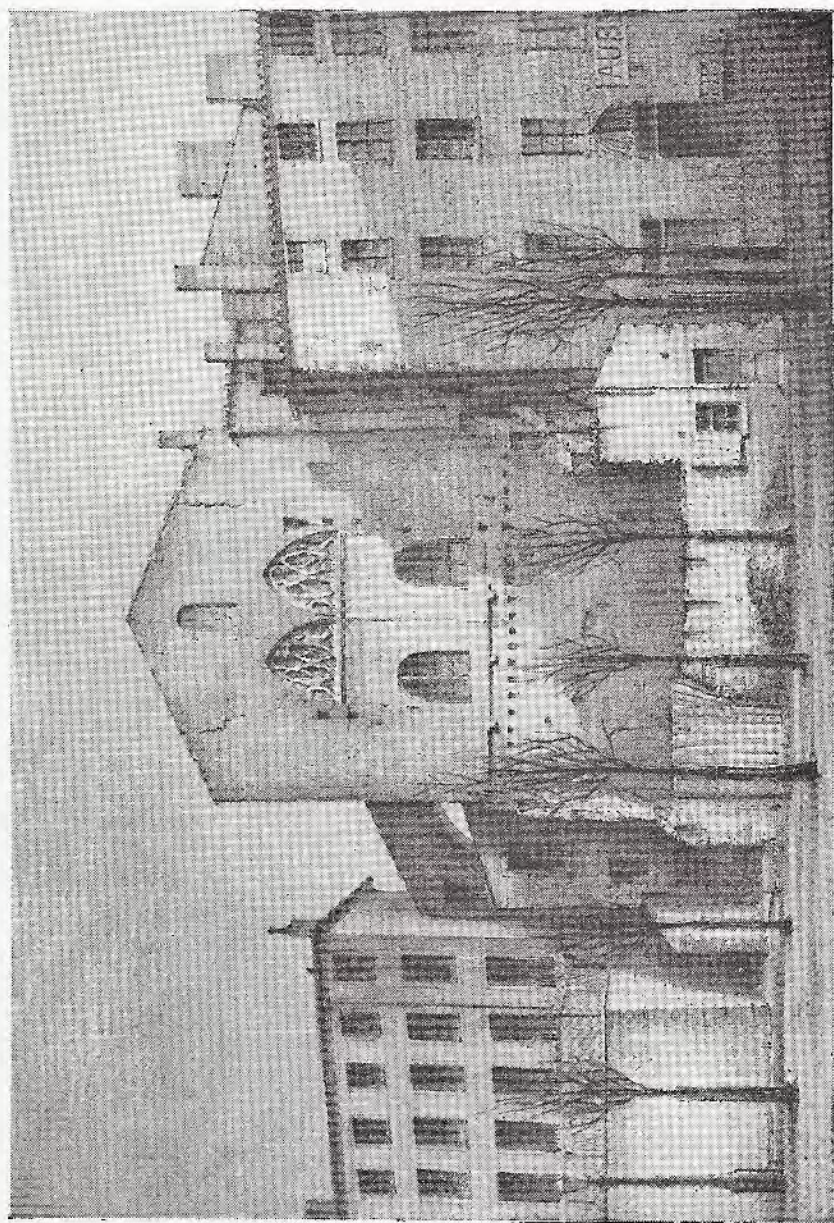
On y retrouve le pignon du *Moniteur Viennois*, et au-dessous, les deux grandes baies accolées du XV^e siècle. Elles ont conservé là leurs parties hautes avec leurs sculptures contournées comme les flammes d'un bûcher, d'où est venu le nom de « flamboyant » donné à ce genre de sculpture. Le reste des baies a été en grande partie bouché. Seules ont été conservées deux ouvertures cintrées.

Mais telles qu'elles étaient en 1842, ces deux ouvertures nous montrent nettement ce qu'a été ce grand mur vers le XV^e siècle. On aperçoit sur la lithographie les anciens meneaux de pierre, celui qui séparait les deux baies, d'abord, ceux qui limitaient chacune des lancettes.

Ainsi, nous avons là un témoignage sûr d'un état antérieur dont la beauté avait été grande, et qui avait été achevé.

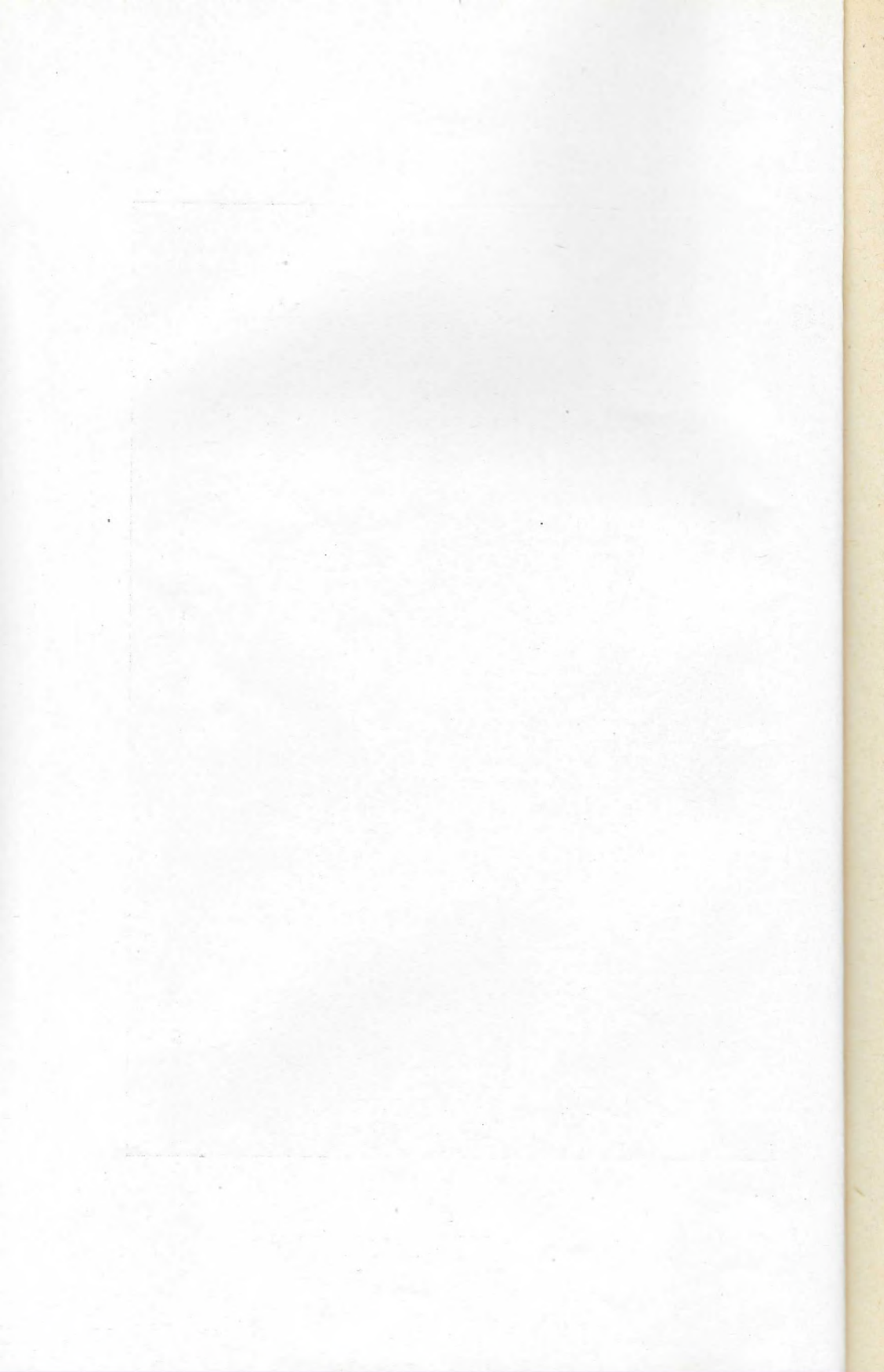
La lithographie de 1842 est une œuvre sincère et faite sur une vision directe ; il y a certains détails qui sont frappants à ce point de vue, comme celui de cette cavité rectangulaire dans l'arc-boutant nord, que nous n'avons vu disparaître que vers 1923.

Les gravures plus anciennes que nous avons n'ont pas cette fidélité. Celle que Mérian grava à Francfort, en 1656, indique une église avec une façade percée de trois baies avec une rose, mais les baies qu'il dessine n'ont jamais existé, et la gravure est faite de souvenirs mal rappelés. Et encore cette gravure a-t-elle été faite par quelqu'un qui est venu sur place, qui a dessiné, avec la ville entière devant lui. Mais, par la suite, elle a été copiée à satiété, et toujours modifiée sans souci de la vérité. La grande gravure oblongue du XVII^e siècle est une copie infidèle de la pré-



La façade de l'Eglise Saint-André-le-Bas en 1842

Lithographie du temps.



cédente et répète de confiance et sans vergogne les trois baies et la rose au-dessus.

Après le concours de 1841, le désir des viennois de terminer leur église dut persister, et bien des projets durent être faits. L'un d'eux lithographié par les frères Timon doit être des environs de 1850.

Il comporte une modification totale et une destruction partielle de l'église, et de ses portions les plus vénérables. La lithographie montre en pointillé le plan de l'église, et en gros traits noirs les parties conservées ou construites.

L'église y perdait son abside actuelle qui date du roi Bosson et du IX^e siècle, le mur de façade, la chapelle latérale sud ; amputée à l'Ouest, elle était allongée à l'Est, et la légende expliquait les sept avantages de l'opération.

« Plan géométral relatif à la restauration de l'Eglise de Saint-André-le-Bas :

« Cette église, sur ce nouveau plan, serait, pour le moins aussi
« grande qu'elle est actuellement ; elle aurait de plus l'avantage
« d'avoir : 1^o un bel escalier parallèle à l'axe du Pont et de la
« Grande Rue ; 2^o une Plate-forme spacieuse devant sa principale
« entrée ; 3^o l'axe de l'escalier correspondant à l'axe de l'église
« sur la dernière marche ; 4^o de communiquer de la principale
« entrée à la rue de la Table Ronde, par deux passages différents
« et réciproquement ; 5^o les deux façades du perron égales en
« largeur et hauteur ; 6^o une porte latérale au point A pour en-
« trer au Chœur, laquelle se trouverait en face de la rue des
« Clercs, en achetant la maison Bailly, dont la façade doit être
« démolie pour cause de vétusté (1), et dégagerait cette partie de
« l'église ; 7^o de n'être pas obligé de faire construire des arcs-
« boutants pour soutenir la voûte de la première travée.

« A ce plan, on pourrait adapter une façade quelconque, avec
« facilité, solidité et économie ».

Ces sept avantages nous laissent aujourd'hui sceptiques, et nous sommes très convaincus que cette restauration eut défiguré notre église.

Sans doute à ce moment-là, la dernière partie de l'église avait dû s'écrouler. Les personnes qui ont aujourd'hui 80 ans, se souviennent que vers leur dixième année, un dimanche, à l'heure des vêpres quelque chose se détacha du plafond. Car il n'y avait pas de voûte, et Rey et Vietty le notaient dès 1830. Un écroulement dut se produire ; une barrière, à l'intérieur, em-

(1) La Maison Bailly, qui appartenait au serrurier de ce nom, fermait au nord la rue des Clercs. Le Docteur Henry Charvet († 1905) l'a représentée dans une aquarelle conservée chez M^e Tesle du Bailler, notaire.

pêchait aux fidèles d'aller au bas, et la façade fut mise dans l'état où nous l'avons connu. Cet état était lamentable, aussi bien à l'extérieur, qu'à l'intérieur.

Tous étaient d'accord sur ce point. Dès 1868, l'Abbé Allègre, curé de la paroisse, tenta une restauration. La guerre de 1870 arrêta son effort.

En 1880, l'Abbé Armand reprit son dessein. C'est à ce moment que furent exécutés à l'intérieur les très beaux travaux qui, sous la direction de M. Daumet, ont donné à l'église le cachet qu'elle n'a plus perdu depuis.

Un projet de façade fut fait. Grâce à l'obligeante communication de notre administrateur doyen M. Allemand, nous l'avons reproduit dans le bulletin de l'année 1916. Ce projet répondait aux désirs du temps, désirs qui étaient tout, si je puis dire, à l'usage externe : ils donnaient à l'église, une façade, un perron et un escalier.

Ce projet est fort honnête. C'est la façade romane, selon les principes des meilleurs dictionnaires d'architecture. Il n'a rien d'imprévu et par là rien qui prête à la critique. Il ne suscite pas de controverse, et par le caractère classique de ses éléments, il convient en tous pays à une église du XII^e siècle. On l'imagine très bien dans un Larousse d'architecture, au mot : Art roman, église (façade d').

En 1895, la Municipalité présidée par M. Camille Jouffray « voulant faciliter la construction d'une façade, pour le monument... déclare que tout le terrain occupé par l'entrepôt de la « Place du Jeu-de-Paume sera affecté à la construction de cette « façade ».

Cette délibération fut reprise en 1924, et le hangar aussitôt démoli : puis en 1927, après le versement d'une indemnité de 5.000 francs, la Ville donna l'alignement et la construction put se faire.

Bien auparavant, l'escalier avait pu être édifié et l'église cesser d'être déshonorée par des constructions délabrées et des dépôts quotidiens diurnes et nocturnes de toute nature.

Quand on se mit au travail, il fallut démolir le mur qui fermait l'église du côté de la Place du Jeu-de-Paume : on retrouva dans l'épaisseur de cette façade, l'une sur l'autre, les pierres de taille des meneaux de l'ancienne baie. On les a réutilisés dans la resurrection de 1927-1928. Les pierres courtes et plus sombres sont celles du XV^e siècle, les autres sont du XX^e.

Ainsi, vous l'avez vu, 1928 a rendu à St-André-le-Bas la grande ouverture qu'il avait eue. L'œuvre que nos pères avaient voulue et sans doute aimée, a été rétablie quatre-vingts ans après que la Ville, en 1841, en avait proclamé l'urgente nécessité.

Restait alors à construire, sur l'emplacement de l'ancien atelier



Celonne et chapiteau du IX^e siècle
à St-André-le-Bas

de charonnage. Il y a été édifié une construction basse dans le genre du IX^e siècle, c'est-à-dire de l'époque carolingienne.

Un premier étage a été fait, dans un but très sincère d'utilité, pour donner à l'église du haut avec laquelle il communique, des dégagements qui lui manquaient.

Quant au rez-de-chaussée, il a été orné d'une porte et de décorations en briques dont St-Pierre de Vienne offrait, à quelques cents mètres de là, un bon exemple, dont le caractère local était certain, et qui offrait d'heureux motifs d'inspiration.

Cette salle basse contient un détail vénérable d'architecture qui a guidé la reconstruction : deux arceaux du IX^e siècle reposant sur une colonne trapue, avec un chapiteau corinthien, où l'inspiration, venue du Temple d'Auguste, est évidente, et l'exécution bien maladroite.

La base de cette colonne contient encore la rainure dans laquelle s'encastrait une barrière de pierre ou de bronze.

C'est le seul vestige qui soit conservé, mais il n'en a que plus de prix. Dans ce monument qui dépendait d'une abbaye de Bénédictins, qu'avions-nous exactement là ? il est difficile de le dire. Soyez simplement heureux que ce sol soit recouvert de constructions qui garderont avec respect ces restes vénérables.

Contre ce grand mur qui est du XV^e siècle, que mettre ? Il faut accroître la surface de l'édifice ; à certains jours, la foule ne peut toute y pénétrer, il faudrait quelques cents places de plus. Une tribune donnera la solution ; et comme le mur et les baies sont du XV^e siècle, la tribune sera de la même époque : trapue, sur des colonnes puissantes, avec une balustrade moulée sur celle que nous offre St-Maurice.

Ainsi, le mur et ses ouvertures qui ont été une création de nos pères, et la tribune nouvelle qui est une nécessité pour leurs fils, s'allieront franchement.

De plus, entre les deux murs latéraux, un peu fragiles, la tribune mettra un lien puissant ; elle les attachera l'un à l'autre, elle empêchera tout écartement. Car ces murs sont fragiles et vénérables aussi ; ils sont en partie de l'église du roi Boson. Sans doute, nos pères ont-ils rêvé de les voûter en pierre, mais aujourd'hui, ils ne supporteront pas le poids qui les écraserait ; les arc-boutants qu'il faudrait construire, où les édifierait-on ? l'abbaye de St-André-le-Bas n'est plus propriétaire de tout le terrain alentour ? Vous l'avez vu, c'avait été la préoccupation du restaurateur des années 1850. Ces murs, fragiles, que la tribune allait maintenir en place, pourquoi ne pas mettre sur eux une charpente, comme celle que le roi Boson avait dû mettre sur toute son église ? Il y avait là, des poutres énormes et disponibles.

Ainsi, fut décidé et exécuté ce plafond. Il a son charme, il joue

son rôle dans l'ensemble, il rappelle le souvenir de celui à qui l'église doit tant, et il a permis de conserver des murs qui n'en auraient pas supporté davantage.

Quand le travail s'est fait, et que les murs ont été décrépis, dans la maçonnerie, sont apparues les anciennes ouvertures de l'église du IX^e siècle, et la ligne exacte où elle se terminait.

Les arceaux de pierre ont été laissés apparents, et dans le crépi neuf, un trait indique où s'étaient arrêtés les bons maçons du roi Boson.

Enfin, et pour en terminer, comment vitrer la grande baie ?

Il était important que cette ouverture, exposée au soleil couchant, offrit des couleurs éclatantes, si bien qu'au soleil, le vitrail put flamboyer.

Fallait-il de simples feuillages ? Pouvait-on admettre des personnages ? Et quels personnages ? Et qui saurait faire un travail à personnages qui puisse être satisfaisant ?

Le résultat de ces délibérations a été le choix comme sujet de « l'arbre de Jessé ». Bien des vitraux offrent ce thème, traité de bien des manières.

Jessé est un des ancêtres du Christ : il engendra le roi David ; il figure à ce titre dans la généalogie de Jésus dont il est un des lointains grands pères. Or, Isaïe, le prophète avait dit :

Un rameau sortira du tronc de Jessé,
Et de ses racines croîtra un rejeton,
Sur lui reposera l'Esprit de Jéhovah,
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de connaissance et de crainte de Jéhovah.

Ce qu'avait dit Isaïe, fut représenté sur les vitraux et sur les porches des églises.

Et c'est cela qui a été utilisé à St-André-le-Bas, et aussi rénové par l'artiste du XX^e siècle, M. Gaudin.

Jessé, au bas du vitrail, est endormi ; de son ventre sort un grand arbre, qui jette des tiges, et celles-ci, à leur tour, se terminent par de larges calices verdâtres. Sur ces calices, reposent le buste du fils et de quelques petits-fils de Jessé, David, Salomon et les autres. Ils ont tous des couleurs variées et éclatantes, et ils ont avec eux le signe qui les distingue : David, sa harpe ; et Salomon, son temple.

En haut, est Joseph le père de l'Enfant divin, et la Vierge, toute blanche sur un lys, aussi blanc qu'elle ; dans ses bras est le petit Enfant rose. Autour d'Elle et de Lui sont les Esprits dont avait parlé Isaïe : Sagesse, Intelligence, etc., représentés par de petites colombes dont la blancheur fait une auréole.

Sur les tiges de l'arbre, sont aussi les ancêtres selon l'esprit, ceux qui ne sont pas de la parenté, mais qui au cours des âges se

sont rattachés au Christ, par leur cœur et leur intelligence, en l'annonçant et en le louant par avance ; si bien que l'arbre de Jessé est une généalogie complète, celle de la Chair et celle de l'Esprit. (1)

Vous voyez tout de suite quelle est la beauté de la pensée, et vous devinez quelle peut être la beauté de la forme, l'originalité de l'exécution, la richesse des costumes.

Il faudrait pouvoir parler devant ce vitrail pour l'étudier comme il le mérite, pour relier tout ce qui le rattache à une tradition de sept siècles et ce qui le fait aussi très moderne, pour en noter le charme ou la somptuosité.

Il faudrait le voir au moment des grands coups de soleil quand tout s'embrase. Alors, au-dessus de l'incendie mouvant de tant et tant de couleurs, tout en haut, uniquement attentive à son Enfant, la Vierge, très frêle, se tient immobile dans sa blancheur.

Il faut aussi le voir, ce vitrail, à la fin de la nuit, vers quatre heures du matin, au début d'avril. Le fond de Saint-André-le-Bas est un énorme trou d'ombre, où s'enfonce la cloison plus mince du vitrail.

Rien ne se devine. Au dehors, rien ne bouge, et les veilleurs dans l'église, ne rompent pas le silence.

Au bout d'une longue attente, les pigeons nichés sous les corniches se mettent à détacher un roucoulement, l'un, puis l'autre, très sourdement. Ils ne quittent pas leurs nids, mais ils s'éveillent sur leur nichée. De leur poste de vigie, ils pressentent le jour.

Au vitrail, une petite lucarne s'accroche, tout en haut, dans une lancette ; elle s'agrandit doucement, et elle fait une tache blancheâtre. Autour d'elle, rien encore que la nuit. Elle est seule dans ses hauteurs.

Très lentement, après de longues minutes, devant le cœur joyeux qui l'a deviné, la petite Vierge se précise, très pâle sur le lys très pâle ; l'Enfant prend sa place aux bras maternels ; leur blancheur à tous deux s'affirme, et leurs contours se précisent. Alors, seulement, quand cette présence est désormais certaine pour tout le jour, sortent de l'ombre, un à un, selon que leurs costumes ont plus ou moins besoin de lumière, sortent de l'ombre le père et les grands parents, les amis prophétiques ou royaux, au-dessus de Jessé toujours endormi.

Chacun se met à son rang, éclaire ses émaux et s'en vient pendant toute la course du soleil, au pied de la petite Vierge, toute frêle, monter sa garde colorée et fidèle.

Si votre Conseil a désiré que les travaux de St-André-le-Bas vous fussent exposés, ce n'est pas du tout qu'il s'en attribue le mérite.

(1) Emile MALE. *L'art au XIII^e siècle*, p. 199 et suiv.

S'ils ont été possibles, c'est que vous tous avez généreusement donné ce qui était nécessaire pour les entreprendre et mener à bien ; c'est que quelques-uns d'entre vous ont fait des dons d'une magnifique ampleur ; c'est que Monsieur le Curé de Saint-André-le-Bas a su trouver le chemin des bourses et des cœurs ; c'est que M. Formigé et M. Jacquier ont su concevoir et exécuter ; c'est, en un mot, que beaucoup ont travaillé. Notre Société a fait ce qu'il était en son pouvoir, mais elle n'avait pas tout pouvoir ; seule, elle n'aurait rien fait. Et quand elle reçoit à propos de St-André-le-Bas des remerciements et des éloges, elle tient d'abord à rectifier, comme il vient d'être fait, et, si elle accepte, elle ne le fait qu'avec la mission de transmettre éloges et remerciements à ceux qui les ont mérités.

Elle voudrait bien faire plus ; elle voudrait bien, notamment, mettre dans la caisse de M. le Curé, ce qui lui manque encore pour parfaire les paiements qui seront à faire.

Mais elle espère que ce qui a été dit ce soir, portera vers M. le Curé les générosités nécessaires et qu'il attend avec une juste confiance.

Ainsi un monument de Vienne apparaîtra plus beau désormais aux yeux des visiteurs de plus en plus nombreux.

Déjà, nul ouvrage parlant de la vallée du Rhône ne peut en écrire sans parler de notre ville. Quelques-uns le font avec une incénarrable sottise : tel ouvrage qui prétend guider ses visiteurs, leur fait prendre les chemins les plus absurdes : il leur montre St-Maurice, de là les conduit à la Pyramide, puis leur fait traverser le Musée lapidaire, et les laisse enfin partir sur Avignon, ahuris, je pense, de tant de détours.

Tel autre donne pour St-Maurice un cliché qui montre, sur le parvis, cette barrière de briques et de bois qui en interdisait l'accès vers l'année 1895.

Mais à côté de cela, d'autres ouvrages paraissent, délicats et respectueux de la vérité.

Ce que MM. André Chagny et André Rivoire en ont dit dans le « Visage de la France » est connu de vous.

Les peintres et les graveurs reproduisent nos monuments. Les avantures de nos libraires nous montrent St-Maurice à l'honneur.

Un graveur sur bois, M. Philippe Burnot, de Lyon, a fait de Vienne huit estampes dont un cliché vous dira comment il a vu notre temple. Et pour préfacer, le poète Charles Forot, écrivait, de son Pigeonnier de St-Félicien en Vivarais, quelques strophes où il a rendu à Vienne ancienne comme à Vienne moderne un hommage auquel nos cœurs doivent être sensibles.

C'est sur cet hommage poétique et solennel que vous me permettrez de vous laisser, pour vous faire oublier, si tant est que vous ne le fassiez pas facilement, une trop longue prose.

Toujours couchée au ras des eaux,
Vienne, ô cité des Allobroges
Née au murmure des roseaux,
Vienne au miroir, tu ne déroges !
Votre grâce a gagné ce cœur,
O sept collines, du vainqueur
Qui tient un monde à ses épaules :
A votre appel vous l'éveillez,
Et les Césars émerveillés
En ont fait la Rome des Gaules !

Ta pierre atteste encor leurs dieux.
Temple d'Auguste et de Livie,
Forum, ton peuple studieux,
Et, cirque, ta foule et ta vie !
Puis d'obscurs chrétiens sont venus :
Devant leurs mains et leur front nus
Quelles victoires sans secondes !
La Louve avait tari son lait...
Et ton flot d'hommes s'écoulait,
O Capitale des Burgondes.

Mais Saint-Maurice et Saint-André
Jetaient la divine semence
Sur le vaste empire effondré :
Un monde est mort, l'autre commence !
Cathédrales, vous l'attestez !
Le Moyen-Age eut ses étés
Pleins de rayons, de fruits, de charmes,
Et les humains coulaient toujours
Entre les murs, entre les tours,
Primatiale aux nobles armes !

Et maintenant les doux cuirs d'or
Et les tissus et la cornue
Et les hauts fours disent encor
Que la vie ample continue
Et confond présent et passé
Dans ce visage ramassé
De reine heureuse et belle et telle.
Dans chaque estampe, ô cher graveur,
Tu fais surgir pour le rêveur,
Vienne au miroir, Vienne immortelle ! *

L'ordre du jour appelle les élections de Membres du Conseil.

ELECTION DE HUIT ADMINISTRATEURS

Cinq membres du Conseil d'Administration étaient soumis au renouvellement annuel :

MM. DURET, M. FAURE, PIERRE FRÉCON, CL. JACQUET et VAGANAY.

Les cinq administrateurs sont réélus.

* Charles Forot, à Philippe Burnot, 24 octobre 1927.

En vertu de la clause des statuts modifiés dans la séance, il y avait, en outre, à pourvoir à la nomination de trois administrateurs nouveaux.

MM. VASSY, GOURDANT et JAILLET sont élus.

ANNEE 1928

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée Générale de la *Société des Amis de Vienne* s'est tenue le 20 avril 1929 dans la Salle Berlioz, sous la présidence de M. Maurice Faure, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté.

La date de la réunion a coïncidé, cette année, avec la célébration du vingt-cinquième anniversaire, et la cérémonie a revêtu le caractère d'une manifestation dont on trouvera plus loin la relation.

Nous publions ici les comptes du trésorier et le résultat des élections.

RAPPORT DU TRESORIER

M. Gleyzolle, trésorier, constate que l'année 1928 a été pour la trésorerie de la Société, une bonne année.

Les rentrées de cotisations sont en progression et se sont faites très régulièrement. Les dépenses ont été minimales et ont uniquement consisté à payer les frais courants et inévitables. En somme, la situation financière de la Société des Amis de Vienne, à son vingt-cinquième anniversaire, peut être considérée comme bien assise.

Voici le détail des comptes :

RECETTES

Cotisations annuelles	3.320 »
Deux Membres perpétuels	600 »
Subvention ville de Vienne	300 »
Subvention O.N.T. et Touring-Club	450 »
Vente publication	22 »
Intérêts Portefeuille et divers	1.246 30
	<hr/>
	5.938 30

DEPENSES

Cotisation de la Fédération des Syndicats d'Initiative de la Vallée du Rhône	260 »
Cotisation Syndicat d'Initiative du Dauphiné	20 »
Cotisation Union des Syndicats d'Initiative	98 »
Facture photographie (Clichés Didier)	214 »
Location salle, assemblée du 9 mai	70 »
Solde prix achat terrain Bon Pasteur	500 »
Frais de projection (Guerrier)	75 »
Facture Gabriel	350 »
Frais de correspondance et divers	132 90
Frais de Banque (Encaissement cotisations, garde de titres, etc.)	135 70
	<hr/>
	1.850 60

Les recettes s'élèvent à	5.938 30
Les dépenses s'élèvent à	1.850 60

Excédent des recettes pour 1928	4.087 70
Nous avions au 31 décembre 1927 un solde de francs	19.842 »

Ce qui nous fait un total de	23.929 70
Représenté par Compte-Courant à la Banque	23.909 70
Et Compte Postal	20 »

Total égal 23.929 70

ACTIF DE LA SOCIETE au 31 Décembre 1928

En compte-courant à la banque	23.909 70
En Compte-Postal	20 »
Titres en portefeuille au cours du 31 décembre 1928	18.734 »

Total 42.663 70

L'assemblée approuve, à l'unanimité, les comptes présentés.

25^{me} ANNIVERSAIRE

DE LA

FONDATION DE LA SOCIÉTÉ

C'est le 17 février 1904 que la Société des Amis de Vienne a commencé son existence. Pour commémorer cet anniversaire, le Conseil d'Administration a voulu donner à l'Assemblée annuelle du 20 avril 1929 une importance spéciale, et le caractère d'une cérémonie.

A midi eut lieu à l'Hôtel du Nord un banquet auquel étaient conviées les personnalités de la région qui s'intéressent à l'archéologie et au tourisme.

Aux côtés de MM. Maurice Faure, président ; Pierre Frécon, secrétaire général ; Jean Gleyzolle, trésorier, et des Membres du Conseil d'Administration, se trouvaient : MM. Philipon, adjoint au Maire de Vienne ; Aymard, président du S.I. de Lyon et de la Fédération des S.I. de la Vallée du Rhône ; Chabrol, directeur du S.I. de Grenoble ; le Commandant Bernard Le Masson, président de l'Académie Delphinale ; Peyrouse, président du S.I. de Valence ; de Font-Réaulx, secrétaire général de la Société d'Archéologie de la Drôme ; Lecler, inspecteur divisionnaire du Service Commercial de la Cie P.L.M. à Lyon ; Filhol, président des Amis d'Annonay et du Haut-Vivaraïs ; Bozzini, secrétaire général du S.I. de Tain-Tournon ; Ulin, directeur de la Voirie ; Arnaud, agent-voyer de l'arrondissement de Vienne ; François Vaganay, vice-président de la Chambre de Commerce ; Comte, délégué du T.C.F.

Avaient adressé leurs excuses : MM. Le Sous-Préfet de Vienne ; Brenier, sénateur ; Payen, député ; Rambaud, président de la Commission du Vieux-Lyon ; Chapoy, président du S.I. de Bourg ; Hubert Morand, membre de la Commission des Sites et Monuments du T.C.F. ; M. Chadençon, ingénieur des Ponts et Chaussées.

De nombreux sociétaires étaient groupés à la table, qui comprenait aussi tous les représentants de la presse régionale, dont l'appui à la Société n'est jamais ménagé.

Au dessert, M. Maurice Faure, a porté le toast suivant :

Mesdames,
Messieurs et chers hôtes,
Messieurs et chers Sociétaires,

Quand le Conseil de la *Société des Amis de Vienne* a désiré commémorer le 25^e anniversaire de sa fondation par le banquet d'aujourd'hui, j'ai vivement insisté pour qu'un de nos collègues prit l'honneur et la charge de parler en ce moment. Mais vous pouvez juger du peu d'autorité dont je dispose au sein du Conseil.

Il m'a été répondu que cela me revenait, qu'il valait mieux, que ce serait plus simple. C'est, en effet, plus simple de faire les choses en série : il y en aura un qui parlera à midi et le soir ; au banquet, à l'Assemblée ordinaire, à l'Assemblée extraordinaire, pour les 25 ans, pour Vienne il y a cent ans. C'est plus simple. Il faut spécialiser : les uns écoutent l'autre qui parle.

C'est plus simple. Mais les uns, comme l'autre résisteront-ils jusqu'au bout.

C'est plus simple, a-t-on dit.

Permettez-moi donc de parler au plus simple. Permettez-moi de faire mon tour d'horizon autour de cette table. C'est plus simple.

C'est à vous, Mesdames, selon la règle que m'a fixée notre Secrétaire Général : Monsieur Pierre Frécon, — car si l'on m'a laissé l'honneur et la charge, il m'a été dit comment je devais remplir mon devoir, — c'est à vous, Mesdames, que je dois d'adresser le salut de nos vingt-cinq ans à vos vingt-cinq ans.

Chaque fois que nous avons des banquets, vous consentez à y venir. Votre présence fait que nous ne sommes plus tentés de discourir de sujets rébarbatifs, qu'ils soient administratifs ou archéologiques. Puissions-nous dans 25 ans, pour notre cinquantenaire, vous retrouver, ici, encore, vous et vos 25 ans.

Monsieur l'Adjoint, nous regrettons que Monsieur le Maire n'ait pas pu accepter l'invitation que nous lui avons adressée, et nous nous réjouissons que ce soit vous qui l'ayez remplacé. Depuis si longtemps déjà vous avez tenu à être des nôtres.

Vous le savez, Monsieur l'Adjoint, l'amour unit. C'est le même amour de la Cité viennoise qui nous unit. Pendant 25 ans, notre Société s'est efforcée d'être utile à la Ville dont elle réunissait les Amis. Y a-t-elle réussi ?

Elle le croirait volontiers, puisque toujours les Municipalités

lui ont manifesté de l'estime ; puisque vous êtes là, en ce moment, puisque vous avez accédé parfois à ses désirs et aidé à la réalisation de ses projets. Elle serait heureuse, si elle pouvait, avec vous, et avant son cinquantenaire, mettre sur pied ce plan d'aménagement, d'extension et d'embellissement, qui nous a demandé déjà tant de peines, sans que rien soit encore sorti des nuages. Ce que nous pouvons assurer, c'est la joie qu'éprouvent les Amis de Vienne à chaque fois que s'accroît le patrimoine de beauté de la Ville.

Vous me permettez, pendant que je suis à l'Hôtel-de-Ville, — c'est plus simple — de dire à M. Uline le plaisir que nous avons eu à le voir, sous votre Municipalité, parvenir à la tête du service de la Voirie. Dès qu'il a été nommé, nous lui avons exprimé un vieux désir ; nous serions heureux qu'en l'honneur de nos 25 ans, il le réalisât, et qu'il remette en honneur l'arcade dite du forum. Elle continue à abriter les mâts qui servent au 14 juillet et aux fêtes publiques, parce que seule, elle est assez grande pour les recevoir. Il y a trois solutions : supprimer le 14 juillet ; nous n'y pensons pas ; — faire les mâts démontables, comme des cannes à pêche, pour qu'on puisse les loger dans un sous-sol, — je l'ai proposé, sans succès ; — il ne reste plus qu'à les mettre ailleurs.

Quel triomphe pour M. Uline s'il pouvait concilier : le 14 juillet, les mâts, l'arcade du forum, et les Amis de Vienne ! C'est un des souhaits de nos 25 ans.

Nos 25 ans sont grandement honorés aujourd'hui de voir auprès d'eux, Monsieur le Président de l'Académie Delphinale, le Commandant Bernard Le Masson. Cette Compagnie, qui s'honore de tant d'esprits, dauphinois d'origine ou dauphinois d'adoption, dont quelques-uns, comme M. Jacques Chevalier, débordent et la Ville et la Province, et passent même les frontières du pays, cette Compagnie en répondant à notre invitation a donné à nos efforts une consécration dont nous sentons vivement le prix. Il ne nous est pas possible, à Vienne, d'être uniquement une société savante, — et toutefois, nous ne saurions être seulement un syndicat d'initiative ; nous nous sommes efforcés d'avoir les caractères de l'un et de l'autre ; la présence de l'Académie signifie que nous n'avons pas démerité à ses yeux.

De même que la présence de la Fédération des Syndicats d'Initiative de la Vallée du Rhône par son Président et son trésorier M. Bozzini, du Syndicat d'initiative de Lyon et du Syndicat d'Initiative de Grenoble, nous prouvent que nous avons pu jouer notre rôle touristique.

C'est de Grenoble que nous sont venus des exemples fameux

déjà, quand nous avons été fondés, et son Syndicat, le plus ancien, nous était un modèle inégalable, certes pour nous.

Et c'est à Lyon que nous avons fait nos premières invitations aux touristes. C'est dans son guide que, modestement et suivant nos forces financières, nous mettions une page ; c'est à raison de la proximité de cette grande ville que nous espérons que ses visiteurs voudront bien distraire la demi-journée pour apprendre ce qu'est Vienne, et pour y connaître le désir de la revoir.

Nous trouvons à Valence une approbation encore de nos efforts conjugués de Société locale et de Syndicat d'initiative, puisque sont venus fêter aujourd'hui nos noces d'argent, et la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, avec son secrétaire M. de Font-Réaulx (dont le nom est cher à double titre au cours viennois), et le Syndicat d'Initiative avec M. Peyrouse.

La Société d'archéologie par le nombre considérable de ses membres, par son bulletin trimestriel, est pour nous un modèle que nous ne pouvons que suivre. Mais si, à côté d'elle, il y a encore un Syndicat d'Initiative, je dois me souvenir que l'an dernier, quand la Société d'Archéologie désira que Vienne romaine fut expliquée à ses sociétaires, c'était M. de Font-Réaulx qui présidait et M. Peyrouse qui dirigeait les projections. Ce sont, à Valence, comme ailleurs, toujours les mêmes qui se font tuer. Tranquillisons-nous pourtant, ceux que tuent l'archéologie et le Syndicat d'Initiative se portent assez bien, sans qu'ils aient besoin qu'à la fin d'un banquet leur santé soit longuement souhaitée.

Il nous a été donné, depuis notre fondation, d'apporter à une Société naissante l'appui, tout moral, de notre sympathie. En 1920, la Société des Amis d'Annonay et du Haut-Vivarais nous a invités à assister à son baptême.

C'était Mgr Bellet qui le lui donnait, non pas en qualité de prélat, mais comme Président de la Société d'Archéologie de la Drôme. Monsieur le Président d'Annonay, César Filhol, en était et en est resté le père.

Des liens anciens se renouaient entre Vienne et Annonay. Votre ville, cher Monsieur le Président, a dépendu de notre archevêché, et La Louvesc, nous nous en souvenons, était de l'Archidioèse de Vienne. Vous vous retrouvez donc aujourd'hui non seulement auprès d'amis, mais dans une terre qui a été la vôtre, et qui est heureuse de s'en souvenir.

C'est en qualité de Syndicat d'Initiative que nous avons, il y a quelques années, édité une affiche qui devait, en leur montrant la façade du temple d'Auguste et de Livie, apprendre aux voyageurs qu'il y avait à Vienne, aussi, un temple romain. Nos

finances n'auraient jamais pu arriver à faire les frais de cette affiche, si la Cie P.L.M. n'avait bien voulu nous y aider. C'est pourquoi nous sommes heureux de prier M. Lecler, Inspecteur divisionnaire du Service commercial du P.L.M., qui a si promptement accepté de venir ici aujourd'hui, de remercier la Cie de l'appui que nous avons reçu. Il peut être sûr, à la fois, qu'elle n'a pas obligé des ingrats, et que nous ne manquerions pas de lui demander beaucoup si la Chambre de Commerce de Vienne ne se chargeait pas de le faire, à elle seule, et très bien.

Enfin, nous avons tenu à associer à la fête d'aujourd'hui M. Chadençon, ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Vienne, auquel, pour notre part, nous adressons nos souhaits de bienvenue. Nous souhaiterions volontiers d'avoir avec lui les si utiles rapports que nous avons eus avec son prédécesseur et de les avoir plus longtemps. Nous lui souhaiterions, ce qu'il peut sans doute espérer, de ne quitter Vienne pour un meilleur poste, qu'au moment où tous nos virages seront relevés, tous nos passages difficiles supprimés et l'état de nos routes autour de Vienne, envié de toute l'Europe, — comme notre administration, dit-on. — M. Arnaud, agent voyer d'arrondissement à qui peuvent aller aussi nos doléances et nos remerciements, apporte depuis longtemps à Vienne et autour de Vienne ses efforts, de telle manière, que nous avons déjà eu bien des fois l'occasion de le rencontrer en faisant ... notre tour d'horizon, — c'est pourquoi il est ici.

Quant à la Presse, locale et régionale, que je rencontre encore, en finissant mon tour d'horizon, elle a toujours fait preuve du plus grand zèle pour annoncer nos manifestations et aider nos initiatives. Puisque vous la lisez tous les jours, vous savez son concours et son mérite.

Ainsi, que tous soient remerciés, que les Amis de Vienne qui ont tenu à commémorer cette fête se réjouissent ; notre Conseil d'Administration est particulièrement reconnaissant à ceux qui ont fait un effort pour venir ici : qu'ils soient du lointain Grenoble, du moins lointain Valence, du Haut-Vivarais ou du proche Lyonnais.

Cela dit, ne vous apparaît-il pas qu'il eût été bon qu'un autre membre du Conseil remplisse le rôle qui m'a été donné, et fasse à ma place son tour d'horizon.

Peut-être eût-ce été plus simple.

M. Aymard, président du S.I. de Lyon, et président de la Fédération des S. I. de la Vallée du Rhône se lève et salue Vienne, la cité des Monuments romains et de la bonne cuisine. Il félicite les Amis de Vienne de leur travail fécond et les assure de son concours pour envoyer à Vienne de nom-

breux visiteurs, au moyen de la propagande faite journellement en sa faveur dans les bureaux du S.I. de Lyon.

M. Philippon adjoint, présente les excuses de M. le Maire, et se félicite que les circonstances lui aient permis d'apporter à la Société, dont il est membre actif depuis son arrivée à Vienne, toute la sympathie de la Municipalité et ses remerciements pour les succès obtenus, qui ont accru le prestige de la Ville.

En une allocution très substantielle, M. Filhol, président du S.I. d'Annonay et du Haut-Vivaraïs constate la situation merveilleuse de Vienne, « ville d'art du rayon Rhodanien », et rappelle les liens qui unissent Annonay, le Haut-Vivaraïs et Vienne.

En quelques mots heureux, M. le commandant Le Masson, président de l'Académie delphinale, dit sa joie de participer aux noces d'argent des Amis de Vienne, et évoque la contribution importante apportée par elle aux archéologues de la région.

M. Chabrol, directeur du S.I. de Grenoble, dit avec une conviction profonde et une foi ardente tout son attachement aux choses touristiques. Il apporte le salut des Grenoblois, qui sont un peu loin de leurs amis viennois mais à qui il est heureux de pouvoir affirmer tout son attachement. Il examine ensuite l'évolution du tourisme et déclare que si Grenoble s'applique à faire connaître les merveilles du Dauphiné, les Amis de Vienne excellent à mettre en valeur les richesses de l'ancienne capitale de l'Allobroge, et qui mieux que Vaison mérite le nom de « Romaine ». Il a un mot élogieux bien mérité pour M. Vassy et préconise l'Union des Syndicats d'Initiative du Dauphiné qui doivent unir leurs efforts dans une entente cordiale. Il souligne l'absolue nécessité de l'union, au moment où dans tous les pays on tente des efforts, considérables, avec des concours financiers supérieurs à ceux dont dispose le tourisme français, et où la lutte pour attirer le voyageur va se dessiner avec âpreté.

M. de Font-Réaulx, secrétaire général de la Société d'archéologie de la Drôme se joint aux éloges adressés à la Société des Amis de Vienne.

Dans une improvisation charmante M. Michalon, au nom des Amis de Vienne, dit au sympathique M. Maurice Faure tout le respect et la reconnaissance dont l'entourent les sociétaires viennois et M. Gourdant, président de l'association des Commerçants détaillants exprime toute la gratitude du groupement qu'il préside envers l'Association qui provoque de plus en plus la venue à Vienne des visiteurs, apportant ainsi à notre ville un renom mérité, et au commerce local une aide précieuse.

A l'issue du banquet, a eu lieu l'Assemblée Générale, salle Berlioz. A la place du compte-rendu moral présenté habituellement pour exposer les travaux de la Société au cours de l'exercice écoulé, M. Maurice Faure a résumé, d'un coup d'œil d'ensemble, les principales manifestations des vingt-cinq années écoulées. Ce récit fut suivi d'une suggestive évocation de la vie d'autrefois, dans une conférence avec projection faite également par M. Faure, et publiée plus loin dans le Bulletin.

ALLOCUTION DE M. Maurice FAURE

La Société des Amis de Vienne sa naissance et quelques manifestations de son activité

La Société des Amis de Vienne est née le 17 février 1904. Elle a donc aujourd'hui 25 ans passés. C'est là un anniversaire qu'il a paru opportun à notre Conseil de commémorer avec quelque solennité.

Il lui a semblé bon d'abord que fut retracée l'histoire de cette

naissance, et aussi que fut rappelée l'œuvre qui a pu être réalisée.

Ce fut dans des salons que la Société parut au jour. Ces salons étaient alors utilisés par le Cercle du Jeu de Paume, institution ancienne qui avait vu nos pères jouer à l'écarté et qui devait émigrer, puis mourir, place de la République.

En ce temps-là, elle tenait séance dans les locaux qui sont aujourd'hui ceux de la Chambre de Commerce, et, selon l'habitude qu'elle en avait prise avec d'autres sociétés, elle donna l'hospitalité aux Viennois qui voulaient être présents à l'événement annoncé : « La naissance d'une Société des *Amis de Vienne* ».

Monsieur Bizot, alors Conservateur des Musées, devait présider l'arrivée en ce monde de la Société attendue.

Une indisposition l'en empêcha ; ce fut notre doyen M. Firmin Allemand qui lut son discours. Je n'en ai trouvé ni le texte, ni le résumé. Par contre, nous avons encore les notes à l'aide desquelles Jules Ronjat exposa le programme de la Société et nous avons aussi un résumé transcrit dans un tract de propagande.

Ce fut, dit ce tract, « une causerie émaillée çà et là de quelques indications historiques ou archéologiques et d'humoristiques souvenirs personnels, présentés sous forme de confession publique d'une partie de ses péchés envers sa ville natale, — péchés qui lui sont communs avec beaucoup de nos compatriotes, — péché d'ignorance et péché d'indifférence, l'un entraînant l'autre ».

Et Ronjat, pour mettre tous les auditeurs à l'aise, faisait sa confession personnelle ; il indiquait les péchés d'ignorance qu'il avait commis avec la Pyramide, dont il avait longtemps ignoré la véritable destination, la Ste-Anne et la Vierge de Ste-Colombe, et les arcades qui ornent une cour de la rue des Clercs. Il avouait avoir fait en cela trois découvertes et il ajoutait : « Je ne m'en vante pas, je m'en excuse ».

« Par ces publications, par les conférences qu'elle organisera, la Société des Amis de Vienne, véritable groupe d'enseignement mutuel entre Viennois, nous relèvera du premier de ces péchés. Elle nous relèvera du second par son active propagande pour amener à notre ville, au grand avantage de son commerce, une clientèle sans cesse grandissante de visiteurs, et par son action incessante et multiple pour conserver, augmenter si possible, en tout cas, aménager au mieux les richesses artistiques que nous convions le monde entier du tourisme à venir admirer ».

Par là, disait Ronjat, « nous travaillons à l'embellir et à l'enrichir par le développement du tourisme. Je devais débiter par ce point de vue, car c'est là l'origine de notre Société ».

C'est, qu'en effet, il y a dans l'ascendance de la Société des Amis de Vienne, M'a-t-il été dit, un Syndicat d'Initiative fondé sous l'impulsion de la municipalité d'alors que présidait M. Bresse.

Mais ce Syndicat, après avoir fait quelques pas, avait trébuché, et ce frère aîné de la Société des Amis de Vienne était, quand elle vint au monde, assez près d'être enterré, pour qu'elle en pût prendre l'héritage. Toutefois, maintenant que la Société a vécu et grandi, elle doit se souvenir des efforts qui ont préparé sa venue, et donner à son frère aîné et défunt le témoignage de sa reconnaissance.

Le programme de travail offrait à la Société en formation un champ illimité : « Plans et guides dans la ville, disait le tract que j'utilise, écriteaux indicateurs de monuments difficiles à trouver, pancartes explicatives de monuments, d'objets d'art, d'inscriptions, etc... reproductions, par moulage ou photographie, offertes aux Musées, de spécimens intéressants d'architecture et de sculpture disséminés çà et là dans la ville, de sculptures et de mosaïques découvertes sur notre territoire et devenues l'ornement de collections publiques mieux dotées que les nôtres, il y a là de quoi absorber leurs finances. Car, si quelque jour on découvrait un nouveau Faune ou une mosaïque comme celle que le Musée de Grenoble acquit l'an passé, ne'serait-ce pas un devoir patriotique que d'en conserver la possession à nos Musées ».

« La mosaïque comme celle que le Musée de Grenoble acquit l'an passé..... », voilà le coup de stylet dans le cœur de quelques viennois qui, loin de les arrêter, les fit se cabrer, et créer la Société des Amis de Vienne.

M. Angéniol, notre président honoraire, a tenu sur ce point-là à mettre à notre intention par écrit ses souvenirs. C'est M. Angéniol qui va donc affirmer (1).

Les faits dont parle M. Angéniol datent de 1903. Il rappelle qu'il vit, mises en vente à St-Romain-en-Gal, trois mosaïques récemment découvertes.

Il souhaita de faire acheter la plus belle pour le Musée de Vienne, mais ce fut le Colonel de Beylié qui fit l'acquisition d'Hylas et les Nymphes, et qui l'offrit au Musée de Grenoble.

Le coup était dur, pour qui aime sa ville, de la voir dépouiller d'un ornement qui lui revient. Mais à qui aime sa ville, il ne suffit ni d'admirer son passé lointain, ni de se lamenter sur la déconvenue du jour ; il faut sauvegarder le présent et préparer l'avenir.

Si le Colonel de Beylié à lui seul enrichissait le Musée de Grenoble, ne serait-il pas possible que des Viennois, réunis en un

(1) Voir plus loin le récit de M. Angéniol.

groupement de bonne volonté, puissent conserver à leur ville les trésors susceptibles de réapparaître ?

M. Angéniol s'était ouvert de son projet notamment à M. Francis Bresse, aujourd'hui encore notre Vice-Président ; il était allé le voir à St-Marcel où le retenait une indisposition.

M. Bresse, après l'échec du Syndicat d'initiative, ne pensait plus à la réussite d'une entreprise de ce genre. Quand M. Angéniol lui en parla, désabusé par le passé et sceptique sur l'avenir, il lui dit d'abord : « Tu n'auras personne ».

Et cependant, malgré l'échec récent et le scepticisme actuel, c'était M. Bresse et sa Municipalité qui avaient eu raison de vouloir fonder à Vienne l'organisme que réclamaient à la fois le tourisme du dehors et les monuments du dedans. Il faut échouer plusieurs fois avant de réussir, et le mérite n'est pas tant dans le succès que dans la tentative et l'effort. Et la tentative et l'effort de M. Bresse ont d'autant plus droit à notre souvenir reconnaissant que la réussite ne les avait pas récompensés.

« Tu n'auras personne », dit M. Bresse, mais, pour démentir lui-même sa prédiction attristée, il adhéra aussitôt. Et depuis vingt-cinq ans, son nom est resté dans notre Conseil d'Administration.

Ici, il faut placer une intervention dont se souviennent fort bien M. Bresse et M. Duret, mais dont M. Angéniol n'a pas gardé le souvenir, — car vous pensez bien que, sur cette question des origines, il y a des traditions diverses et d'ailleurs conciliables.

M. Bresse et M. Duret, à ce point du récit, font intervenir le groupe des avocats et des avoués. Le monde judiciaire, qui ne se voit qu'à l'heure de la lutte et des discussions, aimait, en ce temps-là, à se réunir une fois l'an, autour d'une table, aux environs de Vienne. Cette année-là, fût-ce à Serrières, fût-ce à Ampuis ? — le petit groupe, au cours du banquet, gémit sur les œuvres d'art disparues, et comme de juste, sur la mosaïque de Ste-Colombe (rappelée dans tous les récits), et aussi sur l'indigence ou la niaiserie des guides, au sujet de Vienne.

Au début du repas, il y avait peut-être des sceptiques, à la fin, assure M. Duret, les avocats et les avoués « décidèrent de voter les premiers fonds et de fournir une contribution annuelle en faveur de la Société que chacun désirait voir créer ».

Et c'est peut-être là qu'il faut trouver la raison d'être de la présence au premier Conseil de trois avocats, trois avoués, un juge au tribunal, un notaire ; au total : huit personnes de l'ordre judiciaire sur quinze administrateurs.

Il apparut alors au groupement qui préparait la naissance de la Société que l'adhésion de M. Bizot devait être obtenue.

Et ce fut à lui que l'on réserva la charge de préparer pour la séance du 17 février 1904, le discours d'inauguration.

Il est bon de revoir la liste du premier Conseil d'Administration et de nous redire les noms des premiers ouvriers d'alors. Sur quinze noms, huit sont les noms de disparus : la reconnaissance avec laquelle nous devons les saluer sera donc empreinte de quelque émotion.

M. Bizot d'abord qui fut notre président de 1904 à 1908. Il est mort en 1918.

Jules Ronjat lui succéda jusqu'en 1913. Son titre en 1904 sur la liste du Conseil est : « Délégué du Touring-Club de France » ; il était l'un des secrétaires du Conseil.

M. Etienne Reymond, ancien Président du Tribunal de Commerce, était Vice-Président.

Aussi Vice-Président, M. Savigné, maire de Sainte-Colombe-lès-Vienne.

M. Ogeret, directeur du *Journal de Vienne*, était le secrétaire général ; ce fut lui qui à la première assemblée annuelle du 6 avril 1905 lut le compte rendu des travaux de la Société pendant la première année de sa vie.

M. de Craponne du Villard, juge doyen au Tribunal civil, que sa longue présence à Vienne avait fait Viennois, et qui devait mourir en 1911. M. Lombard que nous avons perdu il y a dix ans, fin décembre 1918, et M. Bonjean, avoué, étaient administrateurs.

A côté de ces morts, vivaient et sont restés vivants, M. Angéniol, qui est notre Président honoraire, et qui, s'il a émigré à Gap, a laissé ses affections à Vienne ; M. Claude Girard l'a remplacé en 1913 ; M. Duret, Vice-Président en 1904, toujours fidèle en 1929 ; notre doyen M. Firmin Allemand, le Docteur Frécon, M. F. Bresse, nos Vice-Présidents d'aujourd'hui et nos amis du premier jour ; M. Alphonse Teste du Bailler est, depuis le début, l'un de nos secrétaires.

Ainsi naquit notre Société, avec ce conseil de Tutelle, pour assurer ses premiers pas au temps de sa minorité.

A ceux-là, se joignit en 1907 Jules Bouvier, qui succéda, au début de 1914, comme président à Jules Ronjat et nous quitta en 1920 ; son entrée au Conseil fut motivée par sa conférence sur St-Maurice, et son passage fut marqué le 20 mars 1911, par celle qu'il nous donna sur *Vienne, Colonie Romaine*.

Il réunit, à cette occasion, deux collections de clichés impeccables qui sont restés la mine, inépuisée, où nous avons recours à chaque instant et que Madame Bouvier a laissés toujours avec libéralité à notre disposition. Vous en verrez quelques vues ce soir.

En 1910, nous arriva, et nous est resté depuis, M. François Vaganay ; en 1912, M. Brousse, un de nos vice-présidents d'aujourd'hui ; et M. Francisque Bonnier. De celui-ci, il faut dire à la

fois que son souvenir est toujours présent à notre reconnaissance, et que son nom n'a pas quitté notre Conseil, puisque son fils, notre cher Abel Bonnier, nous a apporté l'empressement de son activité et l'ardeur de son affection.

C'est le 23 décembre 1918 que notre Assemblée Générale ratifiait le choix que notre Conseil avait fait de M. Pierre Frécon. Il avait déjà assumé les fonctions de Trésorier depuis le départ de M. Bichon, il les garda jusqu'à la nomination de M. Gleyzolle. Depuis lors, dans les fonctions de Secrétaire général, il a tenu à être l'aide continue, le conseiller efficace, le surveillant, et, je dirais volontiers, le serviteur général de la Société, en toute occasion.

Les autres membres actuels de notre Conseil ont été élus au cours de ces dix dernières années ; les nommer serait dire des noms que vous connaissez bien ; c'est une vraie joie de les trouver à chaque réunion du Comité, désireux d'être utiles, heureux d'être dévoués, indulgents parfois, affectueux toujours.

Ainsi voilà comment est née la Société et quelle fut l'équipe qui, pendant vingt-cinq ans, veilla sur elle.

Qu'a-t-il été fait ?

La Société fut, dès le début, fortement influencée par la succession qu'elle prenait de son frère aîné : le Syndicat d'Initiative.

A relire les comptes-rendus des séances du Comité, on voit sans arrêt revenir cette préoccupation de faire de la propagande pour amener à Vienne des touristes. Un registre fut ouvert au Musée St-Pierre pour que, les visiteurs s'y inscrivant, on pût vérifier si leur nombre allait en s'accroissant.

Chaque année, pour le congrès que tenaient les Syndicats d'Initiative, l'adhésion était envoyée. Mais il y avait là des occasions de dépenses qui paraissaient bien fortes au Comité prudent.

Il fallait à la fois bien employer les fonds, les ménager et les accroître. Après la première année, il resta, tous frais payés, un peu plus de 200 frs en caisse.

Qu'en faire ? Le Trésorier proposa, le Conseil délibéra, et il fut arrêté que l'on achèterait avec cela... « de bonnes valeurs à lots ». Que de rêves permirent « ces bonnes valeurs à lots » !

En 1907, les Vigies qui veillaient crièrent : Une mosaïque a été découverte à Ste-Colombe. D'un côté, la mosaïque était admirée, de l'autre, en direction de Grenoble, le colonel de Beylié était surveillé. La mosaïque qui représentait le Châtiment de Lycurgue, fut clouée au sol avec un vote de 300 frs le 6 novembre ; la Ville fit le reste, et le Musée St-Pierre en orne aujourd'hui son pavement.

Il est difficile, maintenant que votre générosité nous a habitués à trouver 300 frs. ou 3.000 frs. ou 30.000 frs., il est difficile de dire quels sentiments de réconfort naquirent de ce simple fait

qu'une mosaïque avait été achetée pour la collectivité, et que la Société des Amis de Vienne, née dans l'émotion d'une mosaïque arrachée, pouvait se réjouir d'une mosaïque conservée.

Notre Conseil d'Administration se transporta de joie à Ste-Colombe, — car cette mosaïque était à Ste-Colombe, — la contempla sur place, la conquist du regard et de ses trois cents francs, et, content de lui, repassa le Rhône.

Une autre mosaïque pouvait même se révéler incontinent, il restait après cette libéralité faite dans l'ivresse de Lycurgue, cinq cent seize francs, réserves non comprises.

Nous étions riches, — riches de satisfaction, de désir d'être utiles au bien de la Cité, de bonne volonté incomplètement employée.

Mais l'année suivante — 1908 — devait apporter un objet qui allait occuper longuement nos efforts.

A plusieurs reprises, au cours de cette année, l'état de la primatiale St-Maurice avait donné lieu aux discussions du Comité. Il avait suffi à celui-ci ou celui-là de visiter un autre monument historique pour se rendre compte de l'état d'abandon de notre édifice. Que ce fût à Lyon, avec St-Jean, ou à Valence, avec St-Appollinaire, ou à la petite église de Marnans, près de Viriville, ou à St-Chef, près de Bourgoin, en parcourant les seuls abords de Vienne, les édifices avaient été, de la part du Service des Monuments historiques, l'objet de soins que nous ignorions ici. Et St-Maurice restait dans sa saleté.

M. Camille Jouffray, alors sénateur, fut sollicité, et il prit l'offensive au sujet de St-Maurice au Sénat, le 18 décembre 1908. Il fut approuvé — qui s'en étonnera ? — sur tous les bancs. Puis, M. Camille Jouffray revenu à sa place, un sommeil — sénatorial — recouvrit St-Maurice... à Paris. Car, à Vienne, votre Conseil, — ses membres n'avaient pas tous l'âge sénatorial — votre Conseil veillait. Il se réunit le 22 décembre 1908, et le 27, une lettre de deux pages était adressée, au Ministre d'abord, aux parlementaires du temps ensuite, pour qu'ils tentent de la faire lire au Ministre, enfin, aux Sociétés savantes d'alentour pour qu'elles nous prennent en pitié, puis au Touring-Club de France.

L'année 1909 passa, Paris est loin de Vienne. Puis en mars 1910 — quinze mois — par la Préfecture et par la Sous-Préfecture, et par Monsieur le Maire, le Ministre nous fit dire d'avoir à trouver : 21.720 frs 16 pour les réparations intérieures, et il nous promettait en échange 27.136 fr. 75 pour la réfection de six baies de la grand'nef.

Ainsi, la chose était faite, St-Maurice serait restauré.

Dès le 14 avril, la ville fut répartie en secteurs entre les Membres du Comité et un grand nombre de bonnes volontés ; la què-

te commença. Surmontés de haut-de-forme, — car cela se passait il y a 19 ans, — les Membres du Comité allaient, deux à deux, les « mains enduites de gants », faire la quête auprès des généreuses bourses.

A distance, il y a quelque émotion à se souvenir aussi des visites, humbles, que nous avons faites, de tous côtés, — aux rez-de-chaussée, dans les rues de notre secteur. Dans les listes : tel magasin nous donna cinquante centimes, — c'était cinquante centimes or, mais nous ne le savions pas.

Ronjat écrivit à tous ceux — et ils étaient nombreux — dont il connaissait une attache, si petite soit-elle, avec la Ville.

A sa demande, Frédéric Mistral nous envoya de Maillane, cinquante francs.

A relire les listes, qui furent imprimées au bulletin, le cœur s'émeut et se réjouit : il y a là des viennois qui ne l'étaient plus depuis cinquante ans, ou qui ne l'étaient que par leur père, et n'avaient jamais vécu dans la ville.

Chacun de nous cherchait quelqu'un, originaire de Vienne ou des environs, à qui il pouvait écrire. Que de lettres écrites ! que de réponses aimables et que de refus... non moins aimables.

La première liste nous donna : 5.255 fr. 50 (les cinquante centimes or, déjà nommés).

Un don de 500 francs accroissait nos espoirs, et nous ne donnions plus de rien. Un anonyme nous envoya mille francs. Ce fut énorme, mais ce fut unique.

Ce fut unique, en cette souscription. Car cet anonyme, dont votre Président connaît le nom... et l'adresse, est resté fidèle à notre Société et à son anonymat, et il continue ses générosités.

Nous connaissons à St-Maurice et à la chapelle de Virieu des armoiries de familles encore existantes. Pourquoi ne s'intéresseraient-elles pas à l'église qu'avaient aimée les leurs ? Nous eûmes ainsi cinq cents francs de l'une et autant de l'autre.

Plus nous trouvions de nouveaux noms à inscrire aux listes de souscriptions, plus s'accroissait notre désir d'en trouver d'autres.

Nous aurions quêté les descendants du baron des Adrets, si nous les avions trouvés, pour leur demander de réparer ainsi les dégâts commis par leur grand-père en 1562.

Un jour Ronjat déclara : il nous faut écrire à l'Empereur d'Autriche, il est l'héritier de l'ancien possesseur de Vienne, il conserve l'insigne relique de la lance de St-Maurice dans son trésor.

Et pourquoi pas au Pape ? un de ses prédécesseurs avait été notre archevêque, Gui de Bourgogne, avant d'être le Pape Calixte II ? Le Saint-Père ne serait pas insensible. Et c'est sa participation qui relèverait la souscription !

Où, disait Ronjat, mais pas plus à Rome, qu'à Vienne, notre lettre ne sera jamais lue. Il faudrait pouvoir la faire présenter par un idoïne. Où trouver l'idoïne ?

Ronjat avait pensé à M. Crozier, ancien ambassadeur de France ; il nous avait envoyé vingt-cinq francs. Peut-être, saurait-il faire parvenir nos lettres.

Et c'est ainsi que cherchant toujours et oubliant que tout chemin nous aurait mené... à Rome, nous ne sûmes pas le trouver, et n'écrivîmes ni à Rome, ni à Vienne.

Ah ! jeunesse ! direz-vous. Non pas, ou du moins, cette jeunesse est de tous les âges ; pour l'avoir, il n'est besoin que d'aimer.

Nous eûmes vite 12.000 frs. dès la huitième liste ; à la 20^e en septembre 1912, nous avions 15.771 fr., en septembre 1913, nous avions 17.209 francs.

Mais, si nous avions l'argent, nous n'avions pas les restaurations, parce que nous n'avions pas l'architecte qui, prenant l'œuvre à cœur, voudrait passer à la réalisation.

En février 1914, votre Conseil réclama nettement auprès du Ministre pour que les travaux promis s'effectuent.

Vous savez qu'il ne fut fait quelque chose que dans le cours de 1920 ; la grande baie ouest n'a été vitrée qu'en décembre 1920. C'est qu'alors nous avions l'heureuse fortune de voir arriver en notre ville Monsieur Jules Formigé, et nous avons depuis neuf ans sous les yeux le témoignage de ce que peut l'amour commun à lui et à vous de nos monuments viennois.

Les efforts faits pour St-Maurice, la longue attente, les insuccès, nous avaient instruits, et nous avons pu, depuis lors, aider à d'autres travaux sans connaître les difficultés des temps héroïques.

St-André-le-Bas terminé, vous savez comment, est le fruit des efforts de son Curé, M. l'abbé Rival. Notre Société s'y est beaucoup intéressé ; elle a acheté des immeubles autour de l'église, elle en a démolis trois, mais si elle l'a fait sous son nom, elle l'a fait avec des fonds que lui ont fourni quelques-uns de nos sociétaires, sur la sollicitation de M. l'Abbé Rival. Une belle œuvre, et bonne œuvre a été faite.

Votre Conseil d'Administration n'y a pas eu la peine qu'il avait éprouvée à St-Maurice en 1909 et 1910, — c'est qu'alors l'impulsion était donnée, l'union se manifestait entre tous, et entre Paris et Vienne, pour le but à atteindre. Qu'il n'y ait jamais eu de difficultés, vous ne le croiriez pas, si je voulais l'affirmer ; qu'il y en ait eu qui ont été pénibles à résoudre, il est possible d'y penser aujourd'hui, allègrement même, quand le résultat cherché est atteint, — quand le monument et la ville à l'une de ses entrées, y ont trouvé un accroissement de beauté.

Par contre, il est, sous vos yeux, une autre tâche qui se poursuit et qui a été, elle aussi, longtemps souhaitée par votre Société. C'est la mise à jour et l'aménagement du théâtre antique dans les anciens jardins du Bon Pasteur.

Dès le mois de juin 1911, le Conseil d'Administration s'en était préoccupé et avait voulu devenir acquéreur du terrain qui recouvrait le théâtre. Des pourparlers ont été entamés. Ils n'ont abouti qu'au cours de l'année 1920. Mais les lenteurs administratives ont été cruelles. Passons sur ce qui ne peut-être évité, et réjouissons-nous. Une ruine, c'est vrai, mais une grande ruine est désormais à nous. Elle se dégage de jour en jour, et le dernier mot est loin d'être dit sur tout ce que pourra fournir ce théâtre.

Pour nous, avons-nous fait tout ce que nous devrions faire ? N'y aurait-il pas des possibilités qui s'offrent à nous, sur ce point ?

Pour répondre à ces questions, allons voir ce qui s'est passé à Vaison.

Là, dans une ville dont la population est à peine de plus de 3.000 âmes, il s'est rencontré un maire qui s'est ingénié à trouver les fonds nécessaires pour acheter le sol qui recouvrait l'ancien théâtre ; il s'en est allé jusqu'à Paris solliciter des autorités les concours nécessaires ; très raillé par tous, calomnié violemment il a pu réaliser son dessein. En plein accord avec l'abbé Sautel, les fouilles se sont faites ; elles ont donné deux sortes de résultats : le premier qui a été de remettre à jour les fondations de nombreuses constructions romaines, le second, auquel la foule est très sensible, de faire retrouver des statues de grande valeur, — comme ce buste d'argent dont M. l'Abbé Sautel vous a donné une projection dans la conférence qu'il vint nous faire.

Si bien qu'à l'heure actuelle, non seulement des représentations théâtrales se donnent à Vaison, mais la renommée s'accroît de la petite ville, son musée s'embellit de jour en jour, — et cette modeste commune donne le spectacle d'une grande œuvre accomplie.

Ne devrions-nous pas, avec des éventualités différentes, nous attacher davantage à notre théâtre antique. Il y a là pour occuper nos efforts un champ qui s'offre maintenant à nous. Et pour guider les travaux, nous avons ici comme à Vaison, M. Jules Formigé, et si Vaison-la-Romaine a M. l'abbé Sautel, sommes-nous moins bien partagés avec son collègue et ami M. Vassy.

Il serait à souhaiter que nous nous attachions à cette œuvre. Vaison a eu le bonheur enviable de trouver dans un industriel d'Alsace un donateur qui puise dans sa fortune les moyens d'accroître le champ des fouilles et qui sera vraiment le bienfaiteur de

la ville. Qui voudra au théâtre de Vienne, appliquer les mêmes méthodes ?

Ainsi, de même que les occasions de donner à notre ville les témoignages de l'affection qu'elle mérite ne nous ont pas manqué dans le passé, elles ne nous manqueront pas davantage dans l'avenir.

Instruite par le travail, pas du tout perdue dans l'admiration de quelques-unes de ses réussites, humble, au contraire, en pensant aux échecs rencontrés çà et là, consciente de tout ce qui reste à faire, de tout ce qu'il **faut** faire, de tout ce qui se présentera sans arrêt à son activité, de toutes les occasions nouvelles d'embellir la cité, et de toutes les formes diverses des œuvres par lesquelles elle pourra être glorifiée, la Société des *Amis de Vienne* sait quels efforts quotidiens, modestes et prosaïques, il faut accumuler en vingt-cinq ans pour arriver à un résultat, long à atteindre, tout naturel quand il est obtenu.

Il faut parfois se forcer, aujourd'hui, pour trouver que le travail d'hier, a été pénible, et même qu'il a été utile. C'est pourquoi il est bon, en un jour comme celui-ci, de se souvenir que St-André-le-Bas était bordé encore en 1919 et 1920 de masures lépreuses et de sentines malodorantes ; qu'un toit de grange à foin couvrait sa dernière travée, que les tapisseries de la Vie de St-Maurice nourrissaient, à l'abri de placards soigneusement clos, des nappes de mites, qu'elles répandaient dans l'église au moment où les solennités pascuales les faisaient accrocher, comme des loques, sur les herces des clous, et qu'il est bon aujourd'hui de les contempler librement au grand jour dans leur jeunesse rendue.

Il est bon de feuilleter la collection de nos bulletins, d'un format bien hésitant, au début, mais d'année en année plus nourris : avec des études dont l'attrait n'a pas disparu : *Vienne au temps du Concile*, de l'abbé Bouvier, ou : *L'affaire du Temple*, de M. Girard.

Il est bon de se souvenir des Conférenciers qui nous ont instruits un peu sur tout, parfois, à propos de Vienne, et à propos de Siennne, comme le fit en 1912, notre sociétaire M. Louis Rousselon, que sa présence ici ce soir nous permet de remercier encore pour sa conférence d'alors et pour l'appui constant qu'il nous donne dans le *Salut Public*.

Il faut nous souvenir que depuis une huitaine d'années, nos conférenciers nous ont surtout instruits de ce qu'il était bon d'apprendre quand on est citoyen viennois. M. Formigé et les théâtres romains, M. Germain de Montauzan et la vie chez nos aïeux gallo-romains, M. Chollet et le site géographique de Vienne, Tingad et M. Rocheblave.

« La Société des Amis de Vienne, véritable groupe d'ensei-

gnement mutuel entre viennois », disait le tract cité au début : notre Société s'est efforcée de l'être ; elle l'a été aussi par ses sorties d'été ; elle a voulu que la connaissance des sites d'alentour et des monuments nous soit non pas seulement une distraction, mais aussi un enseignement : la descente du Rhône et Valence en 1920, St-Chef, Crémieu, St-Antoine-en-Viennois, Bourg-en-Bresse.

Telles sont quelques-unes des manifestations de l'activité de la Société pendant ces vingt-cinq ans. Vingt-cinq minutes, trop longues à votre gré peut-être, n'ont pas permis d'épuiser le sujet.

Sans doute, auraient-elles dû permettre d'utiliser ce sujet, comme il aurait convenu. Il aurait fallu un ton plus soutenu, une fierté plus éclatante, une gravité plus solennelle.

C'est vrai. C'est avec quelque amertume, que serait ressentie cette carence qui fait insuffisant ce discours pour votre Société, ses vingt-cinq ans, ses hôtes et vous-mêmes, si l'affectueuse indulgence dont votre amitié s'applique à donner le témoignage ne rassurait celui qui a dû évoquer, au nom de votre Conseil, une telle œuvre et l'œuvre des autres, devant votre attention.

Qu'importe au fond : l'œuvre parle seule et parle mieux. Elle porte tout de même une haute leçon qui doit instruire encore l'avenir ; elle montre ce qu'a pu faire le groupement des hommes de 1903, attristés, mais non résignés, l'ardeur qu'ils ont communiquée, la valeur des exemples qu'ils ont donnés ; elle montre tout ce qu'il y a de force dans l'amour profond de la Cité et dans le dévouement désintéressé au bien commun.

La tradition des vingt-cinq ans que la Société des *Amis de Vienne* peut offrir sur ses mains à la Cité est une force qui permettra tous les travaux que demain voudra bien encore exiger de nous.

ELECTION DE SIX ADMINISTRATEURS

Six membres du Conseil d'Administration étaient soumis au renouvellement annuel :

MM. BROUSSE, DR FRÉCON, GIRARD, A. SILVESTRE, P. MICHALON et VASSY.

Les six administrateurs sont réélus.

COMMENT FUT FONDÉE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

C'était en 1903. J'allais parfois faire quelques études de paysage sur les bords du Rhône. Après avoir traversé le pont qui relie Vienne à Sainte-Colombe, je descendais sur la berge et je la suivais jusqu'aux îles Barlet, source inépuisable, pour un peintre, des plus délicieux motifs.

En passant devant une des propriétés située à quelques centaines de mètres en amont du pont, mon attention fut un jour appelée par un écriteau rudimentaire fixé sur un portail, « *Mosaïques à Vendre* ». J'entrai. L'homme auquel je m'adressai me dit qu'en effet, il avait découvert récemment, tout près de sa maison et à environ un mètre au-dessous du sol, trois mosaïques, seuls restes d'une villa romaine. Il cherchait à les vendre. Il me les montra : deux d'entre elles étaient en assez mauvais état, la troisième, au contraire, à peu près intacte.

Quel amateur généreux conserverait à notre ville ces précieux vestiges de notre antique cité ?

Quelques viennois notables consultés me laissèrent peu d'espoir de rencontrer à Vienne le généreux amateur dont le concours financier était indispensable. Quant à la Ville, en l'état de ses finances il n'y fallait pas penser.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Et un beau jour, j'appris par le propriétaire que la plus belle de ces mosaïques était vendue. Elle avait été acquise par le Colonel de Bèyllé, amateur d'art, bien et justement connu à Grenoble. Cette mosaïque figure aujourd'hui, en belle place dans la salle principale du Musée de Grenoble.

Ce n'était malheureusement pas la première fois que des œuvres d'art qui avaient fait l'ornement de la Vienne des Césars prenaient ainsi, à la barbe du Viennois d'aujourd'hui, le chemin du dehors.

Ne serait-il pas possible de constituer, à l'exemple de ce qui existait en bien d'autres villes, moins riches en souvenirs que la vieille métropole des Gaules, un groupement, une société qui s'intéresserait à son passé glorieux, à son histoire, à ses monuments ?

Cette société réunirait les bonnes volontés qui s'ignoraient, elle serait un foyer d'étude, elle pourrait former surtout un fonds de réserve toujours prêt à saisir l'occasion d'enrichir nos musées.

Si Vienne avait conservé tous les ouvrages, ou pour mieux dire, toutes les œuvres de l'art antique découvertes dans son sol, les musées de Vienne seraient, à juste titre, réputés pour être des plus riches de nos provinces.

Accueillie avec le plus vif intérêt par quelques-uns, avec un complet scepticisme par d'autres, l'idée paraissait avoir d'autant moins de chance de succès, qu'une tentative faite pour la création d'un syndicat d'initiative s'était heurté récemment à l'indifférence générale et n'avait pas abouti.

Sur mes instances, on décida cependant de faire une nouvelle tentative qui aurait principalement pour objet la remise à flot du syndicat d'initiative et surtout la conservation de tous les monuments connus et encore inconnus du passé de notre ville.

Qu'il me soit permis de rappeler ici les noms des bons ouvriers de la première heure :

MM. Bresse, avoué, maire de Vienne, Jules Ronjat et Lombard, avocats, Duret, avoué, Firmin Allemand, architecte, et l'auteur de ces lignes, alors avocat à Vienne.

Ce sont eux qui ont été les premiers fondateurs de la Société des Amis de Vienne.

On a voulu, dans quelques publications récentes faire honneur à M. Bizot de la création de la Société. La vérité est tout autre. Le petit incident suivant en sera la preuve.

M. Bizot, qui était architecte, occupait à cette époque

une place éminente parmi les amateurs des antiquités de notre ville. Il avait fait à Vienne des recherches remarquées ; il avait publié, en de savantes notices, le résultat de ces recherches ; il était en outre conservateur du Musée. Sa longue expérience et son mérite reconnus lui donnaient une autorité indiscutable. Sa place dans notre petit groupe s'imposait. Je fus chargé de le prier de se joindre à nous.

Je connaissais de longue date M. Bizot.

J'allais me rendre chez lui lorsque je le rencontrai dans une petite rue, la rue Peyron, à hauteur de l'hôtel du Nord. Je le revois encore venant à moi, dans l'attitude un peu penchée qui lui était habituelle. Je lui fis part de nos intentions et de ma mission, faisant ressortir le très grand intérêt de la création d'une Société qui devait combler le plus cher de ses désirs, puisqu'elle avait, entre autres objets, celui de constituer un fonds de réserve qui pourrait l'aider dans ses recherches et contribuer à enrichir ses collections.

Au surplus, je lui rappelai l'histoire de la mosaïque de Ste-Colombe. A ma très grande surprise, M. Bizot déclina, sans hésitation, notre invite. Quel besoin de créer cette Société ? La Commission du Musée ne remplissait-elle pas exactement le but que nous nous proposons ? Toutes mes instances furent inutiles.

Au cours d'une réunion préparatoire, il avait été convenu qu'un projet de statuts serait préparé par mon ami Ronjat et par moi-même. Ce projet, après avoir été examiné et approuvé par les promoteurs, serait ensuite soumis à une Assemblée constitutive.

Cette assemblée eut lieu effectivement le 17 février 1904. Ces statuts furent sanctionnés par l'unanimité des nombreux adhérents qui avaient répondu à notre appel.

Revenant heureusement sur sa décision première, M. Bizot, mieux inspiré, assistait à la réunion, — il fut avec l'assentiment de tous, désigné comme président de la Société nouvelle.

L'objet de la Société se trouvait défini dans les articles 1 et 2 des statuts. Il n'est pas inutile de les rappeler :

« Article Premier. — La Société des Amis de Vienne se
« propose de répandre la connaissance de l'histoire de la
« ville et des antiquités viennoises, de protéger contre tou-
« te atteinte la beauté du paysage et des monuments vien-
« nois aménager et enrichir les Musées de la ville, at-
« tirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs
« et rendre la visite de la ville facile, agréable et ins-
« tructive.

« Art. 2. — La Société poursuivra ce but, selon les cir-
« constances et selon ses ressources, par tous moyens uti-
« les, tels que conférences, publications, fouilles, achats
« d'objets d'art pour les Musées, propagande auprès des
« touristes, création de bureaux de renseignements pour
« les visiteurs, etc... ».

Le Conseil d'administration était ainsi composé :

MM. BIZOT, architecte honoraire de la Ville, Conservateur
des Musées et de la Bibliothèque, Président ;

ANGENIOL, avocat, président du Comice agricole de
Vienne-Roussillon, vice-président ;

DURET, avoué, membre de la Commission des Mu-
sées, vice-président ;

REYMOND, industriel, ancien Président du Tribu-
nal de Commerce, vice-président ;

SAVIGNE, maire de Sainte-Colombe-lès-Vienne, vice-
président ;

BES, directeur de l'agence de la Société Générale,
trésorier ;

RONJAT, avocat, délégué du Touring-Club de Fran-
ce, secrétaire ;

TESTE DU BAILLER, notaire, secrétaire ;

ALLEMAND Firmin, architecte ;

BONJEAN, avoué, ancien président de la Chambre ;

BRESSE, avoué, maire de Vienne ;

DE CRAPONNE DU VILLARD, juge au tribunal civil ;

FRECON, docteur en médecine ;

LOMBARD, avocat, ancien bâtonnier de l'Ordre,
Administrateurs

La Société n'avait plus maintenant qu'à réaliser son programme, 25 ans se sont écoulés depuis. Elle a brillamment répondu à tous les espoirs de ses fondateurs.

Au cours des réunions préparatoires, la question s'était posée de la dénomination à donner à la société.

M. André Hallays, publiait alors, dans un grand journal du soir, sous le titre « En flânant » une série de chroniques très remarquées.

M. Hallays parcourait à ce moment les diverses régions de notre France. Il en notait, en une forme charmante, toutes les beautés naturelles, les monuments, les monuments anciens surtout, les sites pittoresques et le charme prenant de nos paysages. Ses admirations cependant n'allaient pas toujours sans critique. Il avait surtout en horreur, à tort ou à raison —, les restaurations qu'il jugeait intempestives.

Il ne manquait pas, au cours de ces chroniques, de signaler et de louer les Sociétés locales qui prenaient sous leur protection les monuments de notre histoire.

Lecteur assidu de ces chroniques, je lui écrivis dans la pensée que ses conseils pourraient nous être utiles pour l'élaboration de nos statuts.

Quelque temps après, il me répondit en m'annonçant sa prochaine visite. Il tint parole. Et nous passâmes ensemble une journée captivante en visitant toutes les richesses de notre ville et de Sainte-Colombe.

Il fut nécessairement question de la création de la Société, de son but, de ses moyens d'action, et de la dénomination à lui donner. C'est sur ses indications, que je proposai celle de Société des Amis de Vienne.

Elle a rendu tous les services qu'on en pouvait attendre. Sous l'impulsion de ses présidents et de son très distingué président actuel, Maurice Faure, les uns et les autres, très

actifs, très avertis, tout dévoués à leur œuvre, elle a multiplié les initiatives, elle a réalisé des idées qui semblaient irréalisables: à St-André-le-Bas, à St-Maurice. On travaille, d'autre part, au déblaiement du Théâtre antique.

A chaque jour suffit sa peine. Le champ est vaste encore des œuvres futures. La Société des Amis de Vienne est bien armée pour les accomplir.

ANGÉNIOL,

*Président d'honneur de la Société,
Vice-Président de la Société d'Etudes des H. A.*

VIENNE IL Y A CENT ANS (1829) ses Monuments et ses Habitants

Vienne, il y a cent ans, en 1829, cette vue rétrospective peut-elle offrir matière à quelques minutes d'attention ? Lorsque le hasard d'une visite fit que ce projet de Vienne en 1829 fut indiqué à notre sociétaire M. Hubert Morand, sa réponse fut quasi immédiate, quand ses yeux tombèrent sur la lithographie (planche XIX, III^e partie) qui termine le grand ouvrage de Rey et Vietty.

Cette lithographie a vraiment été faite pour nous, ce soir : elle porte comme titre : Vue de Vienne prise du Mont Labastie en 1829. Vraiment, nous ne pouvions être mieux servis. Le crayon, minutieux et fidèle d'Etienne Rey, nous avait, il y a cent ans, ménagé ce document.

Si bien que M. Hubert Morand put indiquer sans peine : « Voilà le point de départ ».

Au cours d'une amicale conversation, notre sociétaire M. Louis Rousselon montra dans l'ouvrage d'Aubin-Louis Millin, intitulé : « Voyage dans les départements du Midi de la France », les cinquante-huit premières pages du tome 2 qui sont consacrées à Vienne et datent de 1807, vingt-deux ans auparavant ; il indiqua en outre que jadis, à Lyon, en une circonstance analogue, les almanachs du temps lui avaient été une précieuse ressource. Sur quoi, à notre demande, M. G. Letonnellier, archiviste départemental de l'Isère, avec empressement et bonne grâce, a confié aux *Amis de Vienne* l'exemplaire de l'Annuaire de l'Isère pour 1829.

Enfin, notre administrateur, M. Charles Jaillet, sur les conseils de M. Claude Faure, a fouillé les registres des délibérations communales en 1829, et c'est ainsi que, mu-

ni de ces excellents matériaux et guidé par ces architectes avisés, il a été facile de construire, comme tout maçon construit bien avec de bons instruments et de solides matériaux, de construire le petit ensemble que vous êtes conviés à voir.

Dans la « Vue de Vienne prise du Mont Labastie, en 1829 » (1), voici d'abord, près du mur, près de la « cadette », nos arrières-grands parents. Lui, les cheveux lamartiniens, l'habit avec le col à grands revers, la longue canne dans la main gauche, le ruban de la montre au gousset du pantalon. En face, Elle, en robe longue, une robe de cent ans, les épaules et la tête couverte de vastes ombrages, le chapeau permet d'y loger des cheveux.

La petite fille a déjà.... des robes longues et le grand chapeau ; elle n'est pas haute, et quand elle voudra voir le paysage, il faudra la monter sur « la cadette ».

Le dessinateur, sur son pliant léger, a rejeté à côté de lui sa longue redingote ; il est tout à son paysage.

Et le paysage mérite qu'on soit tout à lui ; depuis cent ans, il n'a rien perdu de sa beauté. Au matin d'une fin d'hiver, les eaux limpides, vues de haut, le départ du Rhône entre les lointains bleuissants, la multitude des maisons, la confusion des bruits qui montent, font que ce belvédère, qui n'a pas son pareil à Vienne, met dans l'âme une joie émerveillée.

Dans la lithographie de Rey, les fumées sortent de quelques toits et s'inclinent d'abord, puis partent vers le sud : la bise doucement doit souffler. Les arbres ont toutes leurs frondaisons ; il fait chaud : le dessinateur a quitté son vêtement, mais le soleil n'est pas très ardent, puisque les cheveux lamartiniens se découvrent, ce doit être au milieu du printemps, fin mai peut-être, — l'ombre se relève derrière les murs : il est quatre heures de l'après-midi.

A gauche, sur la Gère, le vieux pont de 1395 bande son arc ; St-Martin est surmonté de son clocher et ombragé d'un bel arbre.

Rien ne couronne encore le sommet de Pipet et sur les

(1) Projection de la lithographie de Rey.

pentcs, il semble que les gradins du Théâtre s'aperçoivent mieux.

L'ensemble que forment le clocher de St-André-le-Haut, le campanile et le long déploiement du Collège, la façade de l'église, est tel, à peu de chose près, que de nos jours. Les escaliers du Collège, le nivellement de la place du Collège et de celle des Capucins sont de cette année 1829 et ont absorbé 700 frs au budget.

Les pentes des Tupinières et de Coupe-Jarret n'ont pas encore de constructions : sans doute, il y a là ces terrains travaillés par les vigneronns que nous verrons tout à l'heure dans les actes de l'Etat-civil.

Au loin, la pointe de la Pyramide qui pouvait s'apercevoir, isolée qu'elle était au milieu des champs, et telle que dans sa gravure l'a vue Bourgeois fils (1). Elle a perdu, en 1829, « l'énorme barre de fer, qui indignait Millin et qui supportait une large girouette de fer blanc, et le bonnet de la liberté ».

Une bergère, dont les deux chiens s'amuseut, gardent un troupeau paisible. Sur la route, au pied du coteau couvert de châtaigniers, passe un char à bœufs, c'est la pleine campagne. Au-dessus de grands arbres, apparaissent les tours de St-Maurice et les premières travées de l'église.

Au sommet du coteau, la Bâtie ; à droite la coupure de la Gère.

Dans la lithographie de Rey, prise de la Bâtie, en avant de la Pyramide, se profile le clocheton de l'ancienne Verrerie, tel qu'il existe encore, puis le long toit et le clocher de St-Pierre.

En avant, fume une sorte de pyramide qui est la Verrerie ; sur ce « clos de la Verrerie » s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de l'École Robin.

La grande masse de St-Maurice, protectrice de toutes ces maisons, a encore à ses deux tours les fenestragcs de ses baies, et les clochetons d'angle, qui ne devaient sombrer dans l'incendie que quarante ans plus tard, et que reverra peut-être 1929.

(1) Projection de la lithographie de Bourgeois fils.

La toiture semble ne pas avoir cette galerie de pierre qui l'orne, ou l'alourdit, aujourd'hui. Aucune construction ne masque son chevet.

Presque sur le même plan, au levant de l'église, la longue façade doit être celle de l'Hôpital, avec son petit campanile, plus au levant encore.

De là, par la rue Marchande et la rue de l'Eperon que l'on voit s'ennuyer aux bords des toits, on arrive au pont de la Gère.

En cours de trajet, nous aurions rencontré rue des Orfèvres la maison de la Renaissance dans son intégrité, comme nous le montre la vue de l'album du baron Taylor, avec sa grande porte et ses deux arceaux, sans que sa devanture soit déshonorée, comme aujourd'hui, par une boiserie commune, et sans être alourdie par un troisième étage, mais avec les ouvertures grillées du grenier.

Ce qui est aujourd'hui la place St-Louis, est couvert de maisons ; leurs fondations trempent dans la rivière ; elles sont de formes diverses, les unes ont des balcons de bois, d'autres s'avancent même sur la rivière, comme le font encore actuellement l'une ou l'autre en amont du pont St-Martin. De ces maisons au Rhône, s'étend la place Ecorche-Bœuf.

Le pont de Gère, dont la première pierre avait été bénie le 29 août 1552, remplaçait un pont détruit le 13 octobre 1544, par une crue telle que les maisons avaient été emportées et que l'eau avait pénétré dans l'église St-Martin.

Il a été démoli en 1873. Une lithographie de Bourgeois, datée de 1819, donne la « Vue du cours de la Gère, dans la ville de Vienne », et reproduit le pont de 1552.

Il m'a été dit que ce pont était le lieu où se venaient vendre les primeurs, et notamment les premières cerises qu'Estressin apportait à Vienne, vers l'époque de l'Ascension, si bien que le dicton en était resté : « A l'Ascension, les cerises sur le pont ».

Les marchandises très nombreuses qui arrivaient alors par le fleuve se débarquaient au confluent, et la rampe qui descend sur le bord de la Gère permettait de les con-

duire à terre. Un tombereau à vide, avec son charretier dedans, vient chercher son chargement.

Dans cet ensemble de maisons, de l'autre côté d'une grande remise, se trouvait déjà l'hôtel de la Table Ronde où logea Millin. La famille Ombry y a attaché son nom.

C'est là qu'un restaurant fameux, au port de l'Ecu, à côté de la maison Guy, arrêta longtemps au passage les Anglais qui allaient au Soleil et leur laissa le souvenir de repas tels... qu'ils n'en ont pas en Angleterre.

En... 2029, on pourra en dire autant de 1929. Vienne gastronomique n'a pas laissé disparaître son renom.

Au devant de la remise, est-ce déjà la berline d'un riche Anglais qui attend des chevaux frais ?

C'est au pied de ces rochers que neuf ans auparavant, en 1820 avait été trouvé le Faune.

M. Jules Bouvier en le projetant dans sa conférence de 1911 disait :

« Nous connaissons assez « notre » Faune, mais nous le « regarderons une fois de plus ! Jamais on ne se lasse de « contempler son sourire énigmatique ».

« Il y a des raisons de croire, d'après les débris retrouvés « au moment de la fouille, qu'il tenait sur ses genoux un « Bacchus enfant ou quelque petit faune dont il faisait l'é- « ducation.

« Education bien peu sévère... si l'on en juge par le vi- « sage du maître !

« Le Faune habite maintenant Paris et il est logé, aux « frais de l'Etat, au Musée du Louvre. Tous ceux qui l'y ont « vu s'accordent à dire qu'il n'a l'air nullement gêné par la « solennité des grands antiques qui l'entourent... ».

Vous savez qu'en 1828, Cochard réédita l'ouvrage de Chorier. Il avait été édité en 1658 et 1659, et depuis lors, — cent soixante-neuf années, — seules les éditions du XVII^e siècle pouvaient contenter la curiosité des Viennois. Ce fut donc un événement important et qu'il faut commémorer : en 1829, c'était encore la nouveauté du jour que le volume récent où se pouvaient lire, selon le titre : « les Recherches sur les Antiquités de la Ville de Vienne, métropole des Allobroges, ca-

pitale de l'Empire Romain dans les Gaules et des deux royaumes de Bourgogne ».

Cochard disait dans son édition :

« En 1820, on trouva en creusant des fondations au pied du
« rocher du Panthéon, au-dessus du quai de Jèrè, une salle à
« peu près semblable à celle décrite par Chorier; elle était re-
« vêtue d'une brèche et de porphyre vert qui formaient des
« compartiments divisés par des pilastres de marbre blanc.
« Sur le pavé, parmi des cendres, et des décombres, l'on
« découvrit une partie considérable de la statue d'un faune
« jouant avec le jeune Bacchus. La tête en est admirable ;
« deux autres figures étaient auprès. M. Cochard se hâta
« d'annoncer dans le journal de Lyon cette précieuse dé-
« couverte. M. le Maire de Vienne fit l'acquisition du faune;
« mais bientôt après sur la demande de M. le comte de For-
« bin, directeur des musées du roi, ce chef-d'œuvre de l'art
« est allé grossir la collection nationale et Vienne a été pri-
« vée d'un morceau rare qui eût ajouté un grand prix à
« son musée ».

Dans la lithographie de Rey, qui veut représenter la découverte, on voit le Faune gisant au milieu des décombres, — au-dessous des rochers de la Bâtie, et la Bâtie elle-même dans le coin gauche de la vue.

La vue de Vienne prise par Rey montre encore le confluent de la rivière et le cours du Rhône.

A l'embouchure de la Gère, un barquot est arrêté, et le pêcheur soulève son filet.

Le pont est bien celui que nous présentent encore les grandes routes, où le piéton n'a pas le refuge d'un trottoir, parce que ce n'est qu'en cette année 1829 qu'apparurent les premiers trottoirs à Paris, et aussi peut-être parce que les diligences ou les coches n'y apportaient pas le danger de leurs rapides files d'aujourd'hui. Mais; tout le long, de grosses bornes.

La demi-lune n'a point d'arbres, la place du Jeu de Paume n'a ni sa fontaine, ni ses plantations ; mais la grande maison qui la ferme a encore ses ouvertures en arceaux au rez-de-chaussée.

L'école supérieure de filles, ce que nous avons appelé la maison Genin, et qui était alors celle d'Abel Boissat, dont on voit aujourd'hui le chiffre au-dessus de l'imposte à l'entrée place Modène, est éclairée sur sa façade Nord, de même que l'église St-André-le-Bas et son clocher. Nous sommes donc bien à l'époque où le soleil, arrivé à l'extrémité d'une de ses courses, donne au nord la lumière qu'il lui a refusée pendant de longs mois.

Le quai sur le Rhône n'existait pas ; il y avait des constructions en aplomb sur le fleuve, comme il y en avait sur la Gère. Entre elle et les maisons qui sont, aujourd'hui, sur le quai courait un ruelle.

Sur le fleuve, un bateau à vapeur descend ; la cheminée est haute comme un mât.

Au début du XIX^e siècle, Vienne avait laissé disparaître son pont. Et celui que montre la lithographie était une nouveauté. Il avait été commencé en 1828. Une ordonnance royale du 1^{er} juin, — a bien voulu nous indiquer M. Claude Faure (Bulletin des lois, N^o 236, p. 557), — fixait les tarifs des droits à percevoir. Le pont fut livré au public le 13 mai 1829.

Peut-être nos trois personnages, que Rey a dessinés sur la terrasse, s'entretennent-ils de cette nouveauté, et par cette après-midi sont-ils venus voir l'effet que produit le pont avec ses trois piles : celle du milieu que nous connaissons bien, et deux autres, une à chaque bout sur lesquelles se relevaient les câbles du pont suspendu.

Dans son édition de 1828, à la dernière page, Cochard s'écriait sur un ton de victoire :

« Enfin, j'ai la satisfaction, en finissant cet ouvrage, de
« pouvoir annoncer qu'un pont à double voie, suspendu par
« le moyen de chaînes ou de fil en fer, va être jeté sur le
« Rhône entre Vienne et Sainte-Colombe. L'adjudication en
« a été tranchée à la préfecture de l'Isère, le 8 avril 1828, en
« faveur de M. Mignot et Cie d'Annonay, sous la jouissance
« d'un droit de passage pendant quarante-huit ans. Un de
« mes vœux le plus ardent sera incessamment rempli. Ainsi
« une communication importante, interrompue depuis près

« de deux siècles, est sur le point d'être rouverte, et avec
« des améliorations infinies ».

Les Budgets municipaux sont pleins de discussions sur ces sujets-là.

Celui de 1829 porte :

« M. Letocart, ingénieur de l'arrondissement avait dressé les
« plans et devis estimatif d'un pont en chaînes de fer à éta-
« blir sur le Rhône entre Vienne et Ste-Colombe et il avait
« fait exécuter le modèle en chaînes de fer et sur une petite
« dimension, de ce même pont. Il offre de le céder à la vil-
« le moyennant le remboursement de ses déboursés qu'il
« évalue à 330 frs. Le conseil a pensé que dans aucun cas,
« il serait juste que M. Letocart eut dépensé ses propres
« fonds pour un objet d'utilité publique. Il émet en consé-
« quence l'opinion d'autoriser Monsieur le Maire à faire
« l'acquisition de ce modèle qui sera placé dans les Archi-
« ves ou la bibliothèque publique ».

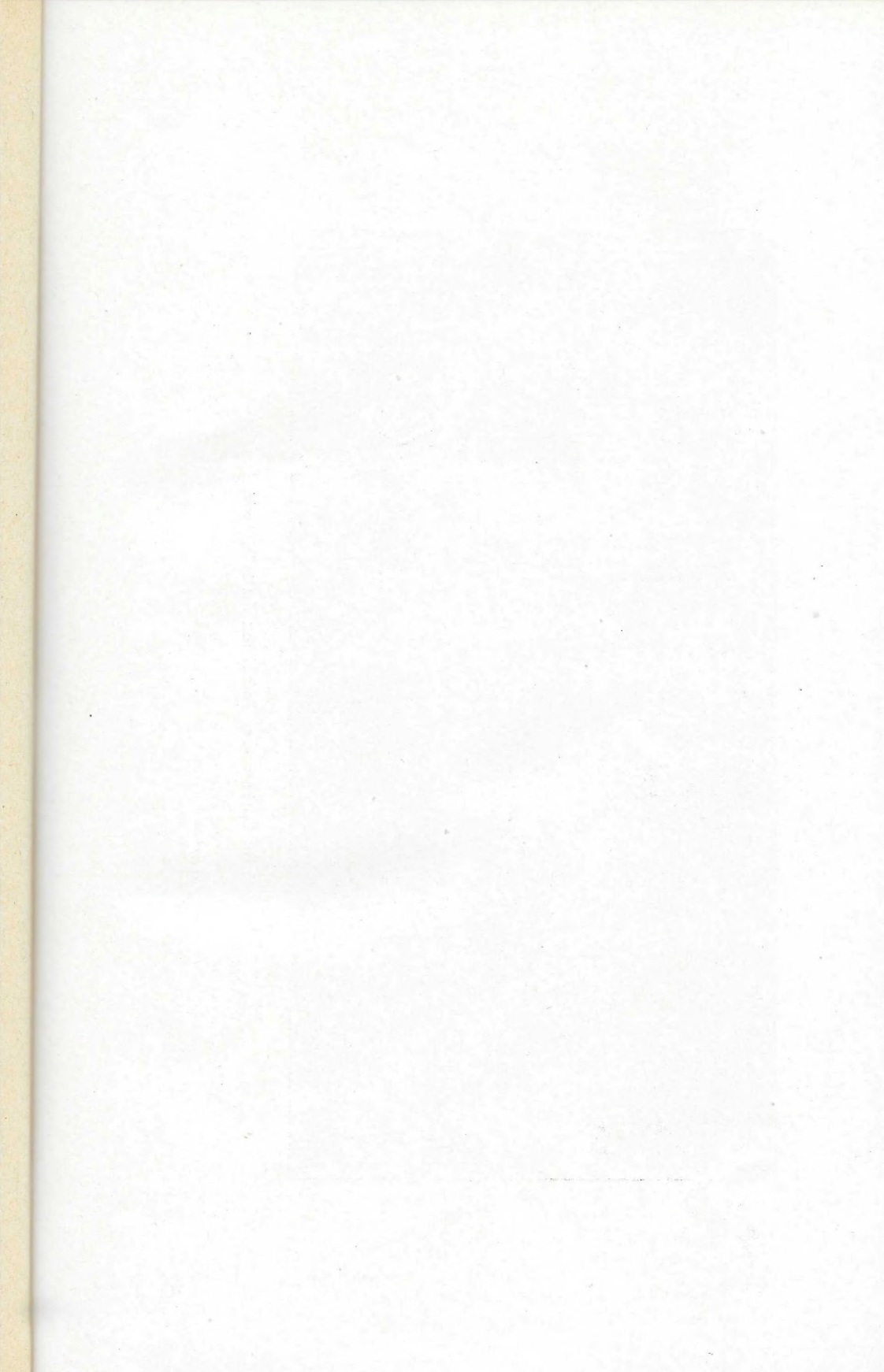
Ce pont avait agité vivement le Conseil municipal, et la délibération du 13 mai 1828 porte :

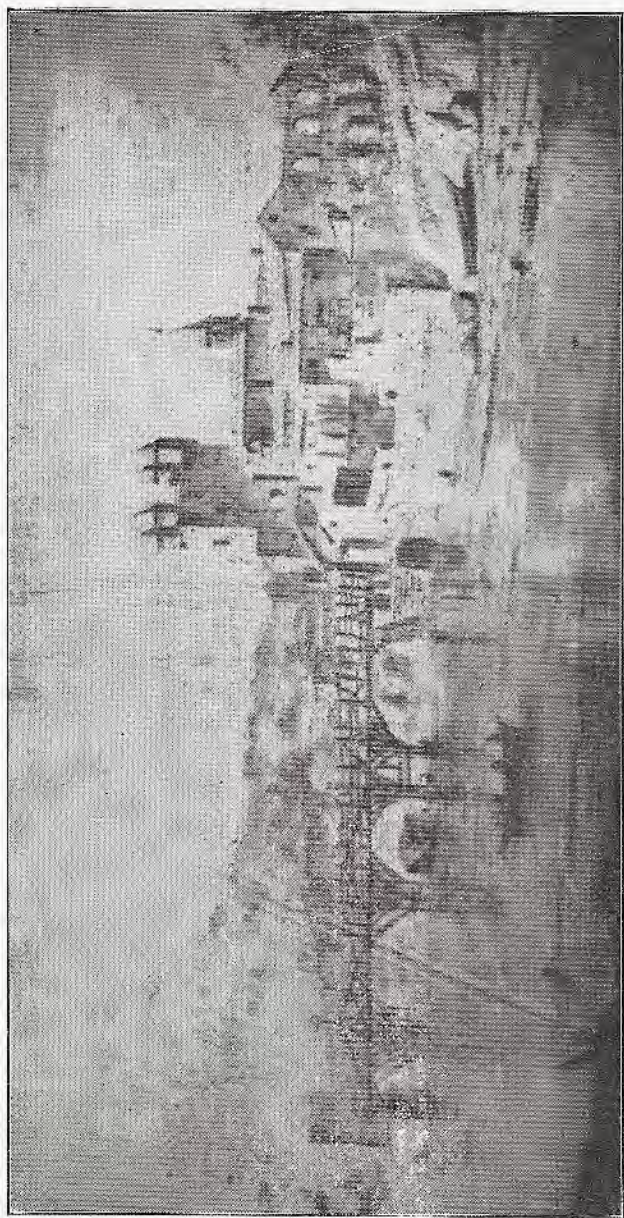
« Considérant qu'il importe à la ville, qu'il n'importe
« pas moins à la grande voirie qu'une construction mes-
« quine ne vienne pas défigurer le beau quai sur lequel doit
« aboutir le pont suspendu sur le Rhône.

« Considérant qu'il (le Conseil municipal) a fait pour
« éviter cet inconvénient tout ce qui était en son pouvoir
« en proposant de se charger lui-même d'établir un pont
« tout à fait monumental et que le Gouvernement en re-
« poussant cette offre.... (voilà, pour le Gouvernement, si
« les viennois avaient construit à leur gré, c'eût été parfait);

« Que la ville d'ailleurs n'a intérêt qu'à la seule pile qui
« sera établie sur le quai de la rive gauche.... (cà, c'est pour
« Ste-Colombe, elle fait partie du département du Rhône,
« qu'elle y reste)... ».

Tout cela considéré, le conseil arrête que Monsieur le Maire sera invité à signaler de la manière la plus pressante à son Excellence, l'inconvenance qu'il y aurait à ce que le quai du Rhône de la ville de Vienne qui fait partie de la route Royale de Lyon à Marseille fût déshonoré par une





Le Pent du Rhène vers le milieu du XVIII^e siècle

N. B. — Cette vue est reproduite d'après une photographie conservée au Musée de Vienne (18^{ème}), et qui porte cette légende :
" Copie d'un dessin de Baynans à Rotterdam ".

construction du genre de celle que l'adjudicataire paraît avoir en vue et de le prier de prendre les mesures que lui dictera sa sagesse pour la prévenir... ».

En même temps que le pont, le quai faisait l'objet des inquiétudes du Conseil.

Mercredi 23 Juillet 1828. — Au « Budget de la Ville de Vienne pour l'exercice 1829 ».

« Monsieur le Maire continuera ses demandes et ses sollicitations pour qu'enfin le Gouvernement daigne ordonner la continuation du quai le long du Rhône, continuation réclamée dans l'intérêt de tous ceux qui fréquentent la route de Lyon à Marseille.

« Le Conseil croit utile de donner de plus amples développements pour le vœu qu'il émet pour l'entière confection de ce quai, suspendu momentanément par un projet de canal latéral au fleuve. Les délibérations précédentes contiennent la preuve la plus claire de tout l'intérêt qu'il porte à ce que les travaux soient repris le plutôt possible et fassent disparaître bientôt les inconvénients qui résultent du passage provisoire de la route royale la plus fréquentée dans une rue qui a moins de six mètres de largeur ».

Vous savez que l'ancien pont romain était en aval, une pile en subsistait encore en 1829. Il avait été entretenu, aussi bien que possible, pendant tout le moyen-âge. « Restauré au XIII^e siècle par l'archevêque Jean de Bernin, il subit à partir de 1387 plusieurs éboulements partiels ». Vers 1500, il avait perdu deux arches, et Antoine de la Colombière, vicaire général de l'archevêque Angelo Catto, le faisait reproduire en tête du mandement, dans lequel il exposait le danger couru par le pont et cherchait les moyens de le remettre en état.

Le pont fut souvent réparé encore ; il était en bien piteux état au milieu du XVII^e siècle, ainsi que le montre un dessin conservé au musée Boymans à Rotterdam ; à la crue de 1651, il s'écroula définitivement. « La traversée du Rhône se fit au moyen d'un bac à traîlle, de 1651 à 1829 ».

Peut-être serez-vous intéressés à voir, ce pont tout neuf de

1829 s'écrouler onze ans et demi plus tard : le 4 novembre 1840.

La crue dut être violente : la pile du milieu croula, et l'arc-boutant disparu ; le tablier du pont s'ouvrit et retenu encore au bout de ses câbles se rabattit sur l'une et l'autre rive. Suivant le mot d'un autre, le pont refusa tout service, il avait rendu son tablier.

Du côté de Vienne, à l'entrée du pont, une maisonnette doit être celle où se percevait le péage. Par l'escalier la foule vient voir de plus près la grande misère ; et sans doute discutait-on de l'année où s'était construit le pont ; et sans doute, ceux qui savent tout, et ne font rien, rappelaient-ils que, dès le premier jour, ils avaient annoncé la ruine de ce pont.

Le vent qui souffle, du midi, rabat les fumées sur Ste-Colombe et charge le ciel de nuages noirs.

Malgré le Rhône et le ciel, et le spectacle, deux hommes, plus prévoyants, l'un coiffé du chapeau dont seul Gnafron a conservé le modèle, se mettent dans l'eau à mi-corps pour protéger leurs sampotes contre l'effrayant baptême qui les guette.

Cette lithographie de la « Chute du Pont du Rhône » le 4 Novembre 1840 est de Tony-Zacharie. Il était né en 1819, il est mort, il y a 30 ans, en 1899, âgé de 80 ans. Tous les viennois qui l'ont connu et l'ont eu pour professeur de dessin ont gardé de cet homme un souvenir attendrissant.

Il avait donc 21 ans à la chute du pont.

Or, l'année précédente, 1839, il avait fait un panorama de Vienne, qui a été reproduit par Girard dans sa réédition de Chorier, en 1846. Notre administrateur, M. Charles Jaillet, possède les originaux, faits d'un crayon très pointu, que Zacharie avait établis.

Sur le panorama de Vienne, on aperçoit très bien le pont tel qu'il avait été construit en 1828, non seulement avec la pile du milieu, comme nous la connaissons encore en 1929, mais aussi avec la pile qui se trouvait sur la rive gauche à l'entrée de la Place St-Maurice. Un peu au levant de la pile du milieu, s'aperçoit la tour de St-André-le-Bas.

Entre la pile de la rive gauche et la grande façade de St-Maurice, on voit s'étendre la longue construction du collège, et la façade de St-André-le-Haut.

Tout cela est minutieusement dessiné dans le goût du temps et avec le soin qu'y apportait Tony Zacharie. Un peu plus sur la droite, la tour de St-Pierre dont les ouvertures sont murées.

Enfin cette sorte de pyramide assez vaste et qui fume à son sommet, est l'ancienne verrerie.

Au premier plan, un barquot chargé de voyageurs les montre gesticulant, tandis qu'un seul rameur essaie de faire monter la barque. Au milieu, c'est une grande barque comme celles qui descendaient assez fréquemment sur le Rhône et qui étaient dirigées par deux gouvernails, (un à chaque bout) que les matelots soulevaient tour à tour.

Le graveur Bourgeois fils nous donne l'idée de ce qu'était la ville de 1829 quand, aux regards d'élégants cavaliers, elle s'offrait des rives de Ste-Colombe.

Au long du quai Pajot, au port de l'Ecu, les grandes barques sont amarrées : on les déchargera pour répartir les marchandises en ville, ou pour les emmener par la route sur la direction de Grenoble.

Le quai de la route nationale, qui est en 1829 la Route Royale, est enjambé par le pont au confluent de la Gère ; après, s'aperçoit très bien la grande façade de la maison qui est actuellement occupée au rez-de-chaussée par la Chambre de Commerce. Au devant de cette maison, le petit jardin, puis la façade de St-André-le-Bas. Elle est à ce moment-là, percée des deux ouvertures qui ont été rétablies en 1928. Au-dessus des maisons, à droite, le clocher de St-André.

Le quai du Rhône n'existe pas encore ; tout de suite après la place du Jeu-de-Paume, s'aperçoit très bien une maison dont les pieds baignent jusque dans le fleuve ; après cette maison, recommencent des jardins.

Au milieu du fleuve, la pile de l'ancien pont romain se dresse encore.

Une barque essaie de manœuvrer ; du côté de la rive droite, la belle tour de Ste-Colombe et l'ancienne Chapelle des

Cordeliers s'aperçoivent telles qu'on les voit encore aujourd'hui.

Constant Bourgeois, dans une lithographie, montre St-Pierre qui se présentait au milieu des jardins, à travers la variété des constructions. Au-dessus du ruisseau de St-Marcel, dans la partie qui doit être la place du Bac, le long du mur, s'étend une treille, deux têtes d'enfants y apparaissent, — sur un balcon, accoudé, un homme les regarde, — sur une terrasse couverte, une femme étend un tapis ; va-t-elle le battre ou le secouer, c'est la vie de tous les jours en 1818, date de la lithographie, comme en 1929. Mais cette vision de St-Pierre, nous ne l'avons plus ; il y a cent ans, la diversité des maisons, les vignes et les arbres, les toitures, la vie en plein air, ont un aspect très méridional.

En 1807, Millin, qui visitait Vienne, trouvait l'église de St-Pierre telle que l'avait laissée la Révolution et que l'avaient dessinée Meunier et gravée Née.

« L'Eglise, disait-il, qui renferme tant de pieux témoignages de la foi de nos pères subsiste encore, avec les trois groupes de lions dont l'entrée est décorée ; ils représentent un lion et un jeune homme qui paraît vouloir le déchirer ».

La galerie à grands arceaux a été démolie, mais les trois lions subsistent : deux sont à St-Pierre, au pied du clocher, un autre au jardin de ville.

Déjà, Millin, parlant des richesses de la ville, disait qu'elles seraient « à l'avenir mieux conservées, surtout si l'on accorde à la municipalité l'Eglise St-Pierre, qu'elle demande pour y rassembler ses richesses ».

Elle le demandait en 1807, pour la collection que lui avait donnée Schneyder ; en 1809, cette collection y fut placée. Mais il y a cent ans, en 1829, elle avait été depuis deux ans transportée au Temple d'Auguste et de Livie, où elle devait rester jusqu'en 1853.

Dans l'ouvrage du baron Taylor, une lithographie montre l'intérieur du Temple d'Auguste et de Livie, qui a été transformé en musée bibliothèque ; à l'étage supérieur, les livres s'alignent dans leurs rayons ; au rez-de-chaussée, sur le pavement, est la mosaïque de l'Océan, qui a disparu depuis

dans des conditions restées toujours mystérieuses ; peut-être, a-t-elle disparu involontairement dans le transport à l'hôtel de ville en 1853 ; en tous cas, il n'en est rien resté.

Au milieu, sur une grande colonne cannelée, le groupe des Enfants à la Colombe ; c'est l'original qui est aperçu ; il a disparu plus tard dans l'incendie de la bibliothèque.

Au sommet d'une autre très grosse colonne, le buste du Faune ; à droite, tout à fait dans le coin, sur un grand chapiteau corinthien, cette tête énorme, un peu grimaçante, en raison des mutilations qu'elle a reçues est celle que le public appelait la Bobe et qui avait donné son nom à la rue Vaucanson, parce que c'est là qu'elle se trouvait sur le tympan de la porte des Cloîtres St-Maurice, dite de la Bobe.

Dans le grand album de Rey et Vietty, une lithographie est consacrée à quelques morceaux antiques, et sur la colonne cannelée se trouvent dessinés les deux enfants à la Colombe.

Rey et Vietty avaient pu dessiner le groupe d'après l'original.

Le Temple d'Auguste et de Livie a été souvent reproduit. Une gravure faite par Née, dans l'ouvrage de Laborde, nous montre le Temple vers la fin du XVIII^e siècle, alors qu'il était l'église de Notre-Dame-de-la-Vie. Deux colonnes de façade ont été coupées pour permettre l'établissement d'une porte.

Mais, le Temple en lui-même est bien celui que nous connaissons ; du côté du midi, au-dessus des maisons, on aperçoit très bien le toit de l'église St-Maurice avec ses contreforts et une tourelle d'escaliers.

L'église n'a pas cette galerie de pierre qui a été construite dans le courant du XIX^e siècle et qui alourdit certainement le monument.

On voit au Budget de 1829 qu'une « école gratuite de
« chimie appliquée aux arts a été établie dans une des salles
« qui dépendent du Muséum ; ce cours est suivi par des per-
« sonnes instruites et plus spécialement par le teinturier de
« la ville. Il est naturel d'encourager tout ce qui peut con-
« courir à augmenter la masse des connaissances industriel-

« les dans une ville essentiellement manufacturière. Le
« Conseil a, en conséquence, l'honneur de vous proposer
« une somme de 270 francs pour l'achat de divers ustensiles
« nécessaires aux manipulations et aux expériences du
« cours de chimie ».

Le conseil propose d'allouer en 1829, une somme de 2.000 francs égale à celle accordée les années précédentes pour achat de livres pour la bibliothèque. Sur cette allocation, le conseil a été d'avis qu'il fût prélevé 900 francs pour l'acquisition de cent exemplaires de l'Histoire de la Ville de Vienne pendant l'époque romaine par M. Mermet aîné, lesquels cent exemplaires seront envoyés en cadeau aux principales bibliothèques du royaume.

En effet, en 1828, Thomas Mermet, aîné, alors greffier du tribunal de Commerce, publia le premier volume de son histoire de Vienne. Il habitait rue des Béates, aujourd'hui, la rue Mermet.

Au cours de l'année qui nous occupe, 1829, Mermet devait publier son rapport sur les monuments remarquables de l'arrondissement de Vienne. La brochure annoncée dans la feuille locale du moment devait être un in-8° de 80 à 100 pages au prix de 1 fr. 50. Les souscriptions étaient ouvertes de tous côtés : dans les secrétariats de la Sous-Préfecture et de la Mairie ; dans les greffes des tribunaux civils et de commerce, dans les études de MM. les notaires, et enfin dans les Cercles des Arcades et des Arts industriels.

Les bénéfices de la vente étaient destinés aux indigents. Mais l'un des résultats de ce rapport fera battre le cœur de M. Vassy. En effet, le 6 octobre, le journal annonçait que : « Son Excellence, le Ministre de l'Intérieur a, d'après les conclusions de ce rapport, accordé : pour des fouilles à la Commission des Beaux-Arts de Vienne, une somme de 1.000 frs et le Conseil Général du Département a alloué une semblable somme pour le même objet ». Ces deux sommes de 1.000 frs, en 1829, sont des francs, non seulement en or, mais en super-or, et représentent une subvention fort avantageuse. « Ainsi, le travail de M. Mermet, outre un résultat avantageux pour les indigents, a attiré l'attention du gou-

vernement et du département sur une ville où l'on découvre chaque jour des débris précieux d'architecture et de sculpture romaines ».

« Nous tiendrons nos lecteurs au courant des découvertes qu'amèneront les fouilles auxquelles on va se livrer qui seront toutes au profit de notre musée ».

La feuille locale qui donnait ces annonces s'appelait :

AFFICHES,
ANNONCES ET AVIS DIVERS
de la VILLE de VIENNE.

Ce qui est, sans doute, un titre complet, mais bien incommode à crier dans les rues, si, en ce temps-là, ce journal se criait avec son titre tout au long.

C'était Jean Charles Timon qui l'imprimait, montée des Capucins, N° 3, aujourd'hui Montée Timon, en souvenir de la dynastie des Timon, le père et ses deux fils.

Cette feuille est l'ancêtre de notre *Moniteur Viennois*.

M. Jaillet l'a dépouillée à votre intention et dans le N° 19 du 12 mai 1829, il a relevé :

« Beaux-Arts. C. Sain, dessinateur (Camille Sain a peint
« nos grands parents, il a fait aussi toute une suite de litho-
« graphies de notre ville), dessinateur et peintre en plu-
« sieurs genres, dessine et peint le portrait au crayon noir,
« aux trois crayons, au lavis, en mignature ou aquarelle,
« dans le genre d'Ysabey, en buste ou en pied, et garantit
« d'avance une parfaite ressemblance. Il enseigne le des-
« sin, la peinture de la fleur et du paysage, applicable à
« la broderie en chenille, soie, laine ou perle ; donne des
« leçons d'architecture et d'ornements ; décore les inté-
« rieurs à l'huile ou à la fresque, au prix du papier peint,
« et se charge enfin de tout ce qui est du ressort de son art.

« Une séance (portrait au crayon noir ou aux trois
« crayons, en buste, pour homme : 10 fr. pour femme : 15
« francs).

« Deux séances (portrait en pied, avec accessoires, pour
« homme : 20 frs, pour femme : 25 fr.).

« Trois séances (portraits mignature ou aquarelle, en buste, 40 fr. ; en pied : 60 frs.

« Une séance (portraits à l'aquarelle, en profil, pour homme : 5 fr. ; pour femme : 8 fr.).

« Son atelier situé montée des Capucins (c'est-à-dire, montée Timon) N° 30, au deuxième étage, est ouvert depuis 6 heures du matin jusqu'à midi ».

Le 8 septembre, la feuille annonce : « AVIS. — La troupe d'Opéra du Théâtre de Grenoble, passant dans cette ville, donnera quatre représentations seulement, qui seront composées des ouvrages les plus nouveaux et qui obtiennent le plus de succès sur les théâtres de la Capitale et sur ceux des départements. Les acteurs n'ayant avec eux que la musique et les costumes nécessaires pour les quatre représentations annoncées, il sera impossible de prolonger le séjour de la troupe ».

Par là, nous connaissons quelques-uns des plaisirs de nos pères. Les distractions théâtrales leur venaient de Grenoble. Le théâtre de Vienne, construit par Schneyder, vieux déjà de cinquante ans, vit-il un public nombreux ? La feuille ne nous apprend pas que dans le reste de l'année la tentative fut renouvelée. Si nous jugions de 1829 par nos jours, nous penserions qu'en septembre le moment n'était peut-être pas très bien choisi.

Le *Journal des Débats* du mardi 20 octobre 1829 nous apprend que notre ville avait eu une visite royale. On y lit :

Paris, 19 octobre. — On nous mande de Mâcon que S.A.R. MADAME, duchesse de Berry, en est partie le 16 au matin et est arrivée dans la soirée du même jour à Vienne, où la princesse a couché : S.A.R. s'est mise en route le lendemain matin pour se rendre à Grenoble où elle doit séjourner quelques jours pendant lesquels MADAME fera quelques excursions dans les environs pour visiter les sites et les objets curieux.

Les actes de l'état-civil nous montrent une quantité de noms connus de nous tous, dont quelques-uns sont accompagnés, comme aujourd'hui, de la même profession :

Les Gaivalet sont cultivateurs aux Tupinières, paroisse

de St-André-le-Haut ; Janique est menuisier aux Portes de Lyon ; Bouvier est tailleur de pierre ; Antoine Trainard est chaudronnier ; Carrel, cultivateur à Charavel ; Marpy est cultivateur aux Tupinières ; les Gonnet sont à l'Isle.

Les domiciles nous donnent les vieux noms des rues : porte de Serpaize ; rue de la Bobe ; place Bellevue ; place Neuve ; rue Chèvrerie, (qui est l'actuelle rue du Collège, et au coin de laquelle, près de la rue des Orfèvres, a été remis à jour l'an dernier, l'ancien écriteau gravé dans la pierre) ; puis des noms que nous avons pu connaître : rue Grande, rue des Peaux-Belles, et celui que nous avons vu nous quitter, il y a peu de temps, avec quelque regret, Romestang, qui devait se prononcer Rométang, si l'on en juge par la façon dont il est écrit.

Quant aux professions, elles sont plus précisées, peut-être, et plus variées qu'aujourd'hui, fileur en laine, tondeur de draps, apprêteur de draps, ou encore un mot inusité maintenant : perruquier ; des industries apparaissent qui ne sont plus aujourd'hui : employé aux Hauts-Fourneaux, forgeron à Pont-Evêque, employé aux magasins des fourrages, porte d'Avignon, conducteur de diligences, voiturier sur terre, conducteur de déménagement, portefaix.

Aux décès : Joseph Hypolite Teste Dubaillier, fils de l'ancien notaire, meurt à 14 ans.

Aux mariages : Jean Calixte Galland, qui signe Galland neveu, épouse Thérèse Bonnard.

Puis le tribunal prend possession des actes de l'état-civil : le 26 janvier 1829 Jean-Louis Arnaud, juge d'instruction, épouse Suzanne-Antoinette-Caroline Dominjeon, et le 16 décembre 1829, il déclare une fille à laquelle il donne les noms — délicieux alors — de Marie-Caroline-Delphine-Félicie.

Le 16 février 1829, Pierre-Gaspard Gucidan, juge auditeur, épouse Henriette-Catherine Serverin ; à l'acte signe Charles-Pierre-Gaspard Gucidan, maire à St-Symphorien, ancien député à l'Assemblée Constituante. De ce mariage, devait naître le 26 octobre 1830, M. Charles-Émile Gucidan, mort le 2 février 1924, et dont la merveilleuse verdeur main-

tenue sous nos yeux, nous donnait l'envie joyeuse de vieillir, pourvu que ce fût comme lui.

Le 14 mars 1829, Jean-Jacques Lempereur, président du tribunal de commerce de cette ville, déclare Henry Eugène.

Le 16 juillet Casimir (car en ce temps-là, nos grands parents s'appelaient Casimir et Delphine) Casimir Vatriu, président du Tribunal civil, déclare Eugène-Charles. A l'acte, signe : J.B. Pierre-François de Blumenstein, capitaine de vaisseau, chevalier de St-Louis et maire de la ville de Lezoux, département du Puy-de-Dôme. Le nom des Blumenstein est attaché à l'exploitation des forges de Pont-Evêque.

Joseph Antoine Ronjat, avocat, demeurant rue des Clercs, déclare une fille Victorine-Louise, et Joseph Meysson, avoué, déclare Francisque-Alphonse, — celui-ci fut le père de M. Meysson aujourd'hui, architecte à Lyon, et le grand'oncle d'Henri Meysson qui a été tué à la guerre de 1914 et qui fut le camarade de quelques-uns d'entre nous.

Ainsi, retrouvons-nous, en 1829, bien des nôtres.

Vienne avait, sans aucun doute, un aspect campagnard ou rural qui s'est atténué. Les cultivateurs étaient de toutes les rues : on trouve un cultivateur, rue des Boucheries (la rue Teste du Bailler d'aujourd'hui) ; un autre, rue Pipet et un vigneron, rue Fuissin.

Trois actes de naissance sont émouvants : celui de Léopold Côte, du 13 janvier, qui porte en marge « a été tué le 5 novembre 1854, au combat d'Inkermann (Crimée), étant sergent major au 7^e léger ».

Un autre nous montre l'une de ces professions errantes, qui semblent avoir disparue avec le XIX^e siècle. Bertrand Arbidon, demeurant à Castillon (département de Haute-Garonne) déclare une fille, née dans la maison Clamaron, grande rue ; il est dit : de passage à Vienne ; il est qualifié : marchand d'oublies. Et nous revoyons le gros cylindre creux, peint en rouge, avec sa galerie et sa roue, dans l'intérieur duquel reposaient les unes dans les autres les oublies légères, aimées des enfants.

Enfin, l'acte du 14 octobre 1829 est le procès-verbal d'un employé de l'hospice : « Ce matin, vers les 4 h. $\frac{1}{2}$, on a

« sonné à la porte extérieure de l'hospice. J'ai trouvé un
« enfant nouveau-né déposé sur le seuil de la porte qui a
« été reconnu du sexe féminin. Je l'ai entré à l'hospice.
« On lui a donné pour nom Laporte, et pour prénom Ale-
« xandrinc. Cet enfant était vêtu d'un drapeau, et deux
« langes, l'un vert et l'autre marron, d'une bande en drap
« et d'une coiffe lilas, le tout très mauvais ! »

Repassez devant la grosse porte de notre hôpital, regardez le judas à double grille, en carrés et en losanges, et pensez au 14 octobre 1829, vers 4 h. $\frac{1}{2}$ du matin. C'est la pleine nuit. L'employé a ouvert, n'ayant rien vu à travers le judas. Sans doute, à quelque distance, celui ou celle... qui avait sonné regardait, puis s'en allait emportant le mystère de la naissance, tandis que la petite Alexandrine Laporte, il y a cent ans, faisait dans la vie une entrée mélancolique.

*
* *

Les Viennois de 1829 eurent-ils à subir des conférences ? Oui. Ce malheur ne leur fut pas épargné, et c'est un point de plus par quoi votre situation est pareille à la leur.

Le N° 38 de la feuille de Timon, du 22 septembre porte :
« Le sieur Godard (Gaspard), propriétaire et menuisier à
« Vienne, vient de publier une brochure intitulée : « *Dé-
« couverte importante sur le système du Monde, qui con-
« firme l'immobilité de la Terre* ». Par un nouveau procé-
« dé, l'auteur démontre que le soleil et l'étoile polaire ne
« sont pas à 5.000 lieues. Cet ouvrage se vend 1 fr. l'exem-
« plaire, chez le sieur Girard, libraire sous les Arcades de
« Vienne ».

« Dimanche prochain, 27 du courant, à 2 heures de l'a-
« près-midi, dans une des salles du Musée, au rez-de-chaus-
« sée, sur le derrière, l'auteur donnera une séance publique
« dans laquelle il démontrera, à l'aide des instruments
« qu'il a construits, le système émis dans son ouvrage ».

En 1837, Godard était loin d'être calmé :

Le 10 septembre 1837 « La Clochette », journal qui parais-

sait alors, donne le récit du voyage de Godard à Paris où il présente un mémoire à l'Académie des Sciences.

Mais tandis que le roi Louis Philippe lui a envoyé une réponse « flatteuse », Arago refuse de se rendre à une conférence, contradictoire, je suppose.

Godard, que rien ne lasse, continue à affirmer : « l'Académie des Sciences doit reconnaître la vérité de mon système qui est clair comme le jour, celui de Copernic étant « incompréhensible ».

Le Journal « *Le National* » à Paris remarquait : « L'auteur Godard honore sa patrie, ne reconnaît qu'un Dieu « et qu'un système du monde, et qu'un Godard pour le dé-
« montrer ».

« Nous nous abstiendrons, nous aussi, dit alors La Clochette, de toute analyse du système *Godard*, et de son dé-
« mêlé avec M. Arago. Nous souhaiterions seulement que
« ces messieurs s'entendissent ensemble pour nous donner
« une température moins chaude, et de la glace, cet hiver,
« tout juste ce qu'il faut pour la ramasse.

« Le 5 septembre 1837, M. Arago, disait la Clochette,
« vient de nous écrire qu'il s'avonait vaincu dans une lutte
« où il était entré sans conviction ».

Je ne vous demande pas de vous déclarer vaincus.

Je ne vous demande pas de croire à l'immobilité de la terre, et j'abandonne Godard (Gaspard) à ses erreurs.

Mais je vous demande pardon de vous avoir fait garder cette immobilité, durant un long temps que notre planète continuait à tourner.

Pourtant, quel que soit le souvenir que vous emportiez de cette revue de Vienne, en 1829, s'il fallait à nouveau revoir ces clichés, entendre cette prose, vous accepteriez qu'il en soit encore ainsi, n'est-ce pas, si ce devait être en février... 2004, pour le centenaire de notre Société.

Mais ce souhait, seul Godard (Gaspard), qui immobilisait la terre, pourrait le faire, en immobilisant le temps.

Vous permettrez, Mesdames et chers Sociétaires, à votre modeste serviteur d'être plus humble, en vous souhaitant tout simplement : Au revoir, à l'an prochain.

LES USAGES DU MISTRAL DES COMTES DE VIENNE

*et l'aspect topographique, politique, social et économique
de Vienne dans la seconde moitié du XIII^e Siècle*

Tous ceux qui s'intéressent vraiment à l'histoire de notre cité connaissent déjà la publication que M. Thomé de Maisonneuve, de la Société Humbert II à Romans, a fait paraître au cours de l'année 1929. Cette publication, qui est la reproduction intégrale en héliogravure, avec transcription en caractères modernes, traduction, et quelques notes, des « Usages du Mistral des Comtes de Vienne », doit attirer à nouveau (1) et spécialement l'attention sur ce texte capital pour l'histoire de notre cité au Moyen-Age. Nous pensons être utile aux membres de notre Société en expliquant, au moins dans ses grandes lignes, l'intérêt que présente ce texte, pour nous documenter, soit sur l'aspect de Vienne, dans la seconde partie du XIII^e siècle, soit sur la situation politique, sociale et économique de cette ville et de ses alentours immédiats, à la même époque.

« Les Usages du Mistral des Comtes de Vienne », qui semblent pouvoir être datés de 1275, contiennent le détail des redevances revenant au Sire de Beauvoir de Marc, en tant que Mistral des Comtes de Vienne. Le mistral était, on le sait, un fonctionnaire pourvu de pouvoirs à la fois administratifs, financiers et judiciaires. Pour la garde de la ville, la juridiction civile et criminelle et le recouvrement des

(1) Nous disons : à nouveau parce que le texte des Usages avait déjà été publié dans l'important « Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au Moyen-Age » du regretté M. Devaux, alors professeur aux Facultés Catholiques de Lyon. Mais cette publication qui n'était d'ailleurs pas un fac-similé n'était accompagnée d'aucune traduction ; celle de M. Th. de Maisonneuve offre donc plus facilement matière à étude et à commentaire.

droits féodaux, l'administration de Vienne au XIII^e siècle était confiée à deux mistraux, celui de l'Eglise et celui des Comtes ; à cette époque la mistralie des Comtes était héréditaire dans la famille de Beauvoir, une des plus puissantes de la région.

Il y avait à Vienne, dans la seconde partie du XIII^e siècle, trois Comtes temporels : l'Archevêque qui tenait ses droits des donations de l'empereur Rodolphe III, effectuées entre 1011 et 1028, et plus récemment de la donation faite par le Seigneur de Pagny (1263), ainsi qu'il va être dit plus loin — le Dauphin qui tenait les siens de Berthold, duc de Bourgogne (1), dernier des recteurs ou vice-rois de Bourgogne, et probablement aussi de la maison même de Boson en tant qu'héritier de la Comtesse Marguerite (2) — enfin le chef de la Maison de Vienne-Mâcon représentant la descendance de Charles Constantin, arrière successeur du duc Boson ; les droits de cette dernière famille n'étaient sans doute plus guère qu'honorifiques par suite de la cession consentie le 21 janvier 1262 à l'Archevêque Jean de Bernin par Hugues de Pagny qui paraissait bien la représenter, mais cette cession, paraît-il, n'avait pas reçu l'approbation de l'empereur et pouvait par suite être contestée.

On peut distinguer dans le texte des *« Usages du Mistral des Comtes de Vienne »*, quatre parties : la première (3) expose les droits du Seigneur de Beauvoir, en tant que Mistral des Comtes, pendant la foire de St-Martin, les redevances des gens de métier et de certaines propriétés situées apparemment au nord de Vienne ; la seconde (4) fait connaître les cens communs au Mistral des Comtes et aux Seigneurs de Bois Royal ; la troisième (5) ceux communs au Mistral des Comtes et au Mistral de la dame de Seyssuel ; la quatrième enfin (6) renferme l'énumération de redevances

(1) Celui-ci, qui tenait ses droits de l'empereur par suite de la révolte contre ce dernier en 1127 du représentant des Besonides, les avait cédés à Guigues d'Albon, du consentement de l'empereur Frédéric I^{er}.

(2) Voir ce que dit à ce sujet M. U. Chevalier au T. II, p. 142 de sa belle étude historique sur la Constitution de l'Eglise de Vienne.

(3) Pages 14 à 16 (in medio) de la publication de M. Th. de Maisonneuve.

(4) Pages 16 (in medio) à 19 (5^e ligne) de la même publication.

(5) Pages 19 (5^e ligne) à 20 (in fine) de la même publication.

(6) Pages 21 à 24 de ladite publication.

censuelles dues par diverses propriétés tenues en fief des Comtes et la liste de quelques autres fiefs, puis l'indication des redevances sur la boucherie ou ceux qui y travaillent, enfin quelques redevances spéciales à la charge de certains industriels.

I

Il ressort d'abord du texte quelques détails intéressant l'aspect de notre ville et de ses environs immédiats dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et, en premier lieu, le côté nord de la cité (p. 15).

En descendant le Rhône, dès que l'on approchait de Vienne, on trouvait à droite la roche de St-Romain-en-Gal, à gauche le coteau de Val Rosier, ensuite ceux d'Estres-sin (1) et d'Escharavelle (sic) en partie alors couverts de vignes ; tout près du fleuve proéminait comme maintenant le Puy St-Didier ; une maladrerie se trouvait vers cet endroit et une autre à Mont-Rosier ; dans la saison propice, des pêcheurs qui gueltaient même la lamproie (2) avec des lignes de fonds animaient les bords du fleuve.

Passées les premières rampes de Mont-Salomon dominé par le château de la Bâtie, propriété de l'Archevêque, on trouvait les murailles qui ceignaient Vienne du côté nord ; deux portes, celles de Mauconseil et d'Arpod s'ouvraient dans ce rempart entre Mont-Arnaud et le Rhône. Presque aussitôt après, la Gère apparaissait.

Bordé de murailles, le quartier de la Gère était un quartier fort mouvementé. En remontant sa rive droite, le voyageur rencontrait presque successivement trois églises : N.-D. d'Outre-Gère, propriété de l'Abbaye de St-André-le-Bas, St-Sévère et St-Martin appartenant à l'Abbaye de St-Ruf ; à sa droite deux ponts, le pont de Gère, puis le pont de St-Martin franchissaient l'un après l'autre la rivière.

La Gère, on le voit par le texte des « Usages » (3) était

(1) Le texte dit « Trocins », et il ne paraît pas douteux que c'était là l'antique vocable car le même lieu est également nommé « Treclanus », en 915, dans un diplôme de Louis l'Aveugle.

(2) Cf. p. 15 de la publication.

(3) P. 15 et 22 de la publication Maisonneuve.

déjà le quartier des tanneurs, des mouliniers (Moulin du Fanjat) et des forgeurs ; les coteaux qui dominaient sa rive méridionale étaient en partie couverts par le bois que l'on appelait Bois royal ; en remontant, on trouvait Pont-Evêque et ses prairies.

Si, revenant sur ses pas, on franchissait la rivière par le pont de Gère, on parvenait au carrefour de Péron, quartier animé, comme celui de Cuvrière à proximité, quartier des Commerçants et des affaires ; on y trouvait le macel, lieu où se tenait la boucherie, propriété des Comtes (1).

A deux pas étaient le quartier des juifs et l'Eglise St-Pierre-entre-Juifs nommée aussi paroisse de l'Orme ou grande paroisse à cause de la richesse de ses habitants ; un orme ombrageait la place qui la précédait ; là, les bourgeois s'étaient rassemblés pour demander une commune, et, en mémoire de ce fait, croit M. de Terrebasse, ils avaient adopté l'orme pour armoiries.

Longtemps les juifs avaient vécu en paix à Vienne et y avaient prospéré (2) ; au dire de « la Gallia Christiana » ils avaient même établi chez nous trois synagogues dans la seule paroisse de St-André-le-Bas. Mais, vers le milieu du XIII^e siècle, leur situation avait changé, et nous avons une lettre du Pape autorisant l'Archevêque Jean de Bernin « à purger sa province » des juifs trop longtemps tolérés... qui n'observaient pas les statuts les concernant ; à l'époque de la rédaction des « Usages » ils étaient donc peut-être expulsés de Vienne, pas pour longtemps d'ailleurs, puisqu'on les y retrouve en 1289 où on les oblige à l'observance de diverses prescriptions.

Laissant à droite la vicille abbaye de St-André-le-Bas et ce curieux édicule de la Table Ronde, refuge pour les persécutés et les accusés (3), par la voie très étroite, le voya-

(1) Voir p. 23 de la publication Maisonneuve.

(2) « Grâce à la bienveillante protection du Souverain Pontife, explique M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, en une intéressante publication, les juifs purent vivre longtemps à Vienne et y former une colonie assez importante. Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, les juifs n'ont eu à souffrir (en Dauphiné) que de la rapacité des Dauphins... ».

(3) On connaît au sujet de ce refuge l'intéressante notice de M. de Terrebasse dans ses Inscriptions viennoises du Moyen-Age ; on lira aussi avec fruit la note 26 de M. de Maisonneuve (p. 26 de sa publication).

geur parvenait bientôt au Palais du Dauphin ; à proximité, N.-D. la Vieille, l'ancien temple d'Auguste et de Livie transformé en église, dressait ses antiques colonnes cannelées et ses chapiteaux engagés dans la maçonnerie. Quelques pas plus loin, un groupe d'édifices importants s'offrait aux regards : à gauche la maison forte des Canaux et la Maison de l'Aumône, en face et à droite l'Archevêché et St-Maurice inachevée entourée de son important quartier des Cloîtres.

Entre St-Maurice et St-André-le-Bas, les murailles de Vienne bordaient le Rhône ; elles étaient coupées par une porte par laquelle on aboutissait au pont, récemment construit ou rétabli par Jean de Bernin, qui franchissait le fleuve à hauteur de la tour que Philippe de Valois devait soixante ans plus tard élever à St-Colombe ; non loin du pont se trouvaient l'église dédiée à St-Ferréol, ancien martyr viennois, et un hôpital.

Vienne, nous l'avons dit, avait un autre hôpital plus important, sur l'emplacement de celui actuel (1) ; il devait prendre plus tard le nom d'hôpital St-Paul. Au-dessus, était le quartier haut de la ville dominé par le Château de Pipet, propriété de l'Eglise de Vienne ; sur les flancs de la colline se trouvaient l'Abbaye de St-André-le-Haut, un abat-toir et une maladrerie (2).

Geint encore en grande partie de ses murailles antiques des III^e et IV^e siècles, le Château de Pipet était une belle forteresse admirablement située. De là, tout Vienne apparaissait, Vienne serrée entre ses murailles, Vienne avec ses demeures souvent piquées de tours, ses nombreuses Abbayes et Maisons religieuses et l'imposante masse inachevée de sa Cathédrale, Vienne avec, par de-là la gorge de la Gère, le fier Château de la Bâtie et, de ci de là, des ruines romaines.

Au sud du district des Cloîtres, s'entassaient les voies étroites du quartier de Frissin, puis l'église St-Georges presque adossée à la partie sud des remparts faisait à la cité

(1) Cf. p. 21 (in fine) de la publication de M. de Maisonneuve.

(2) Cf. p. 22 de la même publication.

une pieuse clôture. Franchie la porte, on côtoyait la vénérable Abbaye de St-Pierre ; à gauche et plus loin, c'était Vimaîne (1) et la campagne, campagne cultivée, où se faisait notamment une abondante moisson de chanvre. Sur les collines on pouvait voir la maison forte de St-Gervais, propriété du Dauphin, et le prieuré de St-Just.

Telle était Vienne. Mais, si son aspect était assez différent de celui actuel, sa physionomie politique l'était encore bien davantage ; le texte des « Usages du Mistral » nous donne à cet égard des aperçus vraiment curieux qui confirment ce que nous savons par ailleurs de l'émiettement politique de l'époque féodale (2).

II

Cet émiettement politique était en certaines régions, et chez nous notamment, poussé à l'extrême. Dans la seconde partie du XIII^e siècle, plusieurs maîtres se partageaient la ville de Vienne : l'Archevêque d'abord, dans une certaine mesure le Chapitre de la Cathédrale, les Comtes et dans leur petite sphère, certaines Abbayes.

Comme l'explique assez bien M. Th. de Maisonneuve, « les Usages du Mistral permettent de se rendre compte de l'importance assez restreinte des droits des dauphins (3) sur Vienne ; ils ne s'exerçaient dans la ville proprement dite que sur les maisons qui avaient été bâties, de leur consentement, sur le vaste emplacement entourant le vieux palais des rois de Bourgogne, situé auprès de N.-D. la Vie. Le macel ou boucherie, qui faisait partie de leur fief, était situé en arrière de la place qui s'étendait au nord du palais, entre le couvent de St-André-le-Bas et le faubourg de Cu-

(1) Cf. p. 22 de la publication de M. de Maisonneuve.

(2) Pour avoir une idée de cet émiettement politique en ce qui concerne la France du XIII^e siècle sous St-Louis, on lira avec le plus grand profit l'étude très soignée de M. Auguste Longnon, aux Annexes de la grande édition de Joinville par M. Natalis de Wailly, p. 566 et suiv. En ce qui concerne plus spécialement nos régions, la lecture des ouvrages de M. Poupartin (le Royaume de Bourgogne spécialement), de M. Paul Fournier (le Royaume d'Arles et de Vienne), enfin la si curieuse publication de M. Vachez sur « la Chartreuse de Ste-Croix en Jarez », documenteront amplement le lecteur sur ce même point.

(3) Je crois qu'il faudrait dire : des Comtes.

vière dont les artisans étaient vassaux des dauphins. En-dehors des remparts, la partie delphinale s'étendait vers Pipet, bornée au sud-est par le bois dit Bois-Royal, entre ce château et Pont-Evêque, et vers le nord depuis la Gère, dans la direction de Mont-Rosier jusqu'au Rhône à l'ouest; elle atteignait jusqu'au territoire de Seyssuel, fief de l'Archevêque. Les dauphins n'avaient donc au XIII^e siècle aucun droit (1) sur le centre de la ville, sauf sur les abords immédiats de leur palais ».

Les Dauphins qui n'avaient, on le voit, sur Vienne, concurremment avec les autres Comtes, que des droits bien modiques, profitaient en dehors de la ville, jusqu'aux Cévennes d'un côté et de l'autre jusqu'au cœur des Alpes, de fiefs considérables qui faisaient de leur famille une des plus importantes du sud-est et la mettaient sur le même pied que celle de Savoie. Ces fiefs, ils les tenaient en partie de nos archevêques : vers 1030 en effet, l'archevêque Brochard ou Burchard avait inféodé la partie septentrionale du Viennois à Humbert II, comte de Savoie et du Bugey, et sa partie méridionale à Guigues, comte d'Albon, dauphin (2). En 1275-76, les possessions du Comte de Savoie s'étendaient à l'ouest jusqu'à St-Jean-de-Bournay et St-Symphorien-d'Ozon, suivant une bande horizontale, d'ailleurs souvent interrompue par des seigneuries diverses ; quant à celles du Dauphin, qui se prolongeaient à l'est jusqu'à Gap et Embrun en englobant presque la totalité des arrondissements actuels de St-Marcellin et de Grenoble et à l'ouest jusqu'au-delà de la région d'Annonay, elles étaient également interrompues, et notamment par les possessions des puissants seigneurs de Roussillon dont les fiefs formaient une ligne brisée depuis le Forez et les Monts du Lyonnais à l'ouest jusqu'à Tullins et Rives à l'est, ligne dont les points principaux étaient Annonay, Quintenas, Serrières, Roussillon, Anjou, Jarcieu (3).

(1) Il faut mentionner ici en plus certains droits que les Comtes possédaient sur le territoire de l'Aiguille (Voir p.21 de la publication de M. de Maison-neuve).

(2) Cf. C. Faure « la Réunion de Vienne à la France », p. 55.

(3) Voir Vachez, op.-cit., qui contient de très intéressantes précisions sur la famille de Roussillon.

Autrement importante et étendue que celle des Comtes étaient à Vienne à cette époque l'autorité de l'Eglise et surtout celle de l'Archevêque. Celui-ci était seigneur de la ville et chargé de sa défense; lui aussi avait un mistral, à la fois juge séculier de tous les habitants et gouverneur de la cité dont il avait la garde, sauf, comme nous l'apprend le texte des « Usages », pendant les foires des Comtes qui commençaient à la St-Martin et duraient quinze jours.

En dehors de Vienne, les possessions directes de l'Eglise viennoise étaient peu importantes; elles ne comprenaient que le château de Seyssuel et son mandement bénéficiant également à la famille de Seyssuel (1), Communay et Feyzin plus au nord, Reventin, St-Clair et Mantaille au sud. Néanmoins, avec sa grande puissance morale et le nombre considérable de ses vasseaux, notre Eglise faisait belle figure.

Le Chapitre de Saint-Maurice avait son autorité à Vienne, autorité imprécises, il est vrai, à cette époque (2), sur la terre de St-Maurice qui était sa mense et, principalement, sur le périmètre des Cloîtres (3). « Ce monde, explique le Chanoine Ulysse Chevalier (4), a son administration à part et même des juges, un tribunal, des prisons. Les lois qui régissent la partie de la ville en dehors de ces murs sont différentes de celles qui règnent au-dedans; nul juge séculier ne peut instrumenter dans le cloître et quiconque demande asile peut y demeurer huit jours à l'abri de toute poursuite. L'archevêché est compris dans l'enceinte du cloître,

(1) Le château de Seyssuel avait été cédé à l'Archevêque le 10 juillet 1123 par les héritiers de Guillaume-de-Seyssuel. M. le Chanoine Ulysse Chevalier explique que « L'Archevêque en rendit la moitié à Bérard et à Guilla pour la tenir de lui en fief... rendable » et qu'en conséquence l'Eglise « a acquis la propriété de la moitié de Seyssuel et le fief du reste » (Cf. Constitution, II, p. 215).

(2) Dès le XI^e siècle les biens donnés par le roi Rodolphe étaient divisés en deux menses. « La terre de l'Eglise de Vienne ou évêché formait la mense personnelle de l'Archevêque... La terre de St-Maurice, qu'on appelait aussi la commune des Chanoines, formait la mense du chapitre qui en jouissait d'une façon plus ou moins indépendante de l'évêque ». (Cf. de Manteyer, au Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, 4^e série, t. VII, p. 137).

(3) Le périmètre des Cloîtres était limité sensiblement par la maison des Canaux à l'est, la place St-Ferréol au nord, le rivage du Rhône à l'ouest, la porte Reminiscere et St-Maurice au sud (Cf. Chanoine Chevalier, op. cit. I, p. 83).

(4) Op. cit. I p. 81.

mais il échappe à ses lois ». Le chapitre allait, peu après, obtenir à Vienne une autorité encore plus précise et probablement plus étendue (1).

Faut-il maintenant ajouter que diverses maisons religieuses de notre cité avaient dans leur petite sphère leur autorité particulière, soumise toutefois, semble-t-il, à cette époque, « à la justice et l'obéissance de l'église de Vienne (2) ».

III

Qu'étaient socialement les habitants de cette région si politiquement bouleversée ? On pourrait penser qu'ils devaient être eux-mêmes fort peu unis, épousant les querelles de leurs chefs et ainsi souvent en antagonisme. Il n'en était rien à l'époque qui nous intéresse. Bien différente de Lyon où une forte et trop souvent turbulente bourgeoisie fut au XIII^e siècle fréquemment en conflit avec les Archevêques et les Chanoines (3), Vienne demeura calme, surtout sous l'administration sage et sagement progressiste de son grand Archevêque Jean de Bernin, aussi calme sans doute que le royaume de France voisin et le vaste Comté de Poitiers ou Poitiers-Auvergne si bien gouverné par Alphonse, frère de St-Louis.

Elle avait d'ailleurs, et « les Usages du Mistral » nous en témoignent, les éléments qui permettaient une tranquillité laborieuse : ce n'étaient pas chez nous, comme à Lyon, des commerçants nombreux et opulents, ambitieux d'un pouvoir qu'ils estimaient ne leur être que trop peu

(1) En 1285, époque où la mense archiépiscopale fut définitivement séparée de la mense capitulaire et où le Chapitre obtint à Vienne le Château de Pipet, la maison des Canaux, Mont-Salomon, les hauteurs de Ste-Blandine et de St-Just, la juridiction du cours de la Gère entre les deux ponts et celle du quartier des Cloîtres, puis le 15 juillet 1309, jour où le Chapitre obtint des privilèges considérables.

(2) C'est du moins ce qui paraît résulter de la Bulle du Pape Calixte II du 28 juin 1119. (Cf. le texte donné par M. le Chanoine Chevalier, op. cit. II, p. 113), au XI^e s. au contraire, il semble que l'Abbaye de St-Pierre avait maintenu son indépendance même vis-à-vis de l'autorité épiscopale (Cf. Pourpardin : Le Royaume de Bourgogne, p. 334).

(3) Peu de temps auparavant, en 1269, cette bourgeoisie ou plutôt, semble-t-il, la plus riche partie de cette bourgeoisie, s'était insurgée à mains armées contre les Chanoines ; quelques-uns de leurs troupes avaient même commis d'horribles excès.

libéralement concédé, c'étaient en majorité des cultivateurs et des travailleurs exerçant généralement ces métiers modestes nécessaires à l'existence (1), la boulangerie, la boucherie, la pêche, le tissage, la cordonnerie, etc. ; les tanneurs, les doreurs et les forgerons, les hôteliers aussi, qui semblent avoir été relativement nombreux à Vienne, ville de passage, paraissent avoir constitué un groupe plus cosu que le précédent, mais ils ne formaient pas une masse et ne pouvaient être une force susceptible de troubler la paix publique ; quant aux hommes de lois et aux juifs, ils n'étaient guère préoccupés de politique.

Est-il besoin de dire maintenant que, peu troublée par les divisions politiques, la grande masse de nos viennois d'alors ne l'était pas davantage par celles qui auraient pu résulter des différences de fortune ; personne n'ignore qu'il n'y avait pas au XIII^e siècle de question sociale.

Le simple ouvrier n'avait pas, en effet, à cette époque une existence sensiblement différente de celle de son patron ; la plupart du temps, l'un et l'autre mettaient la main à la pâte et vivaient ensemble côte à côte de la même vie de labeur.

L'homme du peuple commençait généralement par être apprenti, puis il devenait valet. Mais les misères de cette première vie « étaient compensées... par la facilité que le valet avait de devenir maître à son tour. A cette époque, il suffisait la plupart du temps, pour devenir patron, d'avoir amassé quelques économies et d'avoir bonne réputation (2) ».

Autre avantage du travail d'alors : il n'avait pas la continuité qui l'a rendu si longtemps pénible dans notre monde moderne ; outre les dimanches, il y avait par an, aux XIII^e et XIV^e siècles, un grand nombre de fêtes chômées :

(1) Je rappelle ici ce que dit M. C. Faure, de la situation sociale de nos Viennois dans la seconde partie du Moyen-Age. (Cf. son intéressant ouvrage sur la Réunion de Vienne à la France, p. 32 et s.) ; les renseignements fournis concernent, il est vrai, le XV^e s., mais, rapprochés de ceux résultant des « Usages du Mistral » ils les éclairent et les complètent.

(2) Ceci est constaté par tous les historiens compétents ; nous citons ici l'universitaire Petit-Dutaillis, collaborateur de la grande Histoire Lavisse, qui ne peut être suspect de tendresses particulières pour le Moyen-Age.

« un nombre considérable de fêtes étaient chômées à Vienne », explique le Chanoine Ulysse Chevalier.

IV

Ce qu'était la situation financière et économique des habitants de notre cité et de ses alentours immédiats, et plus spécialement les charges auxquelles ceux-ci étaient astreints, le texte des « Usages du Mistral », surtout si l'on y ajoute les renseignements fournis par le tarif de la Leyde perçue à Vienne (1), nous permet de l'augurer, et même, sur certains points, de le préciser. Nous avons pour cela dans les textes dont il s'agit, trois natures de documents : les cens dont étaient redevables dans la seconde moitié du XIII^e siècle les propriétaires ou détenteurs d'immeubles — les taxes, sortes de patentes, imposées à ceux qui exerçaient certaines industries — enfin les droits dus sur les achats et sur les ventes.

Le cens, on le sait, était la redevance annuelle à laquelle étaient assujettis certains propriétaires ou détenteurs d'immeubles (terres ou maisons) et il résultait généralement d'un contrat appelé bail à cens, ou mieux vente à cens, car ce contrat était bien une vente positive effectuée pour un revenu annuel invariable au lieu de l'être pour un prix une fois payé. Ces ventes à cens prirent au Moyen-Age, à partir du XI^e siècle du moins, un tel développement que M. d'Arbois de Jubainville, qui les a étudiées assez spécialement, estime que presque toute la terre possédée auparavant par de grands propriétaires, « presque toute la terre noble, dit-il exactement, et une partie de la terre ecclésiastique » passa à ceux que l'on appelait alors les roturiers (2).

Les cens de propriétés rurales qui figurent au texte des

(1) Nous possédons une copie grenobloise de ce tarif, copie reproduite par M. Devaux dans son « Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au Moyen-Age », p. 85 et suiv. On peut regretter que M. Th. de Maison-neuve n'ait pas eu la pensée ou le courage de donner ce texte à la suite de celui des « Usages du Mistral » car il en est à certains égards le complément.

(2) Cf. Etudes parues dans la Revue des Deux Mondes en 1893. On consultera aussi avec intérêt sur cette question du cens l'Histoire du Droit français de M. P. Viollet.

« Usages du Mistral » sont généralement modiques : plusieurs ne s'élèvent qu'à quelques deniers, ce qui n'est guère surprenant lorsqu'il s'agit de parcelles de bois, mais qui l'est davantage quand il s'agit de terres et surtout de vignes (1) ; or cela se constate dans notre texte. Les cens les plus importants dont il y soit fait mention, sont dus : par la Chamarerie d'une Abbaye (5 sols pour une terre et 3 sols 1 pour une vigne) — par un doreur (6 sols pour son champ de Pont-Evêque) — par la Dame de l'Orme (12 sols pour son pré de Pont-Evêque) — enfin par A. Chayne qui semble avoir été un important personnage puisqu'il figurait à l'enquête de 1276 destinée à préciser les droits des Comtes de Vienne (4 sols 2 et 1 mestier de froment pour une terre, et 60 sols, soit environ, en valeur d'achat, 180 francs en notre monnaie d'avant-guerre, pour un pâturage) (2).

Ces indications donnent, au premier abord, l'idée que la plupart des propriétés citées devaient être de bien faible étendue. Si elles étaient de la nature de celles mentionnées par M. Guérard ou M. Delisle, pour lesquelles la rente accensée était d'environ 2 sous 1/2 en 1277 par arpent de terres situées dans les environs de Paris, soit de 5 à 7 sous par hectare, et de 18 à 20 sous par hectare en Normandie (3), la plupart n'auraient pas dépassé un hectare. Il faut toutefois considérer que nos terres ne valaient sans doute pas celles étudiées par Guérard et Léopold Delisle, et que d'autre part le cens de plusieurs d'entre elles avait été certainement établi, non pas en 1276, non pas même peut-être au XIII^e siècle, mais bien antérieurement et au cours d'une période où la rente était sensiblement moins élevée.

Dans les premiers temps de pratique fréquente de la ven-

(1) Voir p. 18 de la publication de M. Th. de Maisonneuve.

(2) Si l'on veut être fixé, dans la mesure du possible, sur la valeur des redevances que nous venons de mentionner et des autres indiquées au texte des « Usages », il faut savoir qu'il y avait 20 sols dans une livre tournois et 12 deniers dans un sol, que la livre viennoise valait environ un quart de moins que la livre tournois, et qu'au milieu du XIII^e siècle la livre tournois pouvait représenter, en valeur d'achat, environ 80 fr. de notre monnaie d'avant-guerre.

(3) Cf. F. Robiou : « Les Populations rurales en France de la fin des Croisades à l'avènement des Valois », p. 54.

le à cens, en effet, par conséquent aux XI^e et XII^e siècles, les cessions de ce genre furent consenties par les grands propriétaires ou les seigneurs, généralement moyennant des redevances annuelles très modiques, ceci dans le but de peupler et de faire mettre en valeur de nombreuses campagnes alors-improductives (1). Une fois établies, et nonobstant la hausse de la valeur des terres (2), ces redevances annuelles, conformément aux conventions faites, restèrent invariables et ainsi de telles sortes qu'il ne faudrait pas être surpris de constater que dans la seconde moitié du XIII^e siècle les cens en question ne correspondissent plus aux revenus des terres. « Les domaines albergés (3) en 1278, en Dauphiné, dit M. d'Avenel, doivent du septième au dix-huitième des grains ». Or, si, à cette époque, une bonne terre pouvait rendre à l'hectare à peu près neuf hectolitres de blé (4), une terre médiocre, ce qui était sans doute le cas pour la plupart de celles citées dans « les Usages du Mistral », n'en rendait peut-être guère alors que sept donnant un prix de réalisation de 40 à 42 francs. Si le cens de la propriété albergée représentait au maximum le septième de cette valeur, il n'était guère que de 6 fr. ou, en monnaie du temps, de 2 sols viennois. Sur ces bases, les terres citées par les « Usages du Mistral » comme payant 2 sols auraient donc eu une contenance d'au moins un hectare. De toutes ces considérations paraît bien ressortir, d'abord que la plupart de nos propriétaires bénéficiaient de terres d'étendue moyenne (5), et surtout que les cens dont ils étaient redevables étaient vraiment faibles et pour eux bien avantageux si on les met en parallèle avec les fermages actuels.

Les prés et les vignes étaient, bien entendu, d'un prix

(1) Voir d'Avenel : « Découvertes d'Histoire sociale, p. 40 et suiv.

(2) Suivant M. d'Avenel, du XII^e à la fin du XIII^e siècle la terre a triplé de valeur (Cf. op. cit. p. 90).

(3) Un albergement est une emphytéose, par conséquent un bail de 100 ans équivalant à peu près en pratique à une vente à cens.

(4) Cf. d'Avenel, op. cit. p. 56. Un traité de 1290 cité par le même auteur indique le chiffre de 875 litres.

(5) Inutile de faire ressortir que cette conclusion reste sujette à caution par suite de l'incertitude sur la qualité de nos terres d'alors, par suite aussi de l'impossibilité de connaître la date d'origine du cens.

plus élevé que les terres labourables ; la différence était même plus forte qu'aujourd'hui et il paraît qu'il faudrait admettre pour les prés une valeur au moins double et pour les vignes une valeur supérieure encore (1) : un cens de 60 sols, ou 2 livres ou 180 frs pour un pâturage (ce qui est le cas pour celui de A. Chainé) ne prouve donc pas que ce pâturage ait eu une contenance très considérable et les quelques deniers payés pour la plupart des vignes citées semblent bien établir qu'elles étaient peu étendues.

Les cens dus par les maisons paraissent particulièrement faibles ; la plus grevée parmi celles citées par « les Usages du Mistral » est la Maison du chapelain qui doit dix deniers correspondant en valeur d'achat à à peine trois francs de notre monnaie d'avant-guerre, ce qui, on en conviendra, est vraiment insignifiant pour une maison.

Les cens n'étaient pas tous payables en argent. Il ressort du texte des « Usages » que plusieurs vignes payaient en sommée ou en barraux de vin (2) ; un clos paie sa redevance en raisins et en seigle (3) ; des maisons sont redevables d'une certaine quantité de miel (4), d'autres sont débitrices de boîtes de chanvre (5) ; St-André-le-Haut paie la sienne en seigle et en osier (6).

Si, la plupart du temps, les propriétaires bénéficiaient alors d'un cens éminemment favorable, ce n'était pas la seule charge qui leur fût imposé : ils avaient de plus à supporter des droits de mutation et quelques autres taxes indirectes ; au XIII^e siècle, le droit de transmission sur les immeubles était fort élevé (7).

(1) M. d'Avenel dit que « l'hectare de prés avait été, au XIII^e siècle, de 2.000 fr. pour l'ensemble de la France, contre 860 fr. pour la moyenne des labours... Aujourd'hui, continue-t-il, (il s'agit bien entendu d'un chiffre d'avant-guerre) le labour est estimé 1.600 fr. et la prairie 2.600 fr. l'hectare ». Il dit plus loin au sujet de l'hectare de vigne : « il a valu 2.320 fr., de 1201 à 1300... » (Cf. op. cit. p. 100 et suiv.).

(2) Une sommée était une charge. D'après M. Claude Faure, une corbeille de raisins équivalait à 3 ou 4 sommées de vin (Cf. op. cit. p. 64).

(3) Voir la publication de M. Maisonnueve, p. 21.

(4) id. p. 22.

(5) id. p. 22.

(6) id. p. 19.

(7) Cf. d'Avenel (articles parus dans la Revue des Deux Mondes en 1893).

Il y a lieu d'expliquer ici que le droit de transmission dont il s'agit n'était pas un droit de transmission par succession, mais par vente, donation ou échange (Cf. Salvaing de Boissieu, Usage des fiefs).

Des taxes en espèces ou en nature étaient imposées à certaines professions, à l'exercice de certaines industries et aux opérations commerciales, et elles sont souvent fort originales. Leur énumération dans le texte des « Usages » et dans celui de la « Leyde », qui lui sert de complément offre l'avantage de nous faire connaître à la fois ces professions, industries et négociations, les charges qui pesaient sur elles et le degré de considération qu'on leur réservait.

Les industriels et négociants qui demeuraient d'une façon permanente à Vienne et y tenaient généralement boutique, étaient, on peut le constater dans nos textes, des moulinsiers, des boulangères, des bouchers et des tripiers, des marchands de poissons, des épiciers avec ou sans boutique d'apothicaires, des merciers, des vendeurs de draps (1), des tanneurs et des corroyeurs, des cordonniers, des forgerons, des serrailleurs et des doreurs (2).

D'autres opéraient de temps à autre à Vienne, mais généralement, semble-t-il, aux jours de marchés ou de foires : c'étaient des négociants, et leurs opérations roulaient sur les denrées (blé, vin, viandes, poissons, graisses, beurres et fromages, huiles, légumes, le riz notamment, sucres, fruits exotiques et épices variées) (3) — sur les bêtes (chevaux, mulets, ânes, bœufs, porcs, chèvres) — sur les bois bruts ou travaillés, les métaux (fer ouvré ou non, acier, cuivre, plomb ou étain), — sur les étoffes (toiles, draps) et leurs matières premières (lins, cotons, laines, chanvres et soies), sur les ustensiles de cuisine et de ménage (marmites, broches, écuelles, vaisselles, brocs, vases, pilons, verres, meules), sur les cuirs ou les peaux variés, même sur les vêtements ou harnachements militaires (4) (hauberts, etc...) d'encens (5) et les bateaux.

(1) A lire attentivement nos deux textes, il semble qu'il n'existait alors à Vienne d'une façon permanente que des vendeurs de draps d'Annonay, mais qu'il s'y vendait aux marchés ou aux foires également des draps d'Outre Rhône et de Mont-Ferrand, des bruns du Puy, de Romans et de Valence et des draps de Béziers (Cf. paragraphe 6 du texte de la Leyde).

(2) Nos textes ne parlent pas des hôteliers ; faut-il croire qu'ils n'étaient pas imposés.

(3) Le texte de la Leyde cite les amandes, les figues, les dattes, la cannelle, le gingembre, la girofle, le poivre (V^r parag. 2 et 3 du texte).

(4) Cf. Leyde de Vienne, parag. 16.

(5) id. parag. 13.

Au XIII^e siècle, dans notre cité, tous ces métiers paraissent s'être exercés librement, c'est-à-dire sans être assujettis à un système corporatif quelconque (1), ce qui ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas unis entre eux par les liens de l'Association. Il serait surprenant en effet que Vienne, ville d'Eglise, qui avait pratiqué largement à l'époque gallo-romaine l'association professionnelle ne se fût pas préoccupé d'organiser des Confréries, et notamment des Confréries de métiers à l'exemple de tant d'autres cités du moyen-âge.

A vrai dire, nous n'avons pas sur ce point de preuves matérielles remontant aux XIII^e et XIV^e siècles. Mais un document de la première moitié du XVI^e siècle rapporté par M. Claude Faure, dans son opuscule si intéressant sur « les Confréries de la Ville de Vienne au milieu du XVI^e siècle », parle de la « très noble et très ancienne confrérie de messieurs les marchands de Vienne fondée sous l'invocation et titre de la Purification de Notre Dame » ; le document en question reproduit ses règlements dont le principal établissait que « la Confrérie des Marchands se proposait de travailler à la gloire de Dieu et au soulagement des pauvres ». Il semble qu'il n'y a pas de raison sérieuse de douter que cette importante Confrérie ait existé à Vienne au XIII^e siècle.

Les taxes annuelles imposées à certaines professions et à l'exercice de certaines industries sont presque toutes men-

(1) Tout paraît indiquer qu'il en était ainsi, d'abord parce que les régnons voisins de Vienne échappaient à la corporation obligatoire : c'est ainsi qu'à Lyon et dans le Lyonnais, non seulement les corporations ne jouissaient d'aucun monopole, non seulement, parmi les franchises de la ville, figurait la faculté « pour les ouvriers de tous métiers d'exercer librement leur profession sans être assujettis à la maîtrise », mais « les patrons y répugnaient évidemment au système des corporations ». D'autre part, suivant M. Hubert Valeroux, en son intéressant ouvrage sur les corporations « le caractère de la législation industrielle dans les villes du midi de la France (comme en Italie) est que chacun peut exercer le métier qui lui convient, sans être obligé de produire un chef-d'œuvre et de se faire recevoir dans une compagnie fermée, qu'il suffit qu'il observe dans son travail les règles établies par la municipalité ». Enfin, dernière raison particulièrement puissante de croire à l'existence chez nous de la liberté des métiers : la surveillance de la fabrication y appartenait, ainsi que le fait remarquer le Chanoine Ulysse Chevalier « à la Cour temporelle Archevêque » ou au mistral des Comtes pendant leurs foires. Or, si les corporations avaient eu la haute main sur les métiers viennois, les gardes jurés eussent surveillé la fabrication.

tionnées au texte des « Usages du Mistral ». On y voit que la boulangerie était très faiblement imposée (3 deniers), et l'on ne peut s'en étonner quand l'on sait à quel point au Moyen-Age on redoutait la famine (1). Ceux qui vendaient des draps d'Annonay « devaient d'après le texte des « Usages (2) trois aunes de ce drap aux Comtes et on ristournait douze deniers à chacun » et, d'autre part, chaque marchand de draps qui vendait des draps d'Annonay, des bruns de Valence ou d'Outre-Rhône, devait « chaque année, explique le texte de la Leyde (3) de Vienne, « trois aunes de ce drap et les collecteurs de la Leyde lui ristournaient douze deniers » ; comme il n'est pas question en nos textes de marchands de draps de Vienne parmi ceux qui sont imposés à la taxe annuelle, comme de son côté le texte de la Leyde ne mentionne, on l'a vu, aucun drap viennois parmi ceux qui sont assujettis aux droits sur les achats et ventes, une absence si persistante paraît confirmer, ce que l'on peut déjà présumer par ailleurs (4), que l'industrie drapière n'était pas encore née chez nous.

Plusieurs articles sont consacrés à ceux qui s'occupaient des peaux (5), industrie sans doute déjà importante. Pour les droits, on distinguait les industriels qui commençaient à travailler les peaux blanches, ceux qui travaillaient les peaux alunées (6), et ceux qui travaillaient les peaux blanches, enfin ceux qui commençaient le foulage des cuirs ; ces derniers étaient beaucoup plus imposés et au même ta-

(1) Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que l'on tenait à rendre la consommation de pain le plus accessible possible, et par suite à retenir le blé à Vienne, c'est que l'on dispensait en temps ordinaire cette céréale si précieuse de droits de leyde ; il n'y avait même alors de droits d'entrée sur cette marchandise que lorsque la quantité dépassait 20 émines (art. 30 et 31 de la Leyde de Vienne), et par contre celui qui emmenait le blé qu'il avait acheté à Vienne devait 1 denier par setier et même 2 en temps de foire (art. 29).

(2) Cf. p. 15 de la publication de M. de Maisonneuve.

(3) Paragraphe 61.

(4) Cf. l'Etude de M. Francis Bresse paru au N° 11 des Bulletins de notre Société, p. 165 et suiv., cette étude établit à vrai dire que l'on foulait du drap au Gauchon au XVI^e siècle, mais du drap apporté d'ailleurs, et en l'espèce, semble-t-il, de Condrieu ; le drap en question serait sans doute celui que l'on qualifiait de drap d'Outre-Rhône.

(5) Cf. Publ. Maisonneuve, p. 15.

(6) L'alun était employé pour la conservation des peaux et pour la teinture ; il venait alors d'Orient.

rif que ceux qui commençaient à travailler les peaux blanches, ce qui donne à penser que ces gens retireraient de leur labeur un profit plus important que les autres. Quant aux cordonniers, ils devaient la modeste taxe annuelle de huit deniers.

On distingue, dans « les Usages du Mistral » (1) les forgerons qui travaillent avec enclume et ceux qui travaillent en cornues ; ceux-ci étaient moins imposés d'un tiers.

Des articles spéciaux sont consacrés à ceux qui s'occupaient des viandes (2). La boucherie, appelée macel, était, on l'a dit, la propriété des Comtes ; aussi une série de redevances parfois bizarres étaient stipulées à la charge de ceux qui utilisaient ce local :

« Si le boucher vendait du chevreau dans le macel, les gens de la maison du Seigneur ou du Mistral pouvaient en emporter pour leur usage » ; « s'il vendait de l'agneau en dehors, ces mêmes gens pouvaient en faire autant si le boucher le farcisait et le roulait ».

« Si le tripier qui cuit les bœufs répand l'eau dans le macel, il doit 3 sols et demi. Si le tripier qui cuit les têtes jette les os, il doit même somme. S'ils fondent les graisses de Pâques à la St-Martin, ils doivent encore semblable somme. Même taxe est encore dû s'ils écorchent le bœuf au macel, sauf dans les 4 cas suivants : si le Rhône est tellement gros qu'on ne puisse écorcher dans la rivière, s'il y a telle pluie qu'on ne puisse y aller facilement, ou telle chute de neige que cela détériore la viande, ou enfin si grand vent qu'on ne puisse tenir facilement son chulet (3) allumé.

Si le boucher achetait un bœuf au plus, il était d'usage que la langue fût pour lui, ce qui fait présumer qu'il en était autrement lorsqu'il en achetait plusieurs (4).

Cette dernière redevance reposait sur des opérations d'achat. Nous avons vu qu'il existait beaucoup d'autres

(1) Public. Maisonneuve, p. 14.

(2) Publication Maisonneuve, p. 23 et 24.

(3) Le chulet était la petite lampe à huile de la forme des anciennes lampes romaines que l'on peut voir à notre Musée.

(4) Ce que dit M. Claude Faure à la p. 63 de son ouvrage sur « la Réunion de Vienne à la France » me paraît bien confirmer cette présomption.

opérations de cette nature, mais alors sur ce qui se vendait au détail à Vienne. Dans la plupart des cas, le vendeur et l'acheteur devaient également une fraction de l'impôt et celui-ci était augmenté durant la période des foires (1).

Il y avait à Vienne deux foires, celle de l'Archevêque et celle des Comtes. Les foires de l'Archevêque ou de sa Cour temporelle commençaient à la Fête-Dieu et duraient quinze jours ; celles des Comtes commençaient le jour de la St-Martin d'hiver et duraient également quinze jours. Nos textes nous apprennent que, durant ces dernières foires, un personnel spécial de sergents était entretenu et nourri, et que les négociations donnaient lieu à des droits plus élevés et à certains droits spéciaux : c'est ainsi que « les merciers qui portaient de menues merceries par la ville durant les foires devaient donner 2 deniers ; 4 deniers s'ils occupaient un banc » ; les étrangers avaient aussi à faire face à certaines taxes particulières (2).

Les derniers renseignements de nature économique que nous fournissent nos textes sont relatifs à la nourriture de nos ancêtres du XIII^e siècle. Cette nourriture était assez variée pour une époque où les relations internationales n'étaient pas aussi développées et aussi différentes que celles d'aujourd'hui.

Les viandes consommées comprenaient non seulement du bœuf, mais aussi du porc, du chevreau, de l'agneau, et plus exceptionnellement des poules et des lapins ; le poisson n'était pas négligé et outre les poissons du Rhône parmi lesquels se trouvait la fameuse lamproie mentionnée par le texte des « Usages du Mistral » on avait des poissons du lac de Genève, et même des poissons de mer (3), tels que le hareng, la sèche.

On avait aussi certains légumes, du riz, des échalotes, des

(1) Pour compléter cette question des impôts viennois, nous croyons utile de faire remarquer que, en vertu de la Charte de franchises qui leur avait été accordée par Jean de Bernin, nos ancêtres ne payaient pas de tailles.

(2) Voir articles 59 et 60 du texte de la Leyde de Vienne.

(3) Articles 12 et 14 du texte de la Leyde de Vienne.

oignons (1), des laitages, du fromage (2). On se servait non seulement de beurre, de graisse, d'huile et de suif, mais même de graisse de baleine (3), on utilisait le sel, le poivre, le sucre et des épices (4), on avait des pâtisseries (5).

Nos textes ne nous apprennent directement rien sur le prix des choses. La viande et le vin, devaient être assez bon marché : « le manœuvre d'aujourd'hui, explique M. d'Avenel (6), gagne environ 1600 grammes de viande ; au XIII^e siècle, le produit de sa journée équivalait à 1.900 grammes et à 2.500 au XIV^e ». Le porc surtout devait être à la portée de toutes les bourses, car l'impôt qu'il supportait était insignifiant (1 maille) (7), le chevreau également (1 denier le cent) (8) ; quant au bœuf, il est bien à présumer que le prix en devait être peu élevé, car il ne supportait qu'un denier de leyde (9) ; la poule et le lapin devaient être plus chers, partant plus estimés, puisqu'il était prescrit d'en donner pour ses repas au chef préposé à la surveillance des foires des Comtes (10). Quant au vin « il a été, dit M. d'Avenel (11), la boisson usuelle des Français du Moyen-Âge. La vigne était cultivée sur la totalité de notre territoire, dans les départements même où l'on boit aujourd'hui de la bière et du cidre ». C'était la difficulté des transports qui grevait parfois les prix mais cette difficulté « qui maintenait, en deçà de la Loire, les vins à un prix assez haut, les faisaient descendre à rien dans les régions du midi lors des années d'exceptionnelle abondance ». Le pain, par contre, malgré la modicité des taxes qui le frappait, paraît avoir été un peu plus cher qu'aujourd'hui. D'une façon générale, sui-

(1) Art. 3, 35 et 36 du même texte.

(2) Art. 39 du même texte.

(3) Art. 15 du même texte.

(4) Art. 2 et 3 du même texte.

(5) On trouve les « oublis » dans le texte des Usages (p. 14 in-fine de la publication).

(6) Cf. « Découverte d'Histoire sociale », p. 177.

(7) Art. 18 du texte de la Leyde de Vienne.

(8) Art. 8 du texte de la Leyde de Vienne.

(9) Art. 18 du texte de la Leyde de Vienne.

(10) V. p. 14 de la publication de M. de Maisonneuve.

(11) Cf. « Découverte d'Histoire sociale », p. 178.

vant M. d'Avenel, « sous le rapport de la nourriture, l'homme de labour des XIII^e et XIV^e siècles était plus aisé que le journalier actuel (celui d'avant-guerre) de 3 à 6 % ».

L'habillement était d'un coût assez élevé. « Pour acquérir un habillement en laine, si grossière fut-elle, il fallait, explique le même auteur (1), aux XIII^e et XIV^e siècles, y em-Dauphiné septentrional au Moyen-Age ». Il suffira pour le manœuvre du Moyen-Age, beaucoup plus du huitième de son salaire ».

Est-il utile maintenant de signaler l'intérêt linguistique du texte des « Usages du Mistral » ? Ce travail a été trop bien et trop complètement fait par Mgr Devaux dans son bel ouvrage déjà rappelé ici sur « la Langue vulgaire du Dauphiné septentrionale au Moyen-Age ». Il suffira pour donner une idée de cet intérêt linguistique de signaler que notre texte est le plus ancien document, et le seul de sa date, que nous possédions sur le langage viennois au Moyen-Age, langage de caractère mixte, intermédiaire entre la langue du nord et celle du midi de la France à cette époque, et que l'on a qualifié à juste titre de franco-provençale, langage souvent très proche du latin vulgaire et qui a ainsi l'avantage de nous fournir des renseignements faciles très précieux sur l'origine de plusieurs de nos vocables (2).

Nous n'en dirons pas davantage ; nous avons avant tout

(1) Cf. « Découvertes d'Histoire sociale », p. 182.

(2) Nous signalons surtout ici les termes : Saint Mari la Ves, Pupet, Vimcina, Assoler.

Saint Mari la Ves de *vetus* vieille ; ce terme nous assure sur le nom primitif de l'église établie dans le temple d'Auguste, et ainsi nommée, dit Mgr Devaux (o. c., p. 77), pour la distinguer de Notre-Dame d'Outre-Gère.

PUPET, Pipet : ce mot est étroitement apparenté avec les mots *Poype*, *Poypi* mots très répandus dans nos régions. Ces divers vocables désignent très probablement une éminence, un pic et, comme le fait remarquer Mgr Devaux (o. c., p. 318) il faut les rattacher vraisemblablement au latin *pupa*, pousse, pointe.

VIMEINA : nous voyons là, très claire, l'origine du vocable *Vimaine* (Via mediana, Via meyna) ; entre deux voyelles le « d » de *mediana* s'est transformé ou confondu avec l'« i » ; la même transformation s'est opérée dans la formation du mot « Savoie » du latin : *Schaudia* (Devaux, o. c., p. 71).

ASSOLER, que M. Thomé de Maisonneuve traduit par *maison à étages* (o. c., p. 22), — terme qui paraît provenir du latin *solaris* exposé au soleil, l'étage supérieur d'une haute maison étant particulièrement exposé au soleil, (à comparer nos mots français : Assoler, assolement).

voulu montrer le grand intérêt historique que présente le texte des « Usages du Mistral ». Notre Moyen-Age, si grand à beaucoup d'égards, si pénétré d'idéal, si curieux aussi par ses mœurs et ses usages, n'est pas assez connu. C'est le mérite d'une publication comme celle de M. de Maison-neuve de nous y faire pénétrer un peu plus.

C. GIRARD,

*Licencié ès-lettres, Secrétaire de la Société
des Amis de Vienne.*

CHRONIQUE VIENNOISE

1927

— Le 3 janvier, S.A. Nicolas, prince de Grèce et de Danemark, et son épouse S.A. Marina, princesse de Grèce, accompagnés de leur fille, la princesse Kate Frances, allant à Nice, ont déjeuné au restaurant de la Pyramide.

— Notre sociétaire et éminent concitoyen, le poète André Rivoire a reçu la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, au début du mois de février. Huit mois après, il a été nommé membre du Conseil supérieur d'enseignement au Conservatoire National de Paris.

— Au cours des travaux de réfection de la façade septentrionale de la maison de M. J. Bruyat, charcutier, maison située à l'angle de la rue des Orfèvres et de la rue du Collège, on a remis à jour, au mois de juin, une ancienne inscription gravée sur un bloc de pierre : RUE DE LA CHÈVRERIE. Cette inscription, qui semble dater du XVIII^e siècle et qu'on a laissée en place à côté de la plaque émaillée moderne, rappelle que la rue du Collège s'appelait autrefois rue de la Chèvrerie; parce qu'elle conduisait, en la remontant, au lieu où se tenait le marché aux chèvres, porcs et autres bestiaux de petite taille.

— Le samedi 30 juillet, au théâtre antique d'Orange, sous le velum semé d'étoiles d'une merveilleuse nuit d'été, a eu lieu une brillante représentation d'*Ulysse* de François Ponsard, tragédie qui fut jouée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre français, le 18 juin 1852. M. Albert-Lambert et Mme Madeline Roch, sociétaires de la Comédie Française, tenaient les rôles d'Ulysse et de Pénélope. L'orchestre des Concerts Colonne, sous la direction du maître Gabriel Picrné, accompagnait les chœurs de Charles Guinod. Plusieurs Viennois étaient allés entendre les vers de leur célèbre concitoyen.

— Au début du mois de novembre, M. Frédéric Mascle, qui était sous-préfet de Vienne depuis 1914, a quitté notre ville et a été remplacé par M. Martin, sous-préfet de La Tour-du-Pin.

— Dans une réunion du mois de décembre, la commission administrative des Hospices a donné les noms suivants aux diverses salles : aux deux salles militaires, ceux du docteur Puzin, médecin-chirurgien de l'Hôpital, mort pour la France et du docteur Bonhomme, ancien médecin du 99^e régiment d'infanterie et ancien médecin-chef des salles militaires de l'Hôpital mixte de Vienne, tué à l'ennemi. A la salle des malades hommes a été donné le nom de Francisque Bonnier ; à la salle des malades femmes, celui de Chantelouve ; aux salles des enfants, celui de Perthus-Berthaud. Le nom de Laurent-Florentin a été donné à la salle des hommes de l'Hospice des vieillards et celui de Julie Rozier, épouse Laurent, à la salle des femmes de ce même hospice. Enfin le nom du docteur Gilbert Rivière, qui fut l'organisateur du service de chirurgie, a été donné aux salles de ce service.

— Au mois de décembre, M. François Dolat qui était agent-voyer de la ville depuis de nombreuses années, a pris sa retraite et a été remplacé, dans ces fonctions, par M. Paul Ullé.

1928

— En février, pendant quatre jours, du 15 au 18, le Rhône a eu une crue formidable, nettement supérieure à celle de Noël 1918. Le vendredi 17 au matin, le fleuve atteignait un niveau de 6 m. 70 au-dessus de l'étiage. Le quartier de l'Isle était envahi par les eaux qui arrivaient dans la rue Vimaine, presque jusqu'à la rue Hector-Berlioz. Dans le quartier de la Porte-de-Lyon, la route nationale était coupée entre le pont de la rivière de Leveau et la place d'Arpod. La circulation était détournée par les rues Macabrey et Maugiron.

— Au début de mars, M. Baptiste Jacquier, architecte dans notre ville, a été nommé architecte ordinaire des Monuments historiques pour Vienne et l'arrondissement.

— Le 29 avril, au scrutin de ballottage, ont été élus députés, pour la première circonscription de Vienne, M. Ennemond Payen, ancien conseiller municipal de Vienne sous la municipalité Pajot

et, pour la seconde circonscription, M. Louis Buyat, avocat, maire de Chaponnay.

— Le dimanche 6 mai, dans la matinée, Mgr Alexandre Caillot, évêque de Grenoble, a consacré solennellement l'église St-André-le-Bas, nouvellement achevée. Le soir, au Salut solennel, une allocution de circonstance a été prononcée par M. le Chanoine Odin, supérieur de l'Institution des Chartreux à Lyon.

— Le jeudi 17 mai, a été inaugurée la piscine édifiée par la Caisse d'Epargne de Vienne sur un vaste emplacement, en bordure du quai Pajot, qui avait fait partie autrefois du couvent des Frères-Prêcheurs ou Jacobins. L'établissement qui comprend avec la piscine de 18 mètres de longueur et de 260 mètres cubes de volume, trois salles de bain et des douches, est l'œuvre de l'architecte viennois, M. Henry Poussin.

— Le dimanche 3 juin, la sortie annuelle de notre *Société des Amis de Vienne* a été consacrée à la visite de Bourg-en-Bresse et de ses monuments. Sous la conduite autorisée des deux érudits bressans, M. l'abbé André Chagny et M. Francisque Girard, les quelque soixante-quinze sociétaires qui composaient le groupe ont visité la merveilleuse église de Brou, les musées, les vieilles maisons de la ville, la pharmacie de l'Hôpital et l'église Notre-Dame. Le déjeuner a été servi au restaurant Rival. Le retour s'est effectué par la forêt de Seillon, St-Paul-de-Varax et Villars. Dans ces deux villages, M. l'abbé Chagny montra l'intérêt archéologique qu'offrent, ici l'église et la poipe, là l'église romane. Ce fut, en somme, une charmante journée qui témoigna, une fois de plus, de la vitalité de notre Société.

— Le XII^e groupement régional des Chambres de Commerce a tenu, dans notre ville, sa session annuelle, les 11 et 12 juin. Des questions d'actualité, la houille blanche et le tourisme, y ont été traitées.

— Dans le cours de l'été, à une semaine d'intervalle, ont eu lieu deux concours : le Concours national des Sapeurs-Pompiers, les 30 juin et 1^{er} juillet, le Concours interrégional de gymnastique de la Fédération générale sportive des Patronages de France, les 7 et 8 juillet. A ces occasions, les rues et places de la ville ont été décorées avec soin par la population. Partout a régné une animation inaccoutumée, pendant les secondes journées surtout qui virent évoluer quelque 6.000 jeunes gymnastes.

— Le 14 juillet et les jours suivants ont été jours de très grande chaleur et le thermomètre a atteint 37° à l'ombre.

— A la fin du mois de juillet, M. Martin, sous-préfet de Vienne, a été nommé secrétaire général de la Préfecture de l'Isère et a été remplacé par M. Jouve, sous-préfet dans les Ardennes. Celui-ci n'a fait qu'un très court séjour dans notre ville et, un mois après sa nomination, a cédé ses fonctions à M. Antelme, sous-préfet d'Oloron.

— Le mercredi 5 décembre, en soirée, a eu lieu l'inauguration de la salle Berlioz. Cette nouvelle salle de spectacle, située 13, Cours Wilson, œuvre de notre sociétaire M. Paul Bresse, architecte, est remarquable par sa disposition et par son acoustique, son confort, son éclairage et sa décoration à la fois sobre et gaie.

Ch. J.



NÉCROLOGIE

1 9 2 7

Notre Société a perdu huit de ses membres :

— M. Camille LATREILLE, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, est mort dans cette ville, le 3 janvier 1927. Originaire de St-Georges-d'Espéranche, il avait fait ses études à l'Institution Robin, et passé sa thèse en 1899, sur : *La fin du théâtre romantique et F. Ponsard*. Par son mariage avec Mlle Burle, il s'était attaché davantage à notre ville.

— M. Pierre-Félix COMBAUDON, mort en janvier 1927, avait été quelque temps inscrit au barreau de Vienne.

— Mme Adophe BARNIER, veuve d'un ancien maire de Vienne, est morte dans sa propriété : les Pasquettes, à l'Isle.

— M. Joannès BOYER, pharmacien, rue Ponsard, est décédé en avril.

— Le 14 mai, M. Alfred-Humbert JACQUIER DE TERREBASSE est mort au château de Terrebasse ; fils de l'historien Alfred de Terrebasse, il a lui-même beaucoup produit, surtout en généalogie ; bibliophile, il a enrichi la bibliothèque héritée des siens ; il l'ouvrait généreusement à tous les travailleurs. Il figure dans la liste de nos sociétaires, dès le second bulletin. Il était président du Comité viennois de la Société de Secours aux blessés militaires. Il était dans sa 86^e année. La Société des bibliophiles lyonnais lui a consacré une brochure où, après avoir passé en revue les principaux événements de sa vie, elle donne le titre et une courte analyse de toutes ses productions. (J. BEYSSAC : *Humbert de Terrebasse, historien et bibliographe*, Lyon, 1928).

— En juillet, est décédé M. Robert COUHARD, notaire ; il avait succédé à M^e Tarlet.

— M. Francisque BABUT, professeur de dessin au Collège de Vienne pendant 31 ans, est décédé à Lyon, en juillet.

— En octobre, M. Gabriel GUILLOT, ancien avoué à Vienne, est mort à Grenoble.

1 9 2 8

Notre Société a perdu six des siens :

— En janvier, M. Edouard PERRET, ancien négociant, mort dans sa propriété de la Gloire de Dieu.

— En février, M. Joannès PERRET, agent général d'assurances, et le chanoine RABATEL, directeur de l'Institution Robin, à laquelle il s'était consacré depuis cinquante années.

— En mai : M. François PONSARD, fils du poète dramatique, est mort à Cannes. Il avait été rédacteur au journal : *Le Temps*.

— En septembre, M. Edwin STACHELROTH, ancien Secrétaire général de la Mairie, ancien banquier, est mort.

— En décembre, M. Pierre PERROCHAT, ancien fabricant de drap ; il avait été nommé conseiller de l'orientation professionnelle.



BIBLIOGRAPHIE

Chanoine Ulysse CUEVALIER. — *Regeste dauphinois, ou répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des Origines Chrétiennes à l'année 1349. Tome VII. Supplément.* — Vienne, H. Martin, Publication de la Société Dauphin Humbert II, à Romans, Mars 1926.

Ce supplément à l'admirable *Regeste dauphinois* contient des indications nouvelles, réunies par le Chanoine Chevalier au cours de la publication des divers tomes de son ouvrage, sur des documents jusqu'alors inédits et inconnus, et qu'il destinait lui-même à compléter son *Regeste* lorsque la mort est venue le prendre. La Société Dauphin Humbert II a cru, avec raison, de son devoir de réaliser les intentions du regretté défunt et ainsi de parfaire, dans la mesure du possible, une œuvre remarquable qui, avec les 24 volumes des Cartulaires et Documents inédits dauphinois et les 15 fascicules des Répertoires des sources historiques du Moyen-Age, forme la plus importante partie du travail d'un homme pour la mémoire duquel les Médiévistes et les chercheurs dauphinois n'auront jamais assez de gratitude.

Henri BOUVIER et Hippolyte HEMMER. — *L'abbé Claude Bouvier, professeur à l'Ecole St-Maurice, de Vienne (1866-1914).* Paris, Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda éditeur, rue Bonaparte, 90).

Cet ouvrage, publié fin 1926, est digne à tous égards d'être signalé d'une façon particulière à nos lecteurs car il est consacré à l'un des meilleurs enfants de Vienne et l'un des plus regrettés et il est surtout l'œuvre, remarquable d'ailleurs, d'un autre viennois, son frère, professeur lui aussi et conducteur d'âmes comme le défunt.

Attaché à Vienne et à la jeunesse viennoise, personne ne le fut davantage que l'abbé Claude Bouvier : on verra, en lisant les pages impressionnantes consacrées aux premières années de son professorat, à quel point il sut sacrifier à ses chers jeunes gens de l'Ecole Robin une intelligence qu'il aurait pu employer avec fruit sur un plus vaste théâtre, des aspirations qui se sentaient

souvent bridées par l'ingrat travail de Classe et par ceux mêmes qui étaient confiés à ses soins ; surmontant ces difficultés et ces ennuis, l'Abbé Bouvier accepta le devoir tel qu'il se présentait et mit sa joie à se donner au perfectionnement moral des jeunes âmes. Nommé professeur d'histoire en 1889, il excella dans ce nouveau rôle plus en rapport avec ses goûts, « l'histoire lui paraissant plus proche de la vie et de l'âme que la pure littérature » qu'il enseignait auparavant. Cette passion pour l'histoire, elle aurait pu nous valoir quelques grandes œuvres ; par devoir encore, Claude Bouvier ne voulut pas y songer « sachant, disent ses biographes, par expérience combien le morcellement du temps, l'éloignement des bibliothèques et le ministère de la direction lui rendraient difficiles des travaux d'érudition magistrale » ; elle nous procura du moins quelques publications de circonstances sur « *l'Archevêque de Vienne, Jéfranc de Pompi-gnan* » qui joua, on le sait, un rôle important en 1789, à l'Assemblée Constituante ; sur l'admirable éducateur que fut *Henri de Tourville* ; sur *Michel Servet* ; sur *Vienne au temps du Concile*.

Ces divers écrits témoignent les uns et les autres du soin et de la critique que l'abbé Bouvier mettait en ses recherches historiques, de sa largeur d'esprit, enfin de la haute tenue littéraire du moindre de ses travaux. En somme, l'ouvrage que nous analysons et qui nous présente une existence admirablement remplie et l'on peut dire presque toute consacrée à notre Cité et à ses enfants, est une œuvre essentiellement viennoise en même temps qu'un document psychologique et moralisateur de premier ordre ; aucun de nos concitoyens ne doit l'ignorer.

Chanoine GARNIER, docteur ès lettres, supérieur de l'Ecole St-Maurice — *Les Ordonnances du 16 juin 1928*, Paris, J. de Gigord, éditeur, 25, rue Cassette, 1929.

Ce récent volume où ont été utilisés de fort curieux documents inédits tirés des Archives du Vatican et de nos Archives Nationales, pour être moins important que le précédent du même auteur sur « *Frayssinous* », n'en est pas moins d'un intérêt considérable pour l'histoire religieuse de notre pays sous la « Restauration », sur laquelle il projette vraiment des lumières nouvelles : les difficultés de la politique religieuse du gouvernement d'alors, coïncé, pour ainsi dire, entre des partis violemment hostiles, nous y apparaissent nettement et clairement, aussi la fière attitude de l'Episcopat français que son respect pour le Pouvoir et son royalisme n'empêchèrent pas de s'opposer très carrément, sinon toujours très habilement, à une politique jugée attentatoire aux droits de Dieu ; de son côté, l'attitude de la Papauté faite de mansuétude et de largeur de vues est bien dessinée. En tête de l'ouvrage, une lettre fort intéres-

sante du P. Yves de la Brière, directeur de la Revue « *Les Etudes* » en détermine fort exactement la portée.

Ch. JAILLET — *Etudes sur la Maison de la Chaîne* et sur les anciens *Consuls de Vienne*, et *Fragments d'Histoire Viennoise*, (en cours de publication dans le « *Moniteur Viennois* »).

M. Jaillot poursuit ses intéressantes investigations locales inaugurées en 1924 et 1925 par sa publication des « *Antiquités de Vienne* », de P. Rostaing et ses études sur « *Pierre Schneyder* ». Nous attendons impatiemment l'apparition en librairie du résultat des dernières recherches de M. Jaillot.

Ch. CHATAIN, secrétaire général de la Chambre de Commerce de Vienne. — *Les droits des Usiniers sur les Cours d'eau et rivières*. — *La propriété des sources, des étangs et des lacs depuis la loi du 8 avril 1898*. — *Les Institutions patronales devant la loi sur les Assurances Sociales ; leur nouvelle situation légale*. — *Historique des Chemins de fer en Dauphiné* : Vienne, Martin et Ternet, édit. 1929.

Continuant la série de ses travaux sur l'Industrie viennoise, M. Châtain a envisagé au cours de 1929 divers détails susceptibles d'intéresser nos industriels.

En ce qui concerne les Eaux, M. Châtain a voulu d'abord vulgariser, à l'intention des industriels généralement peu familiarisés avec cette difficile matière, les lois de 1898 sur le régime des Eaux et du 16 octobre 1919 sur l'Utilisation de l'Energie électrique, lois intéressant tout industriel placé sur un cours d'eau et l'utilisant pour les besoins de son industrie ; il a ensuite cru utile de faire connaître le régime juridique auquel sont soumises les sources, l'utilisation des cours d'eau étant assez souvent subordonnée à l'utilisation des sources ; il a complété enfin cette étude par quelques pages sur la propriété et l'usage des eaux des étangs et des lacs, pages qui, bien que sans intérêt direct pour l'industriel viennois, méritent de retenir l'attention de tous les touristes ou pisciculteurs, si nombreux aujourd'hui.

Le travail de M. Châtain sur les Institutions patronales (Caisse de Retraites ouvrières, Caisses de compensation, etc.) dans leurs rapports avec la loi sur les Assurances Sociales a pour nos industriels et notre monde ouvrier un intérêt encore plus actuel que les précédents ; il renseigne, en effet, sur le sort qui sera celui de ces institutions lorsque fonctionnera la loi sur les Assurances Sociales.

Moins pratique et d'un intérêt plutôt historique est la dernière étude de M. Châtain ; elle mérite néanmoins d'être lue et méditée par tout esprit curieux des questions économiques, car elle condense en quelques pages l'histoire du Ch. de fer P.L.M.

et des voies de communication ferrées de nos régions, elle expose comment et pourquoi, dans cet établissement, l'intérêt de Lyon et de Vienne fût partiellement sacrifié à celui de Paris et de Genève, et les conséquences économiques qui en sont résultées.

Nous félicitons M. Châtain de ses nouveaux travaux d'éducation viennoise.

Alfred POIZAT. — *Du Classicisme au Symbolisme*. Aux Editions de « *la Nouvelle Revue Critique* », 1929.

Si l'on parle ici du plus récent ouvrage de M. Alfred Poizat, c'est que cet écrivain, qui est bien des nôtres puisqu'il est d'Assieu, fait le plus grand honneur à notre région viennoise : esprit élevé, profond et original, successivement romancier, dramaturge, critique et même traducteur puisqu'il continue à nous ouvrir les trésors de la magistrale « *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen-Age* » de l'éminent historien autrichien Pastor, M. Poizat pratique ces différents genres avec un succès presque toujours égal. « *Du Classicisme au Symbolisme* » est une œuvre très riche d'idées et fort originale où l'auteur se montre à la fois très classique, mais sans faire du Classicisme une formule figée puisqu'il y introduit sans façon le meilleur symbolisme : « je vous admire, disait-il un jour à Mallarmé, pour les mêmes raisons qui me font admirer Racine ». Alfred Poizat n'est d'ailleurs pas de ceux qui donnent à la littérature une importance exagérée, et il ne croit pas, comme certains esthètes trop nombreux hélas ! qu'elle soit ou puisse être le but de la vie ; il pense au contraire que la littérature, qui est l'art d'exprimer la vérité dans la beauté, doit nous faire une vie meilleure et plus élevée. La Société des « Amis de Vienne » salue bien sympathiquement ce noble écrivain.

M. VIALLETON, de la Faculté de médecine de Montpellier. — « *Sur le transformisme* » aux « *Cahiers de Philosophie de la Nation* » et « *L'origine des êtres vivants : l'illusion transformiste* ».

Viennois, dont la famille est encore bien connue en notre cité, M. Vialleton a publié cette année (1929) deux études remarquables : la première, avec la collaboration de plusieurs autres spécialistes, s'est attachée à déterminer où en était actuellement la doctrine transformiste et les résultats auxquels elle était parvenue ; la seconde est une histoire suivie et critique du « Transformisme ». M. Vialleton est sans doute un adversaire du « transformisme », mais un adversaire qui l'a étudié de très près et dont les objections portent profondément.

C. G.

William J. Locke : *The glory of Clementina Wing*, roman. — London, John Lane, The Bodley Head Ltd.

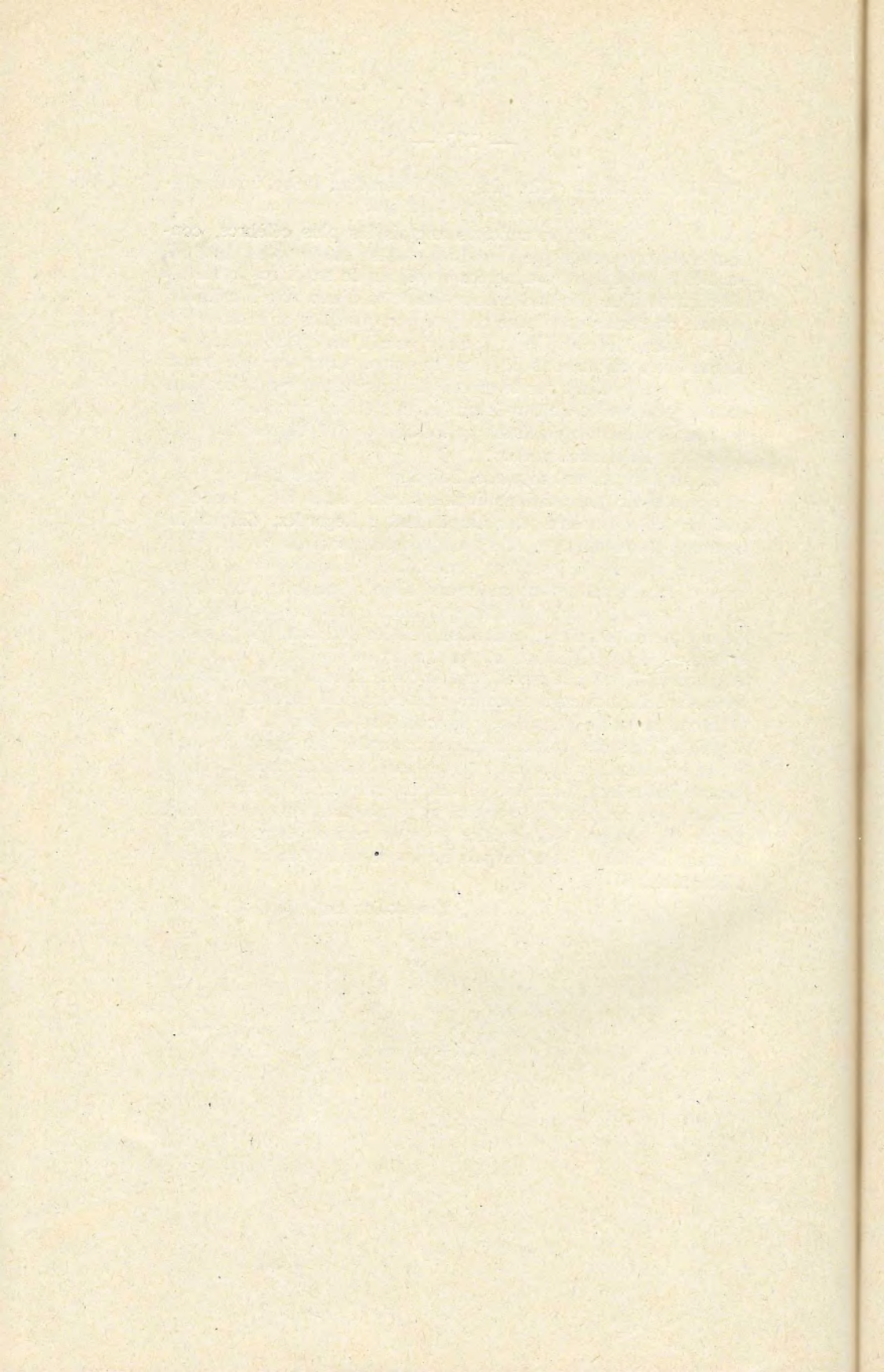
Ce livre d'un des romanciers anglais les plus célèbres, contient maints épisodes que l'auteur a placés dans la vallée du Rhône. Les pages qu'il a consacrées au séjour de ses héros à Vienne témoignent d'un profond enthousiasme et d'une vive sensibilité, comme on peut s'en rendre compte par quelques extraits.

«... Vienne leur apparut. Tommy poussa un cri de joie : Oh ! Clémentine, séjournons là une semaine. Comme, une heure après, ils se tenaient sur le grand pont suspendu qui relie Vienne à la petite ville de Ste-Colombe, et s'énivraient de la beauté du lieu, Tommy corrigea sa proposition : Oh ! Clémentine, dit-il, restons-là éternellement !

«... Ils traversèrent la place, baignée d'un beau clair de lune, et, après avoir marché dans deux ou trois petites rues étroites et mal pavées, Tommy dit simplement : Regardez. Clémentine contempla le spectacle, et s'avança droit au cœur vivant de ce qui fut jadis la majestueuse Rome. Là, au milieu d'un espace ouvert, se dressait, dans sa beauté fière et parfaite, le Temple d'Auguste et de Livie, tandis qu'alentour les rayons magiques de la lune estompaient, embellissaient les maisons. Vingt siècles et toute leur signification s'évanouirent en une seconde. C'était le cœur de Rome : le grand temple était là, intact, impérissable, avec ses colonnes corinthiennes cannelées, son entablement, son fronton, sa noble corniche, projetant des ombres mystérieuses. Ce n'était pas une ruine, à travers laquelle l'imagination aurait pu se représenter vaguement ce qui avait été autrefois. C'était le temple lui-même, hautain, défiant le temps. Depuis deux mille ans la lune se penchait sur lui et le baignait amoureuxment, comme il convenait de le faire pour un ami de deux mille ans, partageant avec lui son mépris de la vie passagère et bornée de l'homme... ».

Traduction de Mlle C. C.





Liste des Membres

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

Faure (Maurice), avocat, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *président*.

Allemand (Firmin), architecte, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque,

Bresse (Francis), avoué, ancien conseiller général, ancien maire de Vienne, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président*.

Brousse (Laurent), ingénieur, *vice-président*.

Frécon (André), docteur en médecine, *vice-président*.

Frécon (Pierre), notaire, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *secrétaire-général*.

Teste du Bailler (Alphonse), notaire honoraire, *secrétaire*.

Girard (Claude), *secrétaire*.

Gleyzolle (Jean), banquier, *trésorier*.

Bonnier (Abel).

Duret (Ph.), avoué honoraire, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque.

Gourdant (Paul), négociant.

Jacquet (Claude), manufacturier.

Jaillet (Charles), fabricant de drap.

Michalon (Paul), fabricant de drap.

Silvestre (Antoine), fabricant de drap.

Vaganay (François), fabricant de drap, vice-président de la Chambre de Commerce.

Vassy (Albert), conservateur des Musées et de la Bibliothèque.

ADMINISTRATEURS HONORAIRES ET PRESIDENTS HONORAIRES

MM.

Angéniol, avoué à Gap (Hautes-Alpes).

† Ronjat, ancien président du Comité de Vienne de protection des sites et monuments pittoresques.

MEMBRE D'HONNEUR

M. Lucien Bégule, rue Sala, 3, Lyon.

MEMBRES PERPETUELS (1)

MM.

- Allemand (F.), architecte, quai Riondet, Vienne.
† Bonnier (F.), président de la Chambre de Commerce, Vienne.
Bonnier (Abel), Montrozier, Seyssuel près Vienne.
Bouvier (François), manufacturier, rue Rochebrun, Vienne.
Bresse, avoué, ancien maire de Vienne.
Brousse (Laurent), ingénieur, Coupe-Jarret, Vienne.
S. G. Mgr Caillot, évêque de Grenoble.
† Chazel (Mme), St-Symphorien-d'Ozon.
† Chantelouve (Francisque), Vienne.
† Colas (Jean), fabricant de drap, Vienne.
Compagnie Fr. de Produits Chimiques et de Matières colorantes
de St-Clair-du-Rhône (Isère).
Cottet (B.), banquier, 8, rue de la Bourse, Lyon.
Dalmais F., banquier, Cours Wilson, 13.
Duret, avoué honoraire, Vienne.
Faure (Maurice), avocat, 11, quai du Rhône, Vienne.
Formigé (Jules), architecte en chef des Monuments historiques,
52, avenue de Tokio, Paris.
Frachon (Marcel), agent de change, 14, place Carnot, Lyon.
François (Henri), rue du Rocher, 55, Paris.
Frécon (Pierre), notaire, 5, rue Peyron, Vienne.
Frécon, docteur en médecine, place Miremont, Vienne.
Galland (Albert), avocat à la Cour d'Appel, rue de Marignan, 14,
Paris.
Girard (Claude), place St-Paul, Vienne.
Jacquet (Claude), manufacturier, quai Riondet, Vienne.
† Jacquier (Gabriel), Estressin, près Vienne.
Kergorlay (Comte de), Château de Septème.
Léon (Paul), directeur des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruc-
tion publique et des Beaux-Arts.
S. E. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon et de Vienne, pri-
mat des Gaules.
Michalon (Paul), fabricant de drap, villa Marcelle, quai Riondet,
Vienne.
Pellet (Henri), manufacturier, rue Lafayette, Vienne.
Platet (Paul), vice-président du Crédit Lyonnais, 82, boulevard
de la Croix-Rousse, Lyon.
Rival, curé-archiprêtre de St-André-le-Bas, Vienne.
Reymond (Pierre), directeur d'Assurances, quai du Rhône, 5,
Vienne.
Rondet (Henri), avocat, rue de la Table-Ronde, Vienne.
Rostaing (Léo), banquier, Annonay.
Seguin (Jean), représentant, rue Victor-Hugo, Vienne.
Selliez (Georges), manufacturier, rue de Gère, 3, Vienne, et rue
Heilmann, 6, Roubaix.

(1) Membres ayant racheté leur cotisation par un versement unique de 300 francs.

MM.

- Silvestre (Joseph), fabricant de drap, Charavel, Estressin.
Silvestre (Antoine), fabricant de drap, rue Port au Prince, Estressin près Vienne
Senequier-Crozet (Abbé), 4, sq. des Postes, Grenoble.
Teste du Bailler, notaire honoraire, les Tupinières.
† Thimont (Mlle Mathilde), Vienne.
Tremeau (Louis), manufacturier, 7, rue H. Berlioz, Vienne.
Tremeau (Robert), manufacturier, 2, quai du Rhône, Vienne.
Vaganay (Barthélemy), fabricant de drap, 3, quai du Rhône, Vienne.
Vaganay (François), fabricant de drap, place des Capucins, 1, Vienne.
† Valluit, manufacturier, Vienne.

MEMBRES DONATEURS (1)

MM.

- Baratin (F.), notaire, 44, place de la République, Lyon.
Boudier (Joannès), 15, rue de Presbourg, Paris.
Guérin (L.), avenue de Noailles, 53, Lyon.
Jourdan (Henri), château de Golat, par Bougé-Chambafud (Isère).
Neyret (Jean), Bel-Air, St-Etienne (Loire).
Valentin (Paul), boulevard Magenta, 151, Paris.

MEMBRES ORDINAIRES

- La Ville de Vienne.
La Compagnie des Avoués.
L'Ordre des Avocats.
La Chambre de Commerce.
La Chambre des Notaires.

A

MM.

- Alamartine (D^e), Chirurgien des Hôpitaux, 22, quai Fulchiron, Lyon.
Albon (marquis d'), château d'Avauges, par St-Romain-de-Popey (Rhône).
Alet, ancien professeur au Collège, 7, place Miremont, Vienne.
Anciens Etablissements Pascal-Valluit et Bonnier et Fils réunis, Estressin.
Andriot (H.), avocat à la Cour, 2, rue Sala, Lyon.
Angéniol, avoué à Gap (Htes-Alpes).
Angéniol (Mme), rue du Musée, 8, Vienne.
Aubry (Auguste), architecte, Vienne.

(1) Membres ayant payé pour dix années une cotisation unique de 100 frs

B

MM.

- Baffert (abbé), St-Christophe-entre-deux-Guiers (Isère).
Baile, lainages, Cours Wilson, Vienne.
Banque de France (le Directeur de la), Vienne.
Banque Nationale de Crédit (le Directeur de la), Vienne.
Barge (Dr P.), médecin de la marine, domaine de St-Tronquet-le-Pontet (Vaucluse).
Barjon (Hippolyte), 26, rue Roussel, Paris.
Bellot, serrurier, route d'Avignon, Vienne.
Benneteau, sculpteur, 5, rue de Bagneux, Paris (VI^e).
Berger, expert, Communay (Isère).
Bégule Lucien, 3, rue Sala, Lyon.
Benatru, Boulevard H. Fleury, Vienne.
Bernard (Joseph), sculpteur, 7, cité Falguière, Paris.
Berne (H.), avoué, 1, rue Clémentine, Vienne.
Bertoye Emile, 29, cours Morand, Lyon.
Besson, rue de Bourgogne, 12, Vienne.
Bigot (Joseph), Avenue Gambetta, Oran.
Birochon, directeur d'usine, place St-Maurice, Vienne.
Blanc (Mme), l'Isle-sous-Vienne.
Blanchard, libraire, cours Wilson, 6, Vienne.
Bloch, marchand de fers, place Emile-Zola, Vienne.
Bluntschli (Mlle), à Ste-Colombe (Rhône).
Boisset (Pierre), industriel, place de l'Hôtel-de-Ville.
Bonjean (Mme), rue Poète-Martial, Vienne.
Bonneton (Louis), fabricant de drap, 5, rue Jacquard, Vienne.
Bonavero (Jean), place Pilliard, Vienne.
Bonnier (Mlle G.), montée des Crozes, Bon-Accueil-s/-Vienne.
Boudier (Sébastien), industriel, route d'Avignon, Vienne.
Bourbonnais, ingénieur, place St-Maurice, Vienne.
Bourgade (Fl.), 3, rue Mazenod, Lyon.
Bourguignon (F.), 12, place du Palais, Vienne.
Bouvier (Dr Henry), rue Lafayette, Vienne.
Bouvier (Henri), abbé, professeur à l'Ecole St-Maurice, Vienne.
Bouvier (Mme Jules), rue de la Charité, Vienne.
Boyron (Georges), filateur, Estressin-s/-Vienne.
Brandon, pharmacien, place de Miremont, Vienne.
Brenier (Joseph), fabricant de draps, ancien maire de Vienne, Sénateur de l'Isère, route d'Avignon, Vienne.
Bresse (Paul), architecte, montée St-Marcel, Vienne.
Brun Georges, Cie Le Phénix, 10, quai de Retz, Lyon.
Bruyat (Mlle), cours Wilson, Vienne.
Buthion (Paul), négociant, place de Miremont, Vienne.

C

- Cannier (Antoine), 14, rue Palluat du Besset, St-Etienne.
César-Chaix (Mme), place St-Pierre, Vienne.

MM.

- Chabrol (Fr.), ingénieur, La Vernarède (Gard).
Chantelouve (Mme Joseph), place de Miremont, Vienne.
Chapuis avocat, boulevard de la République, Vienne.
Chapuis (Mme), rue de l'Archevêché, Vienne.
Charreton (Mlle A.-L.), 46, rue Victor-Hugo, Vienne.
Charnay, rue Boson, Vienne.
Charousset (Mme C.) Mont-Salomon-sur-Vienne.
Chatain, secrétaire des services de la Chambre de Commerce, Vienne.
Chaumartin (Dr H.), port-de-l'Ecu, Vienne.
Chavanis (Amédée), quai de Retz, 8, Lyon.
Chavrier (Mlle), 12, rue de Bourgogne, Vienne.
Chazot (J.-M.), chalet Mont-Désir, Sanary-sur-Mer.
Chomienne (Charles), manufacturier, 14, Boulevard Pasteur, Clermont-Ferrand.
Clair (Louis), avenue Beau-Séjour, Vienne.
Claret (Henri), industriel, boulev. de la Côte, Villeurbanne (Rhône).
Cléchet (Joseph), port des Jacobins, Vienne.
Coiffeurs (Ch. Synd. de Vienne et de la Région), rue du Musée, Vienne.
Colin (Joseph), Coupe-Jarret, Vienne.
Collin (Mme), 101, rue Boson, Vienne.
Combaudon (Georges), Vienne.
Combaudon (Mme), place Miremont, Vienne.
Comte (Noël), chirurgien-dentiste, 1, boulevard de la République, Vienne.
Coquier (Gaston), dentiste, rue de Bourgogne, Vienne.
Côte, maire d'Eyzin-Pinet (Isère).
Cottaz, curé de Seyssuel.
Cottaz, professeur à l'Ecole Pratique, 14, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Cottet (B.), banquier, 8, rue de la Bourse, Lyon.
Coutavoz, architecte, 12, Avenue Alsace-Lorraine, Grenoble, et la Passardière, Vienne.
Couturier (François), professeur à l'Université, quai de Serbie, 14, Lyon.
Couturier, 3, Port des Jacobins, Vienne.
Couturier de Royas (Hubert), Meyrieu, par St-Jean-de-Bournay (Isère).
Crédit Lyonnais (le directeur du), Vienne.
Cretin, industriel, rue Donna, Vienne.
Cuniot, docteur en médecine, Saint-Vallier.
Curtaud, rue de Gère, Vienne.
Cutivet (A.), ancien notaire, à St-Alban-du-Rhône.

D

- Datry (René), avocat, maire de Vienne, 12, rue Ponsard, Vienne.
Dauriac, Boulevard de la Pyramide, Vienne.

MM.

Décloitre, économe au Collège F. Ponsard, Vienne.
Decourt (Cl.), expert-comptable, Condrieu.
Defflassieux, notaire, quai Riondet, 2, Vienne.
Defforey (Louis), Lagnieu (Ain).
Dalbonnel, Reventin-Vaugris.
Demasles, pharmacien, place de Miremont, 5, Vienne.
Dernessieux, 7, rue Tremeau, Vienne.
Didier (C.), reporter photographe, St-Romain-en-Gal (Rhône).
Douillet (Abbé), rue Hector-Berlioz, Grenoble.
Doménach, ingénieur, 15, Avenue Beau-Séjour, Vienne.
Dulong de Rosnay (Joseph), Frazé (Eure-et-Loire).
Dupret (Jean), Garage Central, Cours de Verdun, Vienne.
Duret (Henri), 11, quai St-Antoine, Lyon.
Dyant (E.), filateur, rue Hector-Berlioz, Vienne.
Dyant (Henri), rue Lafayette, Vienne.

E-F

Edwin (Mme), Cours Wilson, 9, Vienne.

Falcoz (Louis), pharmacien, rue de l'Eperon, Vienne.
Faure (Mme), 11, quai du Rhône, Vienne.
Faure, abbé, professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Faure (Gabriel), 14, place Carnot, Lyon.
Faure (D^r Léon), Villa Lucile, route de Grasse, 24, Cannes.
Faure (Claude), 2, chemin de Montauban, Lyon.
Faure, docteur en médecine, 34, rue Voltaire, Vienne.
Faure (Humbert), 14, place Carnot, Lyon.
Favrot (Edouard), manufacturier, rue Vimaîne, Vienne.
Figuët, 108, Avenue de Saxe, Lyon.
Flipo-Masurel (Pierre), 351 boulevard Gambetta, Tourcoing.
Fredier, ancien Principal du Collège François-Ponsard, 14^{bis},
Avenue du Teil, Montélimar.
Frenay (Etienne), fabricant de drap, 18, rue de Gère, Vienne.
Frenay (François), fabricant de drap, 18, rue de Gère, Vienne.
Frenay (Colonel), rue Charles-Reynaud, Vienne.
Frenay Frédéric, 16, rue de Bourgogne, Vienne.
Fromont de Bouaille (lieutenant-colonel), rue de la Table-Ronde, Vienne.
Fruton (Henri), fabricant de drap, rue Pégeron, Vienne.

G

Gaillard (Mme J.), Bagatelle, Irigny (Rhône).
Galland (Henri), ancien maire de Ste-Colombe.
Gallifet (L.), 8, rue Vimaîne, Vienne.
Galon, 5, rue du Pin, Alger.
Gardon (P.), Procureur de la République, Besançon.
Gardon (Mme), 50, rue Victor-Hugo, Vienne.

MM.

Garnier (Abbé), Supérieur de l'Institution Robin, Vienne.
Garon (Georges), La Tressinière, Estressin.
Garon (Joseph), La Tressinière, Estressin.
Garon (Louis), route d'Avignon, Vienne.
Gaudin (Joseph), filateur, rue St-André-le-Haut, 12, Vienne.
Genevet (Mme), place St-Pierre, Vienne.
Genin (A.), directeur d'assurances, rue Juiverie, Vienne.
Gery, 1, Boulevard de la Sous-Préfecture, Vienne.
Gilles, industriel, 114, rue du Onze Novembre, St-Etienne.
Giraud (Charles), industriel, St-Hilaire-de-Brens (Isère).
Giraud (Emilien), avocat à la Cour d'Appel, 89, Boulevard St-Michel, Paris.
Giroud (Hugues), industriel, Estressin.
Gleyzolle (Jean), banquier, Avenue Beau-Séjour, Vienne.
Gleyzolle & Cie, banquiers, cours Wilson, Vienne.
Godard (Antonin), architecte, 7, place St-Jean, Nancy.
Conon, directeur d'assurances, quai Riondel, Vienne.
Gorand-Gandy (Mme), rue des Orfèvres, 7, Vienne.
Gourdant (Paul), négociant, rue Clémentine, Vienne.
Grange (Claude), sculpteur, 108, rue Falguière, Paris.
Gravano, place de l'Hôtel-de-Ville, Vienne.
Grésillon, docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Grésillon (Jean), avocat, Cours Wilson, Vienne.
Gros, docteur en médecine, 1, rue Peyron, Vienne.
Gueidan (Henri), St-Junien (Haute-Vienne).
Guérin, négociant, rue du Collège, Vienne.
Guérin (Charles), 15, avenue de Noailles, Lyon.
Guerrier (Lucien), ingénieur-électricien, Cours Wilson, Vienne.
Gueux Jean, Moidieu.
Guieux (Léon), Boulevard de la Pyramide, Vienne.
Guiffroy (François), 4, place de Miremont, Vienne.
Guillaud-Lavoute, avoué, Cours Wilson, Vienne.
Guillet, employé aux P.-T.-T., St-André-le-Haut, Vienne.
Guiraud, négociant, à Décines (Isère).
Guy (Henri), curé-archiprêtre, Voiron.

H

Hassler (Docteur), place Saint-Maurice, Vienne.
Hélie (chanoine), curé des Charpennes près Lyon.
Hincelin, commissaire-priseur, rue des Orfèvres, Vienne.
Honorat (Alphonse), architecte, Ste-Colombe.
Honorat (Charles), cours Brillier, Vienne.
Hours, route d'Avignon, Vienne.
Hugonin (Henri), rue H. Berlioz, Vienne.

J

Jacquet (Mlle Alex), rue H. Berlioz, Vienne.
Jacquet (Mlle Marie), rue H. Berlioz, Vienne.
Jacquet (Joseph), manufacturier, rue Vimaine, Vienne.
Jacquet (Jean), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Jacquet (Mme Jean), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Jaquier, architecte, Vienne.
Jaillet, fabricant de drap, rue Vimaine, Vienne.

MM.

Jaillet (Mlle Léonie), 56, rue V.-Faugier, Vienne.
Jaillet (Charles), 8, place St-Maurice, Vienne.
Jaillet (Mme Charles), 8, place St-Maurice, Vienne.
Jouffray (Jules), 108, boulevard de Montboron, Nice.
Julien (Emile), rue de la Tuilerie, Vienne.
Julliard (chanoine), curé de St-Maurice, Vienne.

L

Labareyre (vicomte Louis de), rue Victor-Hugo, 47, Vienne.
Labbé (Paul), secrétaire général de l'Alliance Française, 30,
rue de Washington, Paris (8^e).
Lacombe (Ch.), notaire à Artas (Isère).
Lacrotte, propriétaire, Cairanne (Vaucluse).
Ladreyt-Selliez (Mmc René), 7, rue de la Gare, Cysoing (Nord).
Lagnier (Alfred), entrepreneur, 8, rue Victor-Hugo, Vienne.
Lambert, curé de St-André-le-Haut, Vienne.
Lescœur (Jean), constructions métalliques, Vienne.
Lessous, 31, rue Fr. Bonnier, Vienne.
Léty (Hippolyte), professeur à l'école des Beaux-Arts de Tour-
coing.
Leusse de Syon (baron de), rue Victor-Hugo, 47, Vienne.
Leydier, industriel, ancien maire de Pont-Evêque (Isère).
L'Huillier (Pierre), constructeur, rue d'Arpôt, Vienne.
L'Huillier (Mlle Marguerite), 8, rue de Bougogne, Vienne.
Linossier (chanoine), secrétaire général à l'Evêché, 11, place
des Tilleuls, Grenoble.
Lombard-Platet (O.), directeur-administrateur de la Cie O.T.L.,
176, Avenue de Saxe, Lyon.
Louvat, Cours Wilson, Vienne.
Luc-Pupat (Abbé), professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Lugand (Dr), place de l'Hôtel-de-Ville, 10, Vienne.

M

Macabéo, industriel, Pont-Evêque (Isère).
Magnard, restaurateur, Cours Brillier, Vienne.
Maisonneuve, fabricant de drap, place St-Sévère, Vienne.
Malcour (François), 32, rue d'Arpôt, Vienne.
Maréchal (Ch.), directeur des services électriques de la Cie du
Gaz, 12, place Carnot, Lyon.
Marié (colonel), 3, rue Pasteur, Nevers.
Marignan, serrurier, petite place du Palais, Vienne.
Martin (H.), imprimeur-éditeur, 14, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Martinon, président du Tribunal civil de Vienne.
Mayoud, docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Mayquès, entrepreneur, petite place du Palais, Vienne.
Merlin (Mlle), 35, rue de la Rotonde, Marseille.
Meunier, architecte, 20, quai Pajot, Vienne.
Michallet frères, fabricants de drap, Vienne.
Michard (général A.), villa San Peire, Condrieu.
Miller (Albert), filateur, place St-André-le-Bas, Vienne.
Miller (C.), route d'Avignon, Vienne.
Mongin (Mme), rue Nicolas Chorier, Vienne.

MM.

Montagnier (Mlle), 20, rue de Gère, Vienne.
Montagnon, à Chuzelles (Isère).
Montauzan (Ph. de), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Morand (Hubert), rédacteur au Journal des Débats, 6, place du
1^{er} Mithouard, Paris (VII^e).
Morand (Martial), avoué, Vienne.
Morel (Louis), fabricant de drap, rue de Gère, 19, Vienne.
Morin (André), avocat à la Cour d'Appel, 47, Avenue Kléber,
Paris (XVI^e).

N-O

Némoz, 44, rue de Bourgogne, Vienne.
Neyret (Jean), Bel Air, St-Etienne.

Ollier (G., Mme), Pont-Evêque (Isère).

P

Paget fils, bijoutier, rue Ponsard, Vienne.
Painblanc, professeur au Collège, Gap.
Pajot, avoué honoraire, 109, route d'Avignon, Vienne.
Pallez (Auguste), ingénieur des Arts et Manufactures, 22, Ave-
nue Victoria, Paris (1^{er}).
Papadopoulos, docteur en médecine, Ste-Colombe-lès-Vienne.
Paret, directeur d'assurances, rue Ponsard, Vienne.
Parpette (Eugène), rue Juiverie, Vienne.
Pascal (Charles), huissier, rue des Cloîtres.
Payen, député, conseiller général de l'Isère, rue Victor-Hugo,
Vienne.
Pélissier (Abbé), professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Perret (Mme Edouard), la Gloire-de-Dieu, Vienne.
Perret (Joannès), directeur d'assurances, cours Wilson, Vienne.
Perret (Jules), 7, rue de Gère, Vienne.
Perrin, grand café glacier, Cours Wilson, Vienne.
Peronnet, greffier du Tribunal de Commerce, Vienne.
Perroncel, Hôtel du Nord, Vienne.
Perrot, coiffeur, 87, rue Boson, Vienne.
Perrot (François), 3, montée du Collège, Vienne.
Perroux (Léon), négociant, place de la République, 44, Lyon.
Perouse, avocat, St-Alban-du-Rhône (Isère) et 12, rue Emile-
Zola, Lyon.
Pérouse de Montelos (L.), 182, rue Laurendeau, Amiens (Somme).
Peletin (Adonis), rue Teste-du-Baillet, Vienne.
Petit, négociant, rue Allmer, Vienne.
Pétréquin (Mme Albert), rue du Musée, Vienne.
Pétréquin (Henri), greffier du Tribunal Civil, Vienne.
Pétréquin (Jules), à La Bâtie, Vienne.
Pezant (J.), constructeur, rue Sylvain Colinet, Fontainebleau,
Villa Isabelle.
Pezant (Victor), rue d'Avignon, 42, Vienne.
Philipon, avoué, Cours Wilson, 36, Vienne.
Pin, architecte, Cours Brillier, Vienne.
Pinet, docteur en médecine, rue Charles Reynaud, Vienne.

MM.

- Piolat (Jean), rue Vimaîne, Vienne.
Piont (Augustin), 8, place du Palais, Vienne.
Piot (Mme), château de Lignol par Bayel (Aube) et 4, square
Latour-Maubourg, Paris (VII^e).
Pirodon, négociant, Maison Universelle, place de Miremont,
Vienne.
Pivard, industriel, place St-Pierre, Vienne.
Plissonnier, ancien député de l'Isère, Primarette (Isère).
Poipy, ancien architecte, 184, rue Cuvier, Lyon.
Point, restaurant de la Pyramide, Vienne.
Poitrasson (D.), banquier, route d'Avignon, Vienne.
Pouchon, Mont-Salomon, Vienne.
Ponsard (Mme), 63, rue d'Antibes, Cannes.
Ponthon (Mlle), rue Clémentine, Vienne.
Poussin, architecte, rue Victor-Hugo, Vienne.
Pouzel (Etienne), banquier, boulevard de la République, Vienne.
Prudhomme, entrepreneur, Vienne.

R

- Ramnaud, avoué, rue Voltaire, Vienne.
Ramet Jean (Mme), rue Victor-Faugier, Vienne.
Ramet (Jules), fabricant de drap, boulevard de la Pyramide,
Vienne.
Ramet (Eugène), fabricant de drap, boulevard de la Républi-
que, Vienne.
Ray, chapelier, Cours Wilson, 7, Vienne.
Remilly (Philippe), imprimeur-éditeur, montée de Coupe-Jar-
ret, Vienne.
Rey, directeur d'assurances, cours Wilson, Vienne.
Reygnier (Félix-François), rue Lafayette, Vienne.
Richard-Berenger, ancien conseiller général de l'Isère, Avenue
Pierre 1^{er} de Serbie, 14, Paris (16^e).
Richardin (Mlle), 9, rue Jacquard, Vienne.
Richardy, Villefranche-sur-Saône.
Rival (Joannès), 29, route d'Avignon, Vienne.
Rivoire (André), 8, rue de Florence, Paris.
Robin, 2, rue Ponsard, Vienne.
Rocheblave, 28, rue du Herder, Strasbourg.
Rondet Louis, 16, Boulevard de la Cote, 16, Villeurbanne.
Roncl (Joseph), avocat, Ste-Colombe (Rhône).
Rostaing (Mme Henri), Montbreton-s/-Chanas (Isère).
Rouillon, boulevard H. Fleury, Vienne.
Rousselon (Louis), 8, place St-Jean, Lyon.
Ruchon, libraire, rue Boson, Vienne.
Ruf (Joannès), rue Victor-Faugier, Vienne.

S

- Sallez, inspecteur général adjoint des monuments historiques,
167, rue de Rennes, Paris (6^e).
Sandier, avoué, rue de l'Archevêché, Vienne.
Schutterlé, rue Girard, Vienne.
Seguin (Mme Hippolyte), place Miremont, Vienne.

MM.

Seguin (Jean), représentant, rue Victor-Hugo, Vienne.
Seguin (Marius), Boulevard de la Pyramide, Vienne.
Seguin (Toinet), représentant, place St-Maurice, Vienne.
Scigle, négociant, rue Victor-Hugo, Vienne.
Sibut Louis, 1, rue Mermet, Vienne.
Silvestre Joannès, Ste-Colombe-lès-Vienne (Rhône).
Simon & Balégnio, rue Victor-Faugier, Vienne.
Société Générale (le directeur de la) Vienne.
Soulier Charles, ancien président du Tribunal de Commerce de
Lyon, 23, Avenue des Cottages, Caluire (Rhône).

T

Terrasse, huissier, 34, cours Wilson, Vienne.
Terrier, photographe, cours Brillier, Vienne.
Terry (Antoine), entrepreneur, rue Vaucanson, Vienne.
Teste du Bailler (Albert), notaire, 2, rue des Clercs, Vienne.
Tissandier, Boulevard de la Pyramide, Vienne.
Tissot, correspondant du « Nouvelliste », Vienne.
Toulemonde, manufacturier, rue d'Inkermann, Roubaix.
Tournier, montée St-Marcel, Vienne.
Traynard (Mme Félix), montée St-Marcel, Vienne.
Tremcau (Mme Louis), 2, quai J.-Jaurès, Vienne.
Treneau (Paul), manufacturier, 2, quai J.-Jaurès, Vienne.
Trenel, docteur en médecine, place St-Ferréol, Vienne.
Trompier, ingénieur, boulevard de la Pyramide, Vienne.
Trompier, 14, rue Cuvière, Vienne.

V

Vaganay frères, manufacturiers, rue St-Martin, Vienne.
Vaganay Auguste, fabricant de drap, 13, rue Victor-Hugo, Vienne.
Valendru, docteur en médecine, 11, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Vaganay (Pierre), montée St-Marcel, Vienne.
Vaganay (Charles), 5, rue Peyron, Vienne.
Valentin (Paul), 151, boulevard Magenta, Paris.
Vallin (Eugène), manufacturier, 1, rue Donna, Vienne.
Vallin (Paul), manufacturier, boulevard de la République,
Vienne.
Vanel (Mme Claude), St-Alban-les-Vignes près Vienne.
Varax (Vicomte de), château de Terrebasse, Anjou (Isère).
Varnoud, quai Riondet, Vienne.
Vasserot-Merle, Ste-Colombe.
Vassy (Albert), conservateur des Musées, Vienne.
Veillon, ancien directeur des Etablissements Métallurgiques, aux
Guillemottes, Vienne.
Venard (Abbé), Louis, professeur à l'Ecole St-Maurice, Vienne.
Verrière (Raoul de), 17, cours de Belgique, Moulins (Allier).
Vibert-Truchon (Henri), 46, rue de Provence, Paris (9^e).
Vivien, docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Vivien Louis, directeur du C. N. E. P., Vienne.
Vivien (Pierre), 9, Square Pierre Budin, Vienne.
Vandaine (Victor), 6, place de la République, Vienne.

W

Welli, directeur de la Société Régionale d'Electricité, Grenoble.

Z

Zajewski (Mme Joseph), Estressin.



